This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 105 e. 26

CONTES PHILOSOPHIQUES ET MORAUX.

Pour servir de Suite aux Contes de Mr. MARMONTEL.

Par M. DE LA DIXMERIE.

TOME PREMIER.

A AVIGNON;

Chez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire, près les RR. PP. Jésuites.

M. DCC. LXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 MAR 1958
OF OXFORD
LIBRARY

A MADAME
LA MARQUISE
DE
POLIGNAC.

DANS plus d'un Tableau fantaſtique
Un ſage d'autrefois peignit la vérité.
Je ne ſuis point un ſage, & j'euſſe en vain tenté
Sa miſſion philoſophique.
J'aſpire à moins, car j'ai moins mérité.
J'eus moins encor l'ambition cynique
De flétrir, pour ſon bien, la triſte Humanité.
J'admire, ſans l'aimer, une vertu ſtoïque :
J'admire & j'aime une tendre équité,
Qui, des humains appréciant l'eſpece,
Ne les fuit point, diſtingue avec juſteſſe
Des grands forfaits les comiques travers,
Et l'homme vain d'avec l'homme pervers.
J'ai vu mon ſiécle, & j'ai dit, à la gloire :
Non, les écarts de mes contemporains,
Leurs futiles débats, leurs frivoles deſſeins,
N'iront jamais groſſir la liſte noire
Des attentats dont les premiers humains
Ont parſemé leur ténébreuſe hiſtoire.
Le François rit ; il faut rire avec lui.
Son enjouement, que rien ne peut diſtraire,
Par-tout le ſuit, par-tout l'inſtruit à plaire :
Dans les hazards il ne craint que l'ennui.
Dans ſes travaux ſa gaieté brille encore.
En badinant il meſure les Cieux,
Et parle, enfin, du couchant à l'aurore

Le même eſprit qui l'anime en ces lieux.
Pourquoi tonner quand l'éclair peut ſuffire ?
Et pourquoi, d'un bras deſtructeur,
Déraciner l'arbre prêt à produire ?
Ah ! plutôt renonçons au triſte emploi d'inſtruire
S'il faut prendre toujours l'âpre ton du Cenſeur.
Dans ces jardins où Flore aime à paroître,
Que Vertumne planta, que Pomone enrichit,
Ce que le Zéphire a fait naître
Par l'Aquilon ſeroit détruit !
Telle eſt du cœur humain la naïve peinture.
Sachons lui plaire, il nous croira ;
Mais d'une Morale trop dure
Le triſte poids l'accablera.
L'hémiſphère obſcurci met en deuil la Nature.
O Vous, qui de tous vos inſtans.
Savez faire un emploi ſi ſage ;
Vous, qui des Arts & des Talens
Connoiſſez le prix & l'uſage ;
Vous enfin..... mais déjà vos regards éloquens
M'interdiſent le droit d'en dire d'avantage.
Qu'ils accueillent, du moins, ce fruit de mon hommage,
Ce tiſſu varié de Portraits d'incidens ;
De fictions, de ſentimens ;
Recueil informe & biſarre aſſemblage ;
Où figurent en même-tems
Et la foibleſſe, & le courage,
Les vices, les vertus, les travers ſéduiſans ;
Contraſtes, hélas ! ſi frappans,
Et de l'Humanité trop reſſemblante image !
Si quelquefois vous y jettez les yeux,
Si quelque jour j'obtiens votre ſuffrage,
L'Auteur le plus avantageux
N'aura jamais tant chéri ſon ouvrage.

PRÉFACE.

LE titre de ce Recueil exige un Avertiſſement plutôt que le Recueil même. Ce titre eſt faſtueux ; il promet beaucoup : mais ceux qui ſçavent à quoi ſe réduit de nos jours le grand mot de *Philoſophie*, s'attendront à moins, & pourront n'être pas trompés. Ils n'ignorent point que ce mot eſt devenu comme le paſſe-port banal de tous les Ouvrages de ce tems. *Eſſais*, *Penſées*, *Réflexions*, *Amuſemens*, *Bagatelles*, &c. tout eſt philoſophique, on promet de l'être. Pourquoi des Contes ne jouiroient-ils pas au moins de ce dernier privilége ? Depuis qu'il paroit décidé qu'*Annette* & *Lubin* ſont des Moraliſtes, à coup ſûr, le moindre de mes perſonnages peut ſe donner pour Philoſophe.

Qu'on daigne ne point prendre

ceci pour une satyre, ni l'intitulé de mon Recueil pour une parodie. Le Conte charmant d'*Annette* & *Lubin* renferme plus d'un excellent trait de morale ; il ne faut que sçavoir les saisir. Peut-être aussi trouvera-t-on, dans chacun de mes Essais, quelque analogie avec le titre général que j'ose leur donner. Le Géomètre apperçoit des courbes où d'autres ne voient que des lignes droites. Une fleur n'est qu'une fleur pour le papillon : c'est un riche patrimoine pour l'abeille.

La plûpart des Contes qui forment ce Recueil, ont, à quelques additions près, paru dans les Mercures. Je ne les ai même composés que pour les y faire paroître. M. Marmontel venoit de quitter cet Ouvrage périodique : il y avoit rendu le genre de Conte absolument nécessaire. Quelques morceaux, échappés de mon porte-

feuille, firent présumer que ce genre pouvoit me convenir. Je fus excité, encouragé, & par l'Auteur du Mercure de France, & par quelque-uns des Gens de Lettres que le Roi a gratifiés de pensions sur le produit de ce Journal. Ces suffrages étoient d'un ordre à m'inspirer de la confiance. J'ose dire qu'elle ne fut pas trompée. Mes premiers Essais furent imprimés sans nom d'Auteur. On les attribua à celui des Contes Moraux. Des Littérateurs consommés, des Académiciens parurent s'y méprendre. Je doute que cette mépriſe pût flatter M. Marmontel: quant à moi, elle me servit d'aiguillon. Je connoissois tout le danger d'une pareille entrepriſe. Il n'en est pas en littérature comme dans certaines Sociétés particulieres. Là, tout nouveau venu éclipſe, pour l'ordinaire, ceux qui l'ont précédé.

Au contraire, tout Ecrivain qu'un autre a prévenu dans un genre, n'attire que difficilement les regards, & plus difficilement les ſuffrages.

Il s'en faut de beaucoup, néanmoins, que j'aie à me plaindre du Public. Je n'entre dans tous ces détails, que pour me juſtifier d'avoir ſuivi cette carriere avec tant d'activité. Peut-être ai-je aſſez d'amour propre pour avoir des vûes plus élevées. D'ailleurs, je n'ai prétendu ni imiter M. Marmontel, ni lutter contre lui. J'ai peu fait de Contes dans le genre des ſiens; j'ai même évité de m'en tenir à un ſeul genre. Si quelque choſe doit faire valoir ce Recueil, c'eſt, ſans doute, la variété qui y regne. J'ai oſé prendre tous les tons, & parcourir tous les climats. J'ai peint juſqu'aux mœurs & aux amours des Sauvages, nouveauté

qui a paru plaire. J'ai conſulté les uſages de chaque pays où j'ai placé l'intrigue de tel ou de tel Conte. Chacun d'eux en eſt le tableau fidéle. C'eſt peut-être le ſeul moyen de donner à ces ſortes de productions une conſiſtance qu'elles ne peuvent tenir de leur propre nature. C'eſt, en même tems, ſoumettre ſes Acteurs à l'obſervation du Coſtume.

A propos d'Acteurs, j'ai plus donné aux deſcriptions & au récit qu'au dialogue, parce que je voulois faire un Conte plutôt qu'une Piéce. Il s'en faut de beaucoup que je blâme l'uſage contraire; mais j'ignore ſi l'on doit blâmer l'uſage que j'adopte.

On trouvera dans ce Recueil pluſieurs Contes épiſodiques; genre moins commun parmi nous que celui des Contes purement d'intrigue. Je le crois en même tems

plus difficile. Chaque Epiſode ou chaque Chapitre forme une intrigue particuliere qui ſe lie au deſſein général du Conte, & doit ſe rapporter à l'axiome qui le termine. C'eſt ce que je crois avoir obſervé dans *la Corne d'Amalthée*, *l'Anneau de Gygès*, *l'Oracle journalier*, &c. Ce genre proſcrit les longs détails : il ne peut même guères intéreſſer que l'eſprit, & dès-lors il en exige davantage ; il veut un ſtyle plus ſaillant, plus épigrammatique ; il requiert plus de préciſion, d'agrément & de philoſophie, qu'un ſujet où le cœur entre de lui même, où l'intérêt conduit l'illuſion, & tient ſouvent lieu de tout autre mérite.

Il s'eſt gliſſé, dans cette édition, deux morceaux que je ne prétendois point y faire entrer. L'un a pour titre, *le Huron réformateur* ; l'autre eſt un Dialogue entre *Alci-*

nois & *un Financier*. Obligé de m'abſenter pour un mois, j'avois chargé un de mes amis de veiller aux arrangemens typographiques de ce Recueil. Il s'en acquitta avec zèle. Mais voyant qu'à la fin du premier Volume, il reſtoit un vuide de quelques pages, il les remplit avec ce Dialogue déjà connu, & que je ne prétendois réimprimer qu'avec d'autres dont quelques-uns ont également paru dans les Mercures, & dont le plus grand nombre n'a pas encore vû le jour.

A l'égard du *Huron*, c'eſt une plaiſanterie de ſocieté que je ne voulois point rendre publique. Elle fut auſſi imprimée durant mon abſence. J'oſe croire, cependant, qu'on ne la regardera point comme une ſatyre amére. Elle ne peut être enviſagée, tout au plus, que comme une ſorte d'allégorie aſſez juſte. Mais on ſçait, que chez

les Anciens, tout arbre frappé de la foudre, étoit devenu ſacré : on ne pouvoit plus y appliquer aucun inſtrument deſtructeur. Au reſte, j'ai voulu rire plutôt que détruire : ce qui, au fond, ne ſeroit pas facile. Jamais le Sphynx ne fut plus captieux dans ſes Enigmes que certain Auteur moderne dans ſes Paradoxes. Il ſçait leur donner une forme qui en impoſe à la plus ſaine Logique. Lui-même a l'art de paroître alors bon Logicien. Il attaque avec force ; il eſquive avec adreſſe ; il paye d'eſprit au défaut de raiſons. D'une conſéquence vraie, & qu'il met dans ſon plus beau jour, il paſſe à une foule de conſéquences toutes fauſſes, mais qu'il ſçait habiller des mêmes couleurs que la premiere. Au moyen de cette enveloppe, elles paſſent à ſa ſuite ; on les croit de la même nature, de la même valeur. Sou-

vent auſſi un vigoureux ſarcaſme étourdit le Lecteur, & tire d'embarras l'Ecrivain. C'eſt *Annibal* qui, arrêté dans ſa marche par les rochers des Alpes, emploie le vinaigre pour les diſſoudre.

Après tout, il doit être permis de mettre en action ce qu'un autre n'a pas craint d'ériger en préceptes. Certain Philoſophe Grec nioit le mouvement: un autre, pour lui répondre, ſe contenta de marcher en ſa préſence. Peut-être que Platon croyoit avoir fait de l'homme une définition excellente, juſqu'à ce que *Diogène* lui eût apporté un cocq ſans plume.

Je reviens à cette Edition. Il exiſte ſans doute quelque inégalité entre les morceaux qui la compoſent. De plus grands hommes que moi ne ſont pas toujours ſemblables à eux-mêmes. Pourquoi tout imprimer? dira quelque Fron-

deur. C'eſt, répondrai-je, qu'aucun des morceaux que je réimprime, n'a paru déplaire, & que pluſieurs ont paru beaucoup réuſſir. C'eſt par la même raiſon qu'ayant le plus ſouvent gardé l'anonyme dans les Mercures, je place aujourd'hui mon nom à la tête de ce Recueil. Un nom, par lui-même, ne doit produire ni bien ni mal: c'eſt l'Ouvrage ſeul qu'on doit apprécier; mais, le plus ſouvent, c'eſt au nom ſeul qu'on s'arrête. Quoi qu'il en ſoit, je ne me montre qu'après être reſté long-tems derriere la toile. Je ſçais, de plus, que ma préſence ne peut gêner la liberté des ſuffrages. Au reſte, j'ai ſçu borner d'avance mes prétentions. En attacher de trop grandes à des ſuccès dans un genre tel que celui du Conte, ce ſeroit orgueil, petiteſſe. N'accorder aucun mérite à quiconque obtient ces mêmes

ſuccès, ne ſeroit-ce pas auſſi prévention, injuſtice? Le même Architecte qui bâtit Verſailles, ne crut pas ſe dégrader en conſtruiſant Marli, & même en luttant contre *Le Nautre*. C'étoient d'autres talens qu'il lui falloit déployer: mais, n'eût-il manifeſté que ceux-là, ſon nom vivroit encore. Les ames ſuperbes iront à Verſailles s'entretenir dans toute la hauteur de leurs idées, admirer les prodiges de l'Art, & la magnificence qui accompagne ces prodiges. Les ames ſenſibles vont dans les boſquets de Marli, rêver ou converſer délicieuſement, jouir en repos des beautés de l'Art, mieux rapprochées de celles de la Nature. Dans le premier Palais tout eſt grand, mais on riſque de ſe trouver ſoi-même petit. Dans le ſecond, tout eſt plus à notre portée; notre exiſtence nous eſt plus

ſenſible. On ſe perd dans l'un, on ſe retrouve dans l'autre.

CONTES

CONTES
PHILOSOPHIQUES,
ANECDOTES
ET NOUVELLES.

LA CORNE D'AMALTHÉE,
Conte traduit du Grec.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis dix ans *Eumene* formoit des vœux, & n'en étoit que plus à plaindre. Il desiroit tout ce qu'il n'avoit pas, & jouissoit mal de qu'il avoit. Il se croyoit pauvre, & eût pû se croire riche, s'il n'eût pas voulu l'être encore davantage.

Fatigué de ses cris, *Jupiter* ordonne

à *Mercure* de lui porter la corne d'*Amalthée*. Voici les conditions que le Maître des Dieux mit à cette faveur : *Eumene* pourra tout obtenir ; mais il ne sera exaucé que dix fois. C'est à lui à ne désirer que ce qui peut le rendre heureux. *Mercure* obéit ; il descend chez *Eumene* avec toute l'arrogance d'un Valet Protecteur dépêché vers son Protégé. Mortel indiscret, lui dit-il, quand cesseras-tu d'importuner les Dieux ? Reçois ce gage de leurs bienfaits, & sois content si tu peux l'être. Il lui détailla l'usage qu'il devoit & pouvoit faire de ce présent. *Eumene* voulut se prosterner, & déja *Mercure* avoit disparu.

Il y avoit trop long-tems qu'*Eumene* s'ennuyoit de la médiocrité, pour ne pas vouloir tout-à-coup être grand. Il fit plus, il voulut être Roi. Ses concitoyens étoient occupés à s'en choisir un. *Eumene*, qui dans cette assemblée n'avoit que sa voix, les réunit toutes & fut élu. La nature avoit beaucoup fait pour lui. Il étoit d'une taille avantageuse, d'une figure agréable & d'un esprit pénétrant. Il avoit été simple particulier, & s'étoit lassé de l'être. Rien n'empêchoit qu'il ne pût devenir un grand Roi. Les différens ordres de l'Etat vinrent le haranguer, c'étoit dès-lors un des désagrémens attachés à la Royauté. Il supporta

la prolixité des uns, la pesanteur des autres : il rougit des éloges outrés qu'on lui prodiguoit, & sentit qu'ils devenoient pour lui autant de leçons. La Faculté de Médecine joignit à sa harangue un conseil qui n'avoit rien de rebutant pour le nouveau Monarque : ce fut d'épouser une, ou plusieurs femmes jeunes & belles, tant pour le bien de sa santé, que pour celui de l'Etat.

On applaudit beaucoup à cette salubre ordonnance, & *Eumene* prit le parti de s'y conformer. C'étoit, non à la plus noble, mais à la plus belle de ses Sujettes qu'il vouloit donner la préférence. On vit donc des beautés de toute condition grossir le concours, & la Grisette faire pâlir sa rivale titrée. Deux de ces concurrentes partagerent les vœux d'*Eumene*; aucune ne put les fixer. Toutes deux étoient égales en beauté; mais l'une étoit brune, l'autre blonde; l'une vive, l'autre douce; l'une gaie, l'autre triste. On se plaisoit avec la premiere, on s'attendrissoit avec la seconde; on eût voulu ne quitter ni l'une ni l'autre. Une pareille incertitude eût peu gêné un Monarque Oriental; mais elle embarrassoit *Eumene*. Quoique sur le Trône, & sûr de triompher, il prétendoit borner ses conquêtes en amour; il vouloit faire un choix & s'y fixer. Dès-lors il

ſongea à ce qui ne ſe préſente jamais d'abord ; à étudier l'ame de celles dont il admiroit l'extérieur. La brune *Zirphé* employoit tout pour lui plaire, la blonde *Naïs* ſembloit craindre d'y réuſſir. L'une flattoit, l'autre piquoit ſon amour propre. Voilà donc *Eumene* plus incertain que jamais. Dans cet inſtant même un jeune homme perce la foule, & vient, le corps chancelant & les yeux égarés, ſe précipiter aux genoux du Monarque. Il les embraſſe & le ſupplie de ne point lui ravir l'ingrate, la perfide *Zirphé*. Seigneur, pourſuivit le jeune inconnu, vous voyez en moi la victime qui s'immole ſon inconſtance & ſon ambition. Elle parut m'aimer tant que j'eus quelque rivale à lui ſacrifier, elle me fit des rivaux de tous mes amis ; elle vouloit des captifs de tout rang, des hommages de tout prix ; elle m'eût vû avec plaiſir livrer autant de combats qu'elle s'attiroit d'adorateurs ou d'ennemis. Cette bleſſure qui me déguiſe, je la reçus pour vouloir venger ſa beauté qu'on attaquoit ; & cette bleſſure eſt aujourd'hui le prétexte de ſa légéreté. Elle tourne en ridicule cette marque de mon zéle, de mon courage, & ſur-tout d'un amour que rien ne rebute. *Zirphé* reſta quelques momens interdite. Il eſt vrai, Sire, dit-

elle enfin, qu'une balafre a pour moi quelque choſe d'inſupportable: un homme balafré me révolte, m'effraye, me donne des vapeurs. Ah ! Sire, ordonnez qu'il s'éloigne, ou les vapeurs vont me ſuffoquer. Belle *Zirphé*, lui dit *Eumene*, une balafre a plus d'une fois défiguré le viſage d'un Héros; & les Rois n'en ſont pas toujours exempts. Je puis revenir d'une victoire, ou d'une défaite, encore plus balafré que ne l'eſt votre amant; & à coup sûr les vapeurs vous ſuffoqueroient. Je dois donc choiſir une compagne plus aguerrie. Pour vous, dit-il au jeune homme, acceptez un rang diſtingué dans mes troupes, & combattez pour l'Etat, comme vous fîtes pour votre maîtreſſe; il en ſera plus reconnoiſſant. Cette offre fut reçue avec joie; & *Zirphé* s'éloigna avec confuſion.

Eumene qui n'avoit plus d'incertitude, s'approcha de *Naïs*, & la vit à ſes pieds. Ah ! lui dit-il, quittez cette humble attitude, elle n'eſt point faite pour *Naïs*: levez-vous, & regnez. *Naïs* ne lui répondit que par des larmes. Que vois-je ? dit *Eumene*; eſt-ce mon rang, ou ma perſonne, qui vous répugne ? Ah Sire ! s'écria-t-elle, vous auriez tout mon cœur, s'il étoit encore à donner. Il n'eſt plus tems; j'aime & je ſuis

aimée. Il a fallu recourir à la violence pour me conduire ici. Hélas ! peut-être mon Amant croit-il ma démarche volontaire ; & l'idée seule du chagrin qu'elle lui cause m'accable. Eh ! quel est-il cet Amant ? demanda le Roi, fort chagrin lui-même. C'est, reprit vivement *Naïs* un exemple d'honneur, d'infortune & de fidélité. Il m'a sacrifié tous ses avantages ; il a résisté aux offres & aux menaces d'une rivale opulente, qui l'aimoit & qui le persécute. Rien n'a pû l'arracher à moi ; rien ne pourra me séparer de lui.

Comme elle achevoit ces mots, son Amant se fit voir parmi la foule. Il s'avança d'un air noble & triste vers le Roi. Ce ne fut point pour réclamer sa générosité : lui-même exhorta généreusement *Naïs* à jouir du rang que lui méritoient ses charmes. Je n'ai disoit-il, que de l'amour à vous offrir, & peut-être ne vous paroîtra-t-il pas toujours digne de l'avoir emporté sur un trône : peut-être regretterez-vous la tendresse d'un grand Roi. Ce doute parut redoubler l'affliction de *Naïs*. Enfin *Eumene* prit un parti, & ce fut le plus généreux. Aimez-vous, leur dit-il, je ne veux plus troubler votre amour ; je veux même réparer les injustices de la fortune. Je vous fais, dit-il, au jeune hom-

me, Gouverneur d'une Province éloignée de ma Cour, je vous permets d'épouſer *Naïs* dès aujourd'hui, & qui plus eſt, de l'emmener avec vous. A cet excès de déſintéreſſement, tout le peuple jetta des cris de joie & d'admiration. *Eumene* en reſſentit un plaiſir ſecret qui le dédommagea en partie du ſacrifice qu'il venoit de faire. Cependant, le courage lui manqua pour tenter de nouvelles recherches; & pour cette fois l'ordonnance de la Faculté reſta ſans exécution.

Eumene voulut juger s'il étoit plus riche ſur le Trône que dans ſa retraite. Il viſita ſes tréſors, qu'il trouva épuiſés; il examina les dettes de l'Etat, & elles lui parurent immenſes. Un Chimiſte lui propoſa de métamorphoſer la feuille *Papyrus* en or, ou de moins de la faire paroître telle. L'offre fut acceptée & réuſſit. Alors chacun voulut profiter du prodige. La mode s'en mêla; il ne fut plus permis d'avoir d'autres richeſſes; ou plutôt, on avoit tout avec la feuille *Papyrus*.

L'opulence éclatoit de toutes parts. Tel qui auparavant conduiſoit le char d'autrui, ſe faiſoit conduire à ſon tour. On ne manquoit de rien avec le ſecours de ces heureuſes feuilles; honneurs, dignités, emplois, maîtreſſe, réputa-

tion, vertu même, elles procuroient tout; elles avoient en tout le même crédit, le même pouvoir que l'or.

Eumene qui avoit consenti au prestige, regretta de le voir porter trop loin. Il vouloit sauver son Etat & non le renverser. Il rendit la feuille à sa premiere destination.

Que faire, disoit-il? mes intentions étoient pures, je n'ai voulu que l'avantage de ceux qui me blâment: j'ai cru, par un léger abus, pouvoir éviter un plus grand mal. J'ai pris les meilleures précautions pour qu'il en résultât un grand bien. Suis-je donc responsable des événemens? Ce fut-là le premier chagrin qu'essuya le nouveau Monarque.

Ce n'est pas tout. Il avoit multiplié les récompenses en faveur des Défenseurs de l'Etat; mais le nombre des aspirans surpassoit celui des bienfaits, & les prétentions d'un seul eussent absorbé le lot de plusieurs. *Eumene* affligea ceux à qui il donnoit, presque autant que ceux à qui il ne donnoit pas. La même chose, & pis encore, lui arriva de la part des auteurs. Les plus mauvais furent les plus actifs, les mieux récompensés, les plus ardens à se plaindre: les bons garderent la retraite & le silence. Ils n'avoient rien demandé; ils ne se plaignirent point de n'avoir pas été prévenus.

nus. Il eſt donc vrai, diſoit *Eumene*, qu'avec les meilleures intentions un Roi peut paroître injuſte!

Il donnoit aux affaires à peu près tout ſon tems; il en conſacra ſeulement la douziéme partie à fuir les hommes. C'étoit un de ſes plus grands plaiſirs, depuis qu'il avoit une Cour. Un autre, qu'il ſe permit encore, fut de s'introduire, ſous l'extérieur d'un ſimple Particulier, dans quelques aſſemblées publiques. Il fréquentoit ſur-tout, ces lieux où l'on s'aſſemble ſans ſe connoître, où l'on diſpute pour interrompre, plutôt que pour s'inſtruire, où l'on parle ſans pouvoir être entendu, ni ſans vouloir entendre. Un homme d'un âge plus que mûr; & d'un eſprit plus que chagrin, fut d'abord l'objet de ſa curioſité. Il n'eut pas de peine à lier converſation avec lui. Cet homme parloit beaucoup, & d'autant plus volontiers qu'il parloit toujours mal d'autrui, & bien de lui-même. Je ſuis, diſoit-il au Monarque déguiſé, je ſuis un ancien Militaire; je commandois, il y a trente ans, un bataillon de Milice, qui malheureuſement ne vit pas l'ennemi. Ce fut le plus grand hazard du monde, & ma réputation n'y doit rien perdre. J'avois parié que le Général qui commandoit notre armée ſeroit battu. J'étois, moi, deſtiné à figu-

rer dans une Ville frontiere qui, ſans doute, auroit dû être aſſiégée. Admirez le malheur qui me pourſuit! Notre Général demeura victorieux en dépit de toutes les régles. Je remarquai, du fond de ma Garniſon plus de cent ſoixante & dix fautes qui euſſent dû le faire battre: mais eſt-ce la mienne, pourſuivit-il, ſi la fortune ſeconde quelquefois la témérité? Qu'arriva-t-il? Ce Général imprudent, à tous égards, hâta la paix, & je fus réformé. Mais ce que la poſtérité ne croira pas, & ce que je répéte toutefois, chaque jour, depuis trente ans, c'eſt que je le fus ſans récompenſe! Il ajouta à ce diſcours quelques autres phraſes dont *Eumene* fut peu ſatisfait. Elles l'obligerent à quitter ce Frondeur chagrin, pour s'entretenir avec un autre perſonnage.

Celui-ci tira *Eumene* à quartier. Il lui fit voir un projet qui auroit pû abîmer l'Aſie & l'Europe. Croirez-vous, lui dit-il, que depuis dix ans j'ai préſenté trente Mémoires encore plus forts que celui que vous voyez? Je ne me ſuis occupé que des moyens d'enrichir le Monarque; & cependant, ô injuſtice! je me trouve moi-même ruiné ſans reſſource.

Eh quoi! diſoit intérieurement *Eumene*, tous ces êtres inutiles ou dange-

reux ont-ils, en effet, des prétentions ? S'il en eſt ainſi, que de plaintes je prévois, & qu'il ſeroit injuſte de les ſatisfaire !

Alors parut un homme, qui, pour un ſervice aſſez médiocre, venoit d'obtenir une récompenſe honnête. Il reçut d'un air chagrin les complimens qu'on lui fit, & joignit même bientôt ſes plaintes à celles des autres.

Eumene ſortit indigné de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Il viſita d'autres aſſemblées particulieres & publiques ; mais il y vit, il y entendit à peu près les mêmes choſes. Preſque par-tout ceux qui n'avoient rien reçu de lui, murmuroient, & ceux qu'il avoit comblés de bienfaits, gardoient un froid ſilence. *Eumene* ſentit enfin, qu'il arrivoit encore plus ſouvent aux Rois de faire des ingrats, que de l'être eux-mêmes.

Sa Couronne lui parut chaque jour devenir plus peſante. Il compara ſon ſort à celui d'un eſclave enchaîné au haut d'un rocher, & qui verroit d'autres eſclaves enchaînés ſous ſes pieds.

Il prit enfin le parti d'abdiquer, & le fit déclarer au peuple. Quelle ſurpriſe pour *Eumene* de le voir tout-à-coup généralement conſterné ! Ceux qu'il avoit prévenus par des bienfaits, daignoient

alors s'en ſouvenir ; & ceux à qui il n'avoir fait aucun bien, regrettoient celui qu'il eût pû leur faire.

Tant de marques d'affection le ſéduiſirent. Il garda le ſceptre ; mais il vit bientôt renaître la froideur & les murmures. C'en eſt fait, dit-il, je renonce au triſte avantage d'être envié ſans être heureux. Le ſecond rang m'offre, & plus de tranquillité, & des honneurs ſuffiſans pour ſatisfaire l'ambition. O *Jupiter* ! voilà le ſecond de mes ſouhaits.

CHAPITRE II.

EUMENE voulut pour ſucceſſeur un fantôme de Souverain. Il jetta les yeux ſur le Courtiſan qu'il avoit le moins apperçu à ſon lever. Chacun crut qu'il faiſoit choix d'un Sage. Mais *Eumene* ſavoit que cette Philoſophie apparente n'étoit qu'une indolence réelle.

Le nouveau Roi choiſit volontiers pour ſon Miniſtre celui qui l'avoit fait ſon Maître. Il ne devint ni plus actif, ni plus appliqué. Il dormoit tard, mangeoit beaucoup, parloit peu, & réfléchiſſoit encore moins. Il ſe laiſſa donner, dans preſque y faire attention, des conſeils, des éloges, & une Maitreſſe.

Eumene, de ſon côté, agiſſoit encore plus qu'il n'avoit fait ſur le Trône. Il réformoit d'anciens uſages, en créoit de nouveaux, entroit dans les plus petits détails, & avoit, toutefois, de grandes vûes. Il marqua une prudence extrême dans une circonſtance très-délicate.

La jeune *Eglé* vint ſolliciter une grace en faveur de ſon époux. Il en étoit peu digne ; mais *Eglé* avoit tant d'attraits qu'elle ne devoit rien demander en vain. Le Miniſtre eut bientôt pris ſon parti.

Ce poſte, dit-il, eſt promis d'avance à *Cynthie* (c'étoit la ſeule qui pût diſputer de charmes avec *Eglé*.) A *Cynthie*, s'écria-t-elle ! je ne me conſolerai jamais ſi elle obtient ce qu'elle demande. Ah ! de grace, refuſez *Cynthie* ; duſſé-je moi-même ne rien obtenir.

C'étoit où *Eumene* l'attendoit. Il n'héſita qu'autant qu'il le falloit pour mieux faire valoir ſa complaiſance. Il promit que *Cynthie* ſeroit éconduite. Alors *Eglé* le quitta plus ſatisfaite, plus triomphante, que ſi l'emploi le plus brillant eût été accordé à ſon époux.

Autre embarras pour *Eumene* : *Cynthie* ſurvint à ſon tour. Ses inſtances furent encore plus preſſantes que celles d'*Eglé* ; *Cynthie* ſollicitoit pour ſon Amant. Vous avez trop tardé, lui dit *Eumene*, d'un air & d'un ton morti-

fiés, *Eglé* vient d'obtenir ce que vous euſſiez emporté un peu plutôt. Ce fut un coup de foudre pour *Cynthie*. Les intérêts de l'Amant diſparurent ; elle ne vit plus que le triomphe d'*Eglé*, & la honte de lui céder. Quoi *Eglé* l'emporter ſur moi ! & la Cour en être témoin ! . . . . . Ah ! pourſuivit-elle, qu'*Eglé* n'obtienne rien, & que tout me ſoit refuſé. *Eumene* n'eut pas de peine à lui accorder cette grace. Il admiroit avec quelle facilité il venoit de contenter deux rivales, & il ſe jugea dès-lors un grand homme en fait de politique. Cependant la place demandée reſtoit vacante. Le Miniſtre la donna à certain Militaire, qui, n'ayant d'autre recommandation que ſon mérite, n'avoit pas même cru devoir ſe préſenter.

Eumene tenta quelque choſe de plus difficile encore. Il voulut pour la perfection de la Géographie avoir une Carte Topographique des Etats qu'il gouvernoit. Le Peuple & les Grands ſeconderent ſon entrepriſe ; mais lorſqu'il voulut pénétrer dans les pâturages des troupeaux ſacrés, il fut arrêté par leurs gardiens ; ils crierent à la profanation, au ſacrilége ; ils publierent que ſon deſſein étoit d'y introduire des animaux profanes, dont tout le mérite

consistoit à avoir servi à fortifier les frontieres de l'Etat.

Eumene qui osoit mépriser ces clameurs, fut surpris qu'aucun de ceux qui l'accompagnoient n'osât le suivre. Il suspendit son entreprise, mais sans y renoncer, & cet intervalle fut rempli pour d'autres projets. Tous étoient difficiles, & tous furent effectués : on grava sur le cédre le sage expédient qu'*Eumene* employa pour appaiser une sédition qui pouvoit devenir dangereuse. Il fit distribuer des pantins à toute l'assemblée ; alors chacun oublia ses griefs, chacun s'en retourna satisfait & joyeux, en faisant mouvoir les ressorts de cette merveilleuse machine.

Une conduite aussi sage, & des expédiens tous à peu-près aussi graves & aussi heureux, maintinrent long-tems la paix parmi le peuple & dans l'ame du Ministre. Mais les gardiens des troupeaux sacrés ne pardonnoient point à *Eumene* la visite qu'il avoit voulu leur faire. Ils en craignoient de sa part une nouvelle, & s'occupoient des moyens les plus efficaces pour la prévenir. *Eumene* eut une vision qui mit en défaut toute sa fermeté. Il lui sembla voir un jeune agneau de ce bercail, se métamorphoser en tigre, & s'élancer sur lui. La frayeur l'éveilla ; il ne se rassura pas même

étant éveillé. Il ſavoit que l'homme le plus puiſſant ne peut rien contre les prodiges ; encore moins contre ceux qui en font. Hé bien ! dit-il enfin, cédons à l'orage. A l'inſtant même on lui apporta un ordre que le Maître qu'il s'étoit donné, avoit ſigné ſans le lire, & qui le débarraſſoit du titre de Miniſtre. Il n'a fait que me prévenir, diſoit *Eumene*, mais j'ai quelque regret d'avoir été prévenu. Soudain il employa la corne, & forma le troiſiéme de ſes ſouhaits. Ce fut de commander une armée nombreuſe.

CHAPITRE III.

C'ÉTOIT l'uſage parmi ce Peuple de tirer au ſort la dignité de Général d'armée, comme un très-grand nombre d'autres. On préſume bien que le ſort fut favorable à *Eumene*. Il ſentit une joye intérieure, en voyant la plus redoutable partie de la nation obéir à ſes moindres volontés. Ce poſte lui parut mille fois plus flatteur que celui d'un Souverain, obligé de ſe partager entre une infinité de ſoins oppoſés. Un de ceux qui occupoient le plus *Eumene*, étoit que ſes troupes ne fiſſent de mal

qu'à l'ennemi, & ne désolassent point l'allié qu'elles alloient défendre. Il ne souffroit pas non plus, que ceux qui avoient acquis le droit de nourrir son armée, s'en servissent pour l'affamer. Il étoit encore plus attentif à louer les belles actions qu'à reprendre les fautes; il fourniſſoit à ceux qui n'avoient été que malheureux, l'occasion de réparer leurs disgraces; & fit de plus tout ce qu'il falloit faire pour qu'on ne pût attribuer les siennes qu'au hasard.

De grands succès furent le fruit de ses bonnes dispositions; il vainquit l'ennemi à différentes reprises, assiégea & prit ses villes, & occupa la verve de tous les Poëtes ses Compatriotes. Il vit son nom chanté dans dix Poëmes, vingt Odes & soixante Sonnets. Il en fut d'abord flatté à l'excès, s'y accoutuma & s'en ennuya bien-tôt. *Eumene* éprouva ce qu'ont éprouvé de très-grands hommes; les succès ralentirent son activité. Il fut attaqué, & surpris durant la nuit par l'ennemi qu'il avoit tant de fois vaincu. Il répara tout par sa présence d'esprit & de nouvelles victoires; mais obligé dans cette occasion de combattre en chemise, il ne put regagner quelques-uns de ses vêtemens les plus nécessaires, dont l'ennemi s'étoit emparé. *Eumene* fit peu d'attention à cet acci-

dent, & revint dans la capitale pour y jouir de ſa gloire. Il fut ſurpris d'entendre une infinité de bouches répéter des couplets relatifs à cette burleſque aventure. Il eſpéroit, du moins, entendre réciter une partie des Poëmes, des Odes & des Sonnets compoſés à ſa louange. Il ſe trompoit ; perſonne ne les avoit lus, & toute la Nation chantoit des Vaudevilles.

Qu'eſt-ce donc que ma gloire, dit-il, ſi un accident ridicule fait oublier des actions que j'ai crues héroïques ? Le Vaudeville frappa tant de fois ſes oreilles ; qu'il troubla toute la tranquillité de ſon ame. C'en eſt fait, dit-il, je renonce à cette carriere brillante, mais épineuſe, mais ingrate. Il eſt des routes plus paiſibles pour arriver au bonheur. *Eumene* ſouhaita devenir Grand-Prêtre de *Saturne*.

CHAPITRE IV.

CE quatriéme ſouhait fut exaucé comme les autres. Le Grand-Prêtre mourut d'apoplexie, & *Eumene* obtint ſa place. On fit encore des couplets ſur cette métamorphoſe, après quoi on oublia celui qui en étoit l'objet. Il s'applaudit d'abord des reſpects que lui

attiroit ſa nouvelle dignité. Le Monarque, lui-même, n'étoit pas exempt d'y joindre les ſiens, & c'étoient ceux qu'*Eumene* recevoit le plus volontiers. Du reſte, il bornoit-là ſon ambition, & trouvoit la tiare plus commode & plus légere, que le caſque & la couronne.

Il arriva qu'un Prêtre ſubalterne lui offrit le couteau ſacré de la main gauche. On cria au Novateur. Le Prêtre reſta confus de ſa mépriſe. On redoubla les cris, & bien-tôt il ne rougit plus. Il fit même un livre pour défendre ſon opinion. Il y attaquoit fortement la prééminence de la main droite ſur la main gauche ; de graves perſonnages la défendirent, & l'on vit quelques Académies non moins graves, s'exercer ſur cette matiere.

La diſpute s'échauffa; l'animoſité prit de profondes racines. Il fallut que le paiſible Pontife intervînt dans cette querelle. On remonta aux anciens uſages. Le Prêtre accuſé dit au Pontife, qu'un de ſes plus illuſtres prédéceſſeurs étoit gaucher ; & que, ſi le couteau lui avoit été offert de la main droite, certainement il ne l'avoit reçu que de la main gauche. Tous les gauchers applaudirent à cette conſéquence, & la diſpute s'aigrit plus que jamais.

Eumene, perſuadé que celui qui donne lieu à une diſpute, a communément tort, condamna le Prêtre qui avoit fait éclore celui-ci; mais ſa déciſion ne fut point regardée comme authentique. Cette queſtion étoit devenue une affaire d'Etat; il fallut que le Monarque lui-même en prît connoiſſance. Alors *Eumene*, qui n'avoit pris qu'à regret part à cette diſcuſſion, ſentit un redoublement de zèle qui l'étonna. Il en rechercha la cauſe, & crut l'avoir trouvée. Rien n'excite plus l'émulation qu'un adverſaire illuſtre; & *Eumene*, dans cette circonſtance, croyoit n'avoir de Supérieur que Saturne.

Enfin les choſes furent portées ſi loin, que le pacifique *Eumene* conſulta les annales de ſes prédéceſſeurs. Il y vit que Saturne leur avoit quelquefois preſcrit en ſonge d'ordonner à certains Rois d'abdiquer. Il eut quelque envie de rêver comme ces Pontifes. Quel triomphe pour le Sacerdoce d'obliger ainſi un Monarque à renoncer à ſa Couronne! D'un autre côté, *Eumene*, examina ſi lui-même ne devoit point quitter ſa Tiare. Il le fit, & ce fut l'événement le plus merveilleux d'un ſiécle qui n'en offre que de ſinguliers.

CHAPITRE V.

ON diſoit qu'un homme qui s'étoit ſi bien jugé lui-même, devoit préſider au Sénat, & la voix publique détermina le cinquiéme ſouhait d'*Eumene.* Il fut élu avec acclamation. La Nature l'avoit gratifié d'un cœur droit, ami de l'ordre & de l'équité. Il ſe félicitoit d'être à portée de réprimer une partie de ceux à qui ces qualités manquoient; de rendre à l'orphelin opprimé ou pillé, le bien de ſes peres; au mari trompé & ſouvent battu, ſa femme; au pauvre, voiſin du riche, ou de l'homme d'affaires, ſa vigne & ſon jardin, &c. Il avoit d'ailleurs tout le bon ſens néceſſaire pour diſtinguer le bon droit à travers une foule de loix qui l'enveloppent: tout le courage ſuffiſant pour étudier trois ou quatre mille coutumes qui ſe contrediſent, & environ dix mille Commentateurs qui les embrouillent; enfin, il ſe croyoit inacceſſible aux recommandations d'un Grand, & aux larmes d'une belle Plaideuſe. Il en faut ſouvent moins pour paroître grand Magiſtrat.

Eumene fit cependant plus; il cita à ſon Tribunal tous les différens ſuppôts

de *Thémis*. Il voulut être inſtruit par eux-mêmes de leur conduite, ſe réſervant le droit de douter & de croire à propos. L'Avocat parla le premier, & parla long-tems. Il arriva que ſon diſcours finit ſans qu'*Eumene* en eût rien retenu. Quels ſont vos honoraires, demanda-t-il au Juriſconſulte ? C'eſt, répondit ce dernier, le nombre des ſyllabes que je prononce, qui en décide; & vous voyez que je ne les prodigue pas. Je ſuis le plus laconique & le plus clair de nos Orateurs. On ne peut rien perdre de ce que je dis ; & je dis le plus de choſes qu'il eſt poſſible en matiere de procédure. Je le crois, reprit *Eumene* ; mais je vous avouerai que j'ai perdu mon tems à vouloir les entendre.

Il interrogea enſuite certain Procureur, à qui dix années avoient ſuffi pour amaſſer mille talens. Mon ſoin le plus ordinaire, répondit cet homme, eſt de défendre la veuve & l'orphelin, d'empêcher que leur bien ne tombe dans de certaines mains..... On publie, interrompit le Juge, qu'il ſort très-rarement des vôtres. Je n'en ſuis que l'économe, reprit le Procureur ; j'en fais amplement part aux Propriétaires ; je le fais valoir comme le mien propre. *Eumene* apperçut alors derriere

celui qu'il interrogeoit un jeune homme qui paroiſſoit en dépendre. Il le reconnut pour le fils d'un des plus riches Citoyens de la Capitale. Que vois-je, lui dit-il, vous Domeſtique, & d'un tel Maître ? Hélas ! répondit le jeune homme, je ſuis un des orphelins qu'il a défendus, & dont il économiſe les biens. *Eumene* apprit que cet économe bannal avoit une fille aſſez belle pour faire oublier à celui qu'elle épouſeroit, tous les torts de ſon pere. Il voulut que le Procureur acceptât pour gendre celui qu'il oſoit traiter en eſclave. Il s'en défendit ; mais *Eumene* le menaça de rayer les trois quarts du total de tous ſes mémoires de frais, & de le traiter comme l'exigeroient les parties qu'il avoit le moins maltraitées. Cette menace le rendit plus docile.

Eumene fit d'autres recherches, il interrogea des Huiſſiers qui excelloient dans l'art d'aſſigner une partie, ſans qu'elle en ſçût rien ; des Greffiers qui commentoient les Oracles de *Thémis* ; des Sécretaires qui mettoient de faux poids dans ſa balance ; en un mot, toutes les troupes légeres de la nombreuſe armée dont il étoit le chef. Ces troupes, comme toutes celles de ce genre, étoient encore plus pillardes que les troupes reglées. *Eumene* ſe propoſa d'y

jetter plus de diſcipline. Il prit à ce ſujet, les meilleures précautions, ne réuſſit point, & n'en eut que plus d'ennemis. Grace au Ciel, diſoit-il, je vais du moins connoître tous ceux qui parmi cette noire milice, méritent ma confiance & mon eſtime. Il publia qu'il alloit quitter ſa place, & voulut juger du nombre de ſes ſuppôts fidéles, par celui des viſages affligés. Il n'en vit que de ſatisfaits. On diſoit hautement qu'*Eumene* ſeroit un excellent Collégue de *Minos* & de *Radamante*, mais que dans ce monde ſon Tribunal étoit déplacé.

Il fut vivement ſollicité par deux Plaideuſes, d'un âge, d'un extérieur, & d'un état fort oppoſé; l'une étoit douairiere, avoit ſoixante ans, & avoit été laide dès l'âge de quinze: l'autre étoit pupille, n'avoit que dix-huit ans, & promettoit d'être encore belle à cinquante. *Eumene* l'admira, l'aima, & fit des vœux pourqu'elle eût raiſon. Malheureuſement elle avoit tort. *Eumene* gémit, la condamna, la ruina, la plaignit. Je n'ai, lui dit-il, qu'un ſeul moyen de réparer ce malheur, & je vous l'offre. Daignez partager ma tendreſſe & ma fortune. L'une & l'autre pourroient vous dédommager de la perte que vous venez de faire. La jeune Plaideuſe accepta l'offre, & ne pardonna point

point à *Eumene*. Quoi ! disoit-elle à voix basse & à chaque instant, une douairiere antique l'emporter sur moi ! Quel Juge ! & que j'espére bien l'en punir !.... Elle eut le plaisir de voir ce Juge si rigide s'attendrir de plus en plus, & presser l'instant de son bonheur. Elle eut bientôt une satisfaction plus complette : ce fut de voir un Amant septuagenaire, & encore plus contrefait qu'il n'étoit caduc, lui offrir son hommage. Il est charmant s'écria-t-elle, & tout fait pour me venger. L'accueil fut favorable, & les visites multipliées au point qu'*Eumene* s'en apperçut & s'enplaignit. C'étoit ce qu'on désiroit le plus. N'en murmurnez pas, lui dit sa jeune Maîtresse, je ne fais que vous imiter. Vous sçavez que la jeunesse ne l'emporte pas toujours sur la caducité. Jouissez du plaisir de condamner les pupilles, & laissez-moi celui de consoler les vieillards. *Eumene* se retira confus & affligé. Il occupa encore quelque-tems son Tribunal, jugea toujours avec équité, déplut à beaucoup de Grands, qu'il condamnoit comme s'ils n'eussent été que petits, révolta encore quelques Belles ; & se lassa des fonctions de Juge, comme il avoit fait des autres. Heureux, disoit-il, qui, dégagé du soin de gouverner, de conduire, d'édifier, & de

juger les hommes, borne ſes vœux à l'opulence & à la tranquillité ! je veux donc n'être rien, & être riche.

CHAPITRE VI.

A peine ce ſixiéme ſouhait fut-il formé, qu'*Eumene* reçut un don de Publicain. C'étoit le plus court moyen pour obtenir tout-à-coup de grandes richeſſes ſans étonner perſonne. *Eumene* crut devoir prendre un train relatif à ſa nouvelle condition : c'eſt-à-dire, qu'il eut une table mieux ſervie, un Palais mieux orné, des courſiers plus fougueux, un char plus brillant que lorſqu'il étoit premier Miniſtre, & même Grand-Prêtre. Il lui manquoit une maîtreſſe, & bientôt il ne lui manqua rien. Un char doré s'arrêta dans ſa cour. Il en vit ſortir un homme gros & court, mais ſuperbement vétu. Chaque canton de l'*Inde* avoit contribué à l'ornement de ſes doigts ; les plus habiles Artiſtes avoient épuiſé leur travail ſur les bijoux dont ils étoient ſurchargés. Il les tira l'un après l'autre ſans affectation ; *Eumene* en loua le bon goût, & s'informa du prix. Cette montre où brillent ces Diamans, dit l'Inconnu, eſt une preuve de mon déſintéreſſement ; la Belle n'avoit

que dix-huit ans, & ſortoit en dernier lieu des mains d'un Grand, qui la reſpecta toujours. Il ne l'avoit priſe que pour faire taire la médiſance, & rétablir ſa réputation. Ce diſcours parut obſcur à *Eumene*. Monſieur, ajouta l'Inconnu, je vais vous parler plus clairement. J'ai vécu; je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Loin d'envier donc aujourd'hui les plaiſirs des autres, je porte l'attention juſqu'à y contribuer. Les jeunes perſonnes qui ſongent à ſe produire, les honnêtes gens qui veulent s'épargner des recherches, mettent journellement mon zèle à profit. Je vous entends, reprit *Eumene*: eh bien! qu'avez-vous de neuf? Preſque rien, reprit l'Inconnu. Cette monnoye n'a plus de cours, on veut de l'expérience; mais; pourſuivit-il, on peut moyennant d'exactes recherches, vous déterrer ce que vous demandez; quant à préſent voilà l'état de mes protégées. Alors il tira une liſte où *Eumene* lut ce qui ſuit.

Une jeune veuve qui n'a preſque pas eu d'époux. Il diſparut deux jours après leur mariage, & un mois s'eſt écoulé depuis cette ſéparation.

Une autre du même âge qui a été ſix ans la femme d'un vieux Magiſtrat. Il étoit jaloux, ne lui donnoit point de Duegne & n'alloit point au Palais.

Une autre plus jeune ; mais dont l'époux n'avoit que trente ans & pas l'ombre de jalouſie. Cela revient à quelques années de plus.

La niéce d'un Prêtre de Jupiter. Elle a vingt-deux ans, mais il en avoit ſoixante & dix lorſqu'il mourut.

Une Danſeuſe de dix-ſept ans. Elle n'en eſt qu'à ſa treiziéme aventure, & n'a quitté ſon dernier Amant qu'après qu'il a été abſolument ruiné.

Une Nymphe de Diane. Elle n'a renoncé au culte de cette Déeſſe, que parce qu'un pan de la muraille du jardin tomba. Un jeune homme s'y introduiſit & dérangea ſa vocation.

Eumene s'arrêta à cet article. Il faut, dit-il, en courir les riſques. C'eſt ſa premiere aventure ; & d'ailleurs les murs de mon jardin ſont en bon état. De plus l'Inconnu l'aſſura que le jeune homme étoit diſparu deux jours après l'enlevement de la Nymphe. On convint de ſes faits ; c'eſt-à-dire, d'augmenter le nombre des bijoux de l'Intriguant & *Thaïs*, (c'eſt le nom de la Nymphe) fut amenée chez *Eumene* dès le ſoir même.

J'ai déjà dit qu'*Eumene* étoit jeune & bienfait. Il parut plaire à *Thaïs*, & il n'en douta point. Il n'épargna rien, d'ailleurs, de ce qui pouvoit la fixer. Les fêtes ſuccédérent aux fêtes, les préſens

aux préſens. *Eumene* ſe croyoit heureux il ne voyoit paroître aucun perſonnage ſuſpect, & viſitoit de tems en tems les murs de ſon jardin. Un Domeſtique indiſcret vient lui apprendre que les murs de ſa maiſon étoit moins inacceſſibles. Il y accourut & vit un chef-d'œuvre de l'art. *Thaïs* avoit fait percer un mur mitoyen d'une maniere imperceptible pour tout autre que pour un confident. *Eumene* qui étoit un peu Philoſophe, cacha la moitié de ſon dépit, renvoya *Thaïs* & crut pouvoir étouffer cette aventure. Mais dès le jour ſuivant, toutes les toilettes étoient couvertes de bijoux deſtinés à en perpétuer le ſouvenir. En effet on en parla durant près de huit jours, juſqu'à ce qu'un nouvel événement, à peu-près auſſi grave, eût amené une mode nouvelle.

Eumene chercha des plaiſirs d'une autre ſorte. Il protéga des Artiſtes, hébergea des Auteurs, & donna à des indigens inutiles. Mais il ne put rendre ni les premiers dociles, ni les ſeconds modeſtes, ni les troiſiémes reconnoiſſans. Il fut encore moins ſatisfait des gens de Cour. Tous regardoient ſa maiſon comme une de ces ſources publiques, où l'on va puiſer, ſans autre attention que celle de ne pas prendre au-deſſous de ſon beſoin. Du reſte, on ne ſait nul gré à la ſource

de ces libéralités : elle reçoit gratuitement ce qu'elle donne de même. Ah ! dit *Eumene*, c'eſt trop obliger des ingrats. Je vais borner ma ſociété à celle d'un Sage, ſi je ſuis aſſez heureux pour le rencontrer.

On rioit beaucoup aux dépens d'un homme qui blâmoit les uſages de tous ſes ſemblables, & ne les imitoit en rien. *Eumene* le vit & ne vit pas. L'expérience commençoit à lui apprendre que tout ce qui paroît le plus déſirable rebute ſouvent. Pourquoi par la même raiſon, ce qui rebute d'abord ne pourroit-il pas plaire enſuite ? Peut-être, ajoutoit-il, le gland eſt-il préférable au froment ; peut-être un lit de mouſſe eſt-il plutôt fait pour nous qu'un lit de duvet ; peut-être une femme appartient-elle au plus robuſte ; peut-être un peu d'antropophagie. *Eumene* eſſaya toutefois de ramener le Sage à des principes moins auſtères. Il parvint à lui faire quitter ſa cabane pour habiter ſon Palais. Il réuſſit même à l'apprivoiſer quelquetems avec la bonne chere ; mais les remords vinrent enſuite. Le Sage retourna à ſa cabane & à ſes racines.

Il avoit parlé avec tant d'éloquence contre les lettres, qu'il fit naître à *Eumene* le déſir d'être éloquent ; & comme un déſir marche rarement ſeul, *Eumene*

ambitionna d'être éloquent en vers & en proſe. Ce fut le ſixiéme de ſes ſouhaits.

CHAPITRE VII.

EUMENE, qui pour réuſſir n'avoit qu'à déſirer, eut le courage de vouloir mériter ſes ſuccès. Il enfanta un Poëme qui eût rendu *Homere* jaloux, & qui lui ſuſcita des envieux bien inférieurs à *Homere*. Il eut encore plus d'admirateurs, c'eſt-à-dire, que rien ne manquoit à ſa gloire. Il la trouvoit bien préférable à celle qu'on obtient par d'autres voyes, & qu'on n'acquiert jamais ſeul. Cette ivreſſe dura quelque-tems, après quoi elle ſe ralentit dans le public & dans l'Auteur même. Il n'y eut que la haine de ſes ennemis qui ſe ſoutint. Les uns l'accuſérent de crimes ſuppoſés; les autres s'approprierent ſes ouvrages; d'autres lui imputerent les leurs. Ce dernier trait fut le plus ſenſible pour *Eumene*: mais bientôt il eſſuya d'autres dégoûts. Les lauriers tragiques le tenterent. Il compoſa d'après les plus grands modéles, & ſur-tout d'après ſon génie, un Drame admirable, où l'on étoit plus attendri qu'étonné, où le cœur ſe trouvoit plus intéreſſé que la vûe; où l'art

des Acteurs aſpiroit à bien rendre plutôt qu'à faire valoir. Toute l'aſſemblée verſoit des larmes délicieuſes. Malheureuſement l'endroit le plus pathétique fournit un bon mot à un mauvais Plaiſant, & tout-à-coup les larmes firent place à de grands éclats de rire. On ne vit plus que du ridicule dans ce qu'on venoit d'admirer ; la Piéce tomba dans l'oubli, & le bon mot fut conſacré dans les annales du goût de la Nation.

Le Poëte s'en affligea quelque-tems, & compoſa enſuite, pour s'égayer, un Roman ſans vraiſemblance, & qu'il avoit voulu rendre tel. Son unique but n'étoit que d'y faire preuve d'eſprit, & ces preuves lui coutoient peu. Un grave Cenſeur fut chargé d'examiner cette bagatelle. Il crut qu'un ouvrage qui ne ſignifioit rien, devoit être dangereux. Dès-lors il y vit tout ce qui n'y étoit pas, & ſupprima tout ce qui y étoit. *Eumene* plus docile qu'un Auteur ne peut l'être, s'en tint à la déciſion du Cenſeur, & compoſa une ſeconde brochure. Il eſſayoit d'y mettre d'accord deux partis, qui diviſoient & déshonoroient la République des Lettres. Le Cenſeur à qui ce nouvel écrit fut ſoumis, étoit lui-même enrollé dans cette guerre ; il ſupprima la moitié de l'ouvrage. Un de ſes confreres fut chargé de le remplacer dans

dans cet examen. Celui-ci étoit du parti opposé, & raya l'autre moitié de la brochure. Voilà *Eumene* privé une seconde fois du fruit de son travail, & presque déterminé à ne plus écrire.

Cependant on annonça une victoire, remportée par les Troupes de l'Etat. A cette nouvelle, *Eumene* qui étoit bon Citoyen, redevint Poëte; il chanta cet événement glorieux, & eut soin de nommer tous ceux qui s'étoient le plus distingués. Un Officier subalterne, dont il n'avoit ni parlé ni oui parler, piqué de cet oubli, lui en demanda raison. Il fallut que le Poëte quitta la plume pour l'épée. Il oublia ou négligea de souhaiter d'être invulnérable, & reçut une blessure à cette main qui avoit distribué tant d'éloges. Eh quoi! disoit *Eumene*, faudra-t-il me battre contre tous ceux que je ne louerai pas? Il comptoit du moins sur l'amitié d'un Grand qu'il avoit loué avec excès. Il apprit que ce dernier trouvoit au contraire la louange trop mince, & vilipendoit son Panégyriste. C'en fut assez pour le faire changer de ton. Il devint Caustique, & dit une foule de vérités, qu'il falloit taire. Au bout de quelques jours on l'éveilla au milieu de la nuit pour le conduire dans une prison encore plus ténébreuse. Voilà donc, dit-il alors, la récompense

de tant de veilles, & l'aſyle que me préparoit la renommée ? Il prit le parti d'abandonner une carriere où l'on fait tant de faux pas & de mauvaiſes rencontres. Il n'étoit pas, toutefois, entiérement dégoûté des Beaux-Arts. La Peinture & la Sculpture qu'il regardoit comme les Sœurs cadettes de la Poëſie, lui parurent mériter ſon hommage, & mettre leurs Favoris à des épreuves moins dangereuſes que ne fait leur Sœur aînée. De-là un huitiéme ſouhait d'*Eumene*, qui fut ſuivi de ſa liberté.

CHAPITRE VIII.

CE fut à l'hiſtoire qu'il conſacra les premiers eſſais de ſon pinceau, & il eſt inutile d'avertir que ſes eſſais furent des chef-d'œuvres. Il joignoit à la fierté du deſſein l'élégance des formes & la vigueur du coloris. Il ſavoit imaginer, & rendre tout ce qu'il imaginoit. On raiſonna beaucoup & fort mal, ſur chacune de ſes productions ; on lui prodigua les Satyres les plus injuſtes, & les éloges les plus mal-adroits. Il s'apperçut qu'on n'avoit ſaiſi, ni les beautés, ni les défauts de ſon ouvrage ; je dis les défauts, car les Dieux lui avoient donné la faculté de produire des choſes admira-

bles, & non des choſes parfaites. C'eſt un attribut qu'ils réſervent pour eux ſeuls, & dont ils uſent toujours ſobrement.

Eumene fatigué du genre ſublime, preſque toujours mal apprécié, devint ſimple *Portraitiſte*. En cette qualité, il eut d'autres obſtacles à vaincre, d'autres dégoûts à ſupporter. Un Chef des Eunuques voulut être repréſenté en *Achille*. Sa phyſionomie ne cadroit pas plus avec ce déguiſement, que ſon état. Il ſe trouva lui-même ſi ridicule ſous cette forme, qu'il s'en prit au Peintre, & lui fit eſſuyer toutes les injures qu'un homme de ſon eſpéce peut prodiguer lorſqu'il n'a rien à craindre. Un autre perſonnage eut recours aux talens d'*Eumene*. C'étoit un Militaire que la nature avoit gratifié d'une figure impoſante & martiale. Le Peintre imita exactement la reſſemblance; mais il eut de nouveaux reproches à eſſuyer. Le Guerrier ne trouva point ſa phyſionomie aſſez adoucie. Il vouloit être repréſenté avec des yeux riants, une bouche pincée, un teint délicat, en un mot, ſous les traits d'un *Adonis*. Une foule d'autres perſonnages avoient des prétentions non moins ridicules. *Eumene* prit le parti de dévouer uniquement ſes talens aux femmes, de qui les agrémens rendent les caprices

plus ſupportables, mais il les peignoit d'après nature, & il déplut même aux plus belles. Une des plus laides & des plus paiſſantes de la Cour ne lui pardonna point de ne l'avoir fait paroître que jolie. Il voulut juger, enfin, ſi l'art des Phidias lui ſeroit plus favorable. Nouveaux ſuccès dans ce genre, & nouveaux déſagrémens. Chargé de faire une ſtatue de *Vénus*, il eſt autoriſé à prendre les plus belles femmes de la Nation pour ſes modéles. Preſque toutes ſe flattoient de lui en ſervir, & de lui en ſervir ſeules. Il en choiſit d'abord trente, & en offenſe mille. Parmi ces trente, il fait un nouveau choix, n'en réſerve que dix & a le ſurplus pour ennemies. De ces dix même, telle n'a que l'œil de beau, qui préſente la bouche, telle autre les yeux au lieu de l'oreille, telle autre la main au lieu du pied, &c. *Eumene* emprunta de chacune d'elles, ce qui lui convenoit, & déplut à toutes. Il fut vivement épris de la plus belle, & en avoit preſque tout imité. Senſible à cette préférence, elle alloit s'attendrir en faveur de l'Artiſte, lorſquelle s'apperçut qu'un des ongles de la Déeſſe n'avoit pas été copié d'après un des ſiens. Elle prétendit garder ſa vertu toute entiere, ſi *Eumene* ne mutiloit ſur le champ ſa

ſtatue. Il refuſe de gâter un chef-d'œuvre, & eſt refuſé à ſon tour. Ce ne fut pas tout. La Beauté qu'il déſobligeoit ainſi, mit dans ſes fers un homme tout-puiſſant, & qui la laiſſa jouir de tout ſon pouvoir. Le premier uſage qu'elle en fit, fut de condamner le ciſeau d'*Eumene* à ne s'exercer déſormais que ſur des Magots. Il n'eût pas manqué d'occupation. A peine ce bruit fut-il répandu, qu'il vit accourir chez lui une foule d'Amateurs du bel air. Tous brûloient de voir leurs cheminées enrichies de quelques-uns de ſes chef-d'œuvres. Parmi ces aſpirans, *Eumene* remarqua un jeune Médecin, qui par le brillant de ſon équipage, l'élégance de ſa perſonne, & la vivacité de ſes chevaux, annonçoit un Médecin accrédité, ou prêt à l'être. Il ſe fit une idée aſſez agréable de cette profeſſion, pour ſouhaiter, & partant obtenir le Bonnet Doctoral.

CHAPITRE IX.

VOILA donc *Eumene* chargé de veiller à la conſervation de ſes ſemblables. Il réfléchit ſur l'importance de cet emploi, & tout bien examiné, il jugea que l'art du Médecin devoit conſiſter à guérir ſes malades. La Nature

l'avoit doué d'un cœur propre à faire le bien pour le ſeul plaiſir de bien faire. Il ſecourut ſes Concitoyens ſans diſtinction de rang, de ſexe, d'âge & de richeſſes. Il étudia le tempérament de ceux qui avoient recours à lui, fit ſa principale occupation du ſoin de les ſoulager, y réuſſit, & fut ignoré & négligé. Cet abandon ne le ſurprit point, mais il l'ennuya & le fit réſoudre à ſuivre l'étiquette des Médecins à la mode. *Eumene* fit dorer ſon char, troqua ſes chevaux, & parcourut la Capitale deux fois le jour ſans être attendu par un ſeul malade; mais bientôt il fut mandé, même par une foule de gens qui ſe portoient bien: l'art de les guérir devint pour lui une nouvelle étude. *Eumene* liſoit quelques-unes des brochures du jour, c'eſt-à-dire des moins mauvaiſes; il ſe faiſoit inſtruire des anecdotes les plus ſecrettes, en tiroit la quinteſſence, & diſtribuoit cet Elixir à ſes malades imaginaires. En peu de tems il éclipſa tous ſes Collégues, & en ſupplanta le plus grand nombre, ſans le vouloir. Il acquit ſur-tout la confiance des femmes. Preſque toutes parvinrent à ſe croire malades, pour le ſeul plaiſir de le conſulter.

Eumene uſa d'un autre ſtratagême: il intéreſſa des eſclaves, & fut inſtruit

par eux des plus ſecrettes actions de leurs maîtreſſes. Le Docteur qui paroiſſoit les deviner, paſſa pour un homme extraordinaire. On diſoit qu'*Apollon* n'avoit rien de caché pour lui, & ne vouloit pas qu'on pût rien lui cacher. Dès-lors on le reſpecta, mais on le craignit encore plus. L'idée qu'on avoit de ſa pénétration arrêta même ſes progrès dans le cœur d'une jeune veuve qui en avoit déjà beaucoup fait dans le ſien. C'étoit une brune auſſi vive dans ſes paſſions que dans ſes manieres. Un Amant qu'elle ménageoit encore, & que peut-être elle eût bientôt congédié, étoit un ſecret obſtacle au bonheur d'*Eumene*. Il parut inſtruit de ce myſtére, entra dans certains détails, & preſcrivit un régime plus conforme à ſon intérêt perſonnel qu'au penchant de la Dame. *Eumene* paſſa dans ſon eſprit pour un homme inſpiré ; mais cette idée la fit trembler pour le préſent & pour l'avenir. Elle ne voulût ni d'un Médecin, ni d'un Amant qu'on ne pouvoit tromper.

L'amoureux Docteur, congédié par la jeune veuve, fut accueilli par une douairiere antique. Elle avoit ſoixante ans, & ſe croyoit malade, parce que ſon teint avoit perdu ſa fraîcheur. *Eumene* lui avoua qu'il n'avoit point de recette pour

ces ſortes d'accidens. Elle préſumoit, du moins, qu'il en auroit pour les vapeurs dont elle prétendoit être tourmentée. Autre aveu de l'impuiſſance du Docteur à cet égard. Mais on ne lui pardonna point d'être inhabile à tant de choſes. La Dame étoit vindicative & puiſſante. Elle tenoit table & avoit à ſes ordres beaucoup de paraſites, grands parleurs, & qui aimoient ſur-tout à parler mal d'autrui. Le Docteur ne fut point épargné. De mauvais Peintres le traveſtirent: de mauvais Poëtes le chargerent d'Epigrammes... Il apprit même que la douairiere vaporeuſe ne s'amuſoit à le rendre ridicule qu'en attendant qu'elle pût le faire paroître coupable. Il ne craignoit pas de le devenir; mais il eſpéra encore moins être jamais heureux ſous la robe d'*Eſculape*. Cependant, il ne lui reſtoit qu'un ſouhait à former, & ſa deſtinée en dépendoit. Il prit le parti de queſtionner des gens de tous les Etats par leſquels il n'avoit pû paſſer lui-même.

CHAPITRE X.

UN homme à morgue élevée, marchant à côté de lui, le regarda avec une ſorte de mépris. Voilà, ſans

doute, un homme heureux, dit *Eumene*, car il paroît s'eſtimer beaucoup lui-même, & faire peu de cas des autres. Il le ſuivit juſques dans un jardin public. Le bruit d'une victoire y raſſembloit quelques groupes de Nouvelliſtes. *Eumene* prit ce prétexte pour lier converſation avec celui qu'il vouloit mieux connoître. Eh ! que m'importent, lui dit ce dernier, ces ſortes d'événemens ? Aujourd'hui vainqueurs, demain battus, pour être encore bientôt l'un & l'autre, doit-on ni s'en réjouir, ni s'en attriſter ? Ce ſont de purs jeux du hazard, & il en eſt de même de tous les accidens de la vie. Ils n'abattent, ou n'affectent que les ames foibles. Je vois, reprit *Eumene*, que j'ai l'honneur de parler à un Diſciple du grand *Zénon*; votre ame eſt inacceſſible aux chagrins, à la douleur. Jugez-en, répliqua le Stoïcien, par le court récit que je vais vous faire. J'occupai à la Cour un poſte brillant & lucratif. Les Grands attendoient dans mon antichambre, & les petits m'appelloient *Monſeigneur*. Il ne falloit, pour me maintenir, que rendre une partie de ces reſpects au Chef des Eunuques. Je ne pus m'y réſoudre, & je fus déplacé, exilé, calomnié, chanſonné. Ce ſont-là de vrais malheurs, diſoit *Eumene*. Point du tout,

reprit le Philoſophe, ce ſont & ce ſeront toujours de vraies bagatelles. Je partis pour mon exil : j'avois un ami que je chargeai du ſoin de mes affaires, & d'une partie de mes richeſſes. Il aimoit le jeu, la table & les femmes : en peu de tems il diſſipa le dépôt, & m'écrivit que ſi je ne lui envoyois de quoi acquitter une dette de jeu, il étoit perdu d'honneur. Je ſatisfis à ſa demande, & ne lui en fis jamais aucune. Quelle généroſité! s'écria *Eumene*; avouez, cependant, que cette perte vous affligea?... Bagatelle, pourſuivit le Stoïcien. J'avois un fils qui, dès l'âge de dix-huit ans, fit tourner la tête à vingt prudes, & fixa preſque autant de coquettes. Il étoit en beauté le rival d'*Adonis*, avoit la même ardeur pour la chaſſe, & n'y fut pas plus heureux. Une fléche lancée au hazard, ou à deſſein, lui creva un œil. Il perdit une partie de ſes graces, & toutes ſes conquêtes. Voilà, diſoit *Eumene*, un fâcheux accident, & qui, ſans doute, vous apprit à connoître la douleur.... Bagatelle, reprit encore le Diſciple de *Zénon*, mon fils gagna beaucoup à cette perte, il devint inſenſible à toute autre, & inacceſſible à l'ambition. Enfin, j'eus une femme jeune & belle, à qui trop de gens le diſoient, & qui aimoit trop à ſe l'entendre dire. L'exil où nous fûmes re-

légués s'accordoit peu avec cette humeur. Elle reçut, elle approuva l'hommage d'un ruſtre qui n'étoit pas même digne d'être le valet d'un Philoſophe. Je m'en apperçus : Ah ! pour le coup, s'écria *Eumene*, ce dut être l'écueil de la Philoſophie..... Bagatelle, répéta une quatriéme fois le Stoïcien. Une femme qui s'égare ne fait que ſuivre ſon inſtinct naturel. Eſt-ce aux erreurs d'un être ſi fragile qu'il appartient d'ébranler notre fermeté ? Il alloit entaſſer une foule d'argumens ſtoïques, lorſqu'un Philoſophe Epicurien de ſa connoiſſance vint l'aborder en riant. Je veux, lui dit-il, te faire rire, Zénon dût-il s'en offenſer. J'arrive de chez toi, où, ſelon ma coutume, j'étois allé pour travailler à ta perfection ; j'entre, ſans être vû & ſans voir perſonne ; je pénétre juſqu'au jardin, & là j'apperçois la jeune Eſclave qui a ſoin de ton lit, qui fuyoit tout doucement celui qui a ſoin de ta mule. Elle eſt jolie ta jeune Eſclave ! Tu devines bien qu'elle s'eſt laiſſé attraper. En ſe défendant elle eſt tombée, avec toute la grace poſſible, ſur une planche de tulipes. De tulipes ? s'écria le Diſciple de *Zénon*. De tulipes, répondit celui d'*Epicure*. Ils étoient trop cenſés pour ne pas tomber à leur aiſe. Ah ! malheureux que je ſuis ! Ah ! ſcélérats que vous

êtes, ne deviez-vous pas reſpecter mes tulipes? Voilà le premier chagrin que j'éprouve; mais il me déſeſpére. Ami, je te quitte, je cours garantir la ſeconde planche des faux pas de ces malheureux.

CHAPITRE XI.

EUMENE, reſté ſeul avec l'Epicurien, trouva que le hazard l'avoit bien ſervi. Il ne lui fut pas difficile d'entrer en converſation; un Epicurien eſt communicatif. J'admire ces prétendus Philoſophes, diſoit ce dernier: ils paſſent leur vie dans une contrainte perpétuelle; ils gênent la nature dans tous ſes penchans; les plus grands revers les trouvent inſenſibles: arrive un moment où toute cette prétendue fermeté diſparoît; une bagatelle les atterre, & le Stoïcien pleure ſes tulipes. Pour moi, continua-t-il, mon ſyſtême eſt de ne me contraindre en rien: j'accorde à la nature tout ce qu'elle me demande, & je ſuis aſſez heureux pour qu'elle m'importune ſouvent. J'ai plus d'une Maîtreſſe, & une infinité d'amis. Que les uns & les autres me trompent, cela peut être; mais je veux l'ignorer. Je m'en conſole, d'ailleurs, en prenant ma revanche, autant que cela ne me dérange point

trop. A ce compte, lui dit *Eumene*, vous êtes heureux: ce plan de vie l'annonce. Heureux tant qu'il vous plaira, reprit l'Epicurien; je crois le bonheur un peu chimérique; je ſuis heureux tant que je ne m'ennuye pas, & j'avoue que, malgré toutes mes précautions, je m'ennuye quelquefois. Comme il achevoit ces mots, un de ſes amis ſurvient, l'embraſſe & lui propoſe un ſoupé chez des femmes qui, ſans le connoître, l'aiment à la folie. L'Epicurien accepta la propoſition; mais, ajouta-t-il, permettez-moi d'y conduire un de mes bons amis qui ſera bientôt des vôtres. C'étoit d'*Eumene* dont il parloit, & l'autre ami parut charmée de la propoſition. *Eumene*, plus ſurpris que tenté, prétexta quelques affaires. Il cherchoit le bonheur qui fuit toujours la cohue, & ne ſe plaît guères qu'en pays de connoiſſance.

CHAPITRE XII.

CERTAIN Hermite paſſoit pour l'avoir fixé au fond d'un déſert, & c'en fut aſſez pour y conduire *Eumene*. Il trouva le Cénobite occupé à préparer quelques racines. Sa demeure étoit une grotte, que peut-être quelque voluptueux avoit creuſée & habitée dans l'âge

d'or. On y étoit à l'abri des injures du tems, même de la visite des Lions & des Ours. *Eumene*, selon sa méthode, questionna l'Hermite. Vous voyez, répondit le céleste Contemplateur, que je n'ai dans mon désert ni flatteurs qui me jouent, ni femme qui me haïsse, ni maîtresse qui me trompe, ni valets qui me décrient, ni trésors qui m'occupent, ni mets délicieux qui m'empoisonnent, ni habits superbes qui me déguisent, ni vins choisis qui m'enyvrent... Je vois parfaitement, interrompit *Eumene*, que toutes ces choses vous manquent; mais daignez satisfaire ma curiosité, êtes-vous heureux? que je plains ceux qui habitent les Cours, poursuivit l'homme du désert! sans cesse occupés de projets ambitieux, ou de basses démarches, ils passent leur vie à espérer, à craindre, à briguer un coup d'œil, à l'envier à ceux qui l'obtiennent, à ramper sous un Maître.... Est-on plus sage à la Ville? Non; ce n'est, presque partout, que tromperie & fierté dans la Noblesse; morgue & puérilité dans la Magistrature; faste & prétentions dans la Finance; grimace & ridicule dans la Bourgeoisie; insolence & friponnerie dans la populace; entêtement dans la vieillesse; astuce dans l'âge mûr; fatuité dans la jeunesse; sottise enfin, dans tous

les âges & tous les Etats. En achevant ces mots, le pieux Anachorette ſe tourna vers une ſtatue de *Jupiter*, comme pour lui faire hommage de ce diſcours charitable. *Eumene* inſiſta de nouveau, & toujours ſur la même queſtion, êtes-vous heureux? L'Hermite ne répondit pas encore. Voyez, dit-il à *Eumene*, voyez l'eau pure que diſtile cette roche; elle eſt délicieuſe, & ne peut troubler la raiſon: ces racines, ces fruits ſauvages, furent la nourriture des premiers hommes. Ces feuilles qui compoſent *mon lit*, ſont l'antidote de la moleſſe; le bruit de cette caſcade, le murmure de ce ruiſſeau, l'emportent ſur la muſique de certains Opéras. *Eumene*, qu'impatientoient ces réponſes obliques, alloit s'éloigner, lorſqu'un ſoldat vint demander l'hoſpitalité à l'Hermite. Il s'étoit égaré dans ſa route, & témoignoit avoir encore plus beſoin de nourriture que de repos. Soyez le bienvenu, lui dit le ſolitaire, en lui faiſant généreuſement part de ſes racines, de ſes fruits, & de l'eau de ſa caſcade. Le Soldat, ſans louer ces mets, en fit un ample uſage. *Eumene* regrettoit de ne pouvoir rendre ce repas meilleur. En attendant qu'il pût dédommager le convive, il n'oublia pas de le queſtionner. Avouez, lui dit-il, que la gloire coûte cher à acquérir,

& ne demeure pas toujours à ceux à qui elle coûte le plus. Que de fatigues & de dégoûts entraîne après ſoi le métier de ſoldat ! Comment ! reprit l'Elève de *Mars*, de par la maſſue d'*Hercule*, je ne connoîs pas de plus beau métier. Il eſt vrai qu'on eſt quelquefois battu par l'ennemi, quoiqu'on ſoit brave ; gourmandé par un Sergent, quoiqu'on ſoit ſage ; affamé par des Munitionnaires, quoiqu'ils ſoient bien payés : mais dans une ville priſe d'aſſaut, lorſqu'il nous tombe ſous la main, argent, bijoux, fille, ou femme, nous ne nous en faiſons pas faute. Je n'ai rien de tout cela, dit à part ſoi l'Anachorette, & l'ardeur martiale le gagnoit inſenſiblement ; déjà il brûloit du déſir de ſervir ſa Patrie, & de prendre quelque ville d'aſſrut. D'autre part, le Soldat examinoit cette ſolitude. Il en comparoit la tranquillité avec le fracas des armes. Cette grotte, diſoit-il en lui-même, vaut mieux qu'une tente, & ſur-tout, que le bivouac ; l'eau de cette fontaine eſt claire, & ſouvent celle que boit toute une armée eſt bourbeuſe ; ce lit n'eſt que de feuilles ; mais combien de Généraux n'en ont que de paille, ou couchent ſur la terre ! *Eumene* contemploit attentivement ces deux perſonnages. Il ſouriоit, & devinoit ce qui ſe paſſoit en eux.

eux. Ce fut l'Hermite qui s'expliqua le premier. J'ai, dit-il, ſervi long-tems les Dieux ſans rien faire pour l'Etat. Ne pourrois-je pas les ſervir à ſon tour, ſans que les Dieux s'en offenſent? Vous, dit-il au Soldat, qui les avez, ſans doute, négligés, quelques années de retraite pourroient vous réconcilier avec eux. Il me vient une idée. Prenez tout mon attirail, & me cédez le vôtre. Il fut pris au mot. Je crains, lui dit le Soldat, que vous ne reveniez bientôt me propoſer un nouveau troc. En attendant, le premier ſe fit, & le nouveau guerrier s'éloigne de ſa grotte avec la même ardeur qu'il étoit venu l'habiter. Le nouvel Hermite s'endormit ſur le lit de feuilles; & *Eumene*, après lui avoir laiſſé dequoi égayer la frugalité de ſes repas, reprit le chemin de la Capitale. Il y fit d'autres recherches, & n'en fut pas plus ſatisfait. Ah! dit-il, puiſqu'on s'ennuie ſur le Trône & ſur ſes dégrès, ſous la tiare & ſous le caſque; dans le Temple de *Themis*, & dans le Palais de *Plutus*; puiſqu'un grand Poëte peut être honni, un grand Artiſte dégradé, un jeune Médecin opprimé par des femmes; puiſqu'enfin chaque état eſt ſujet aux revers, &, qui pis eſt, au dégoût, redevenons ce que nous étions; ce ſera, ſans doute, ce que nous devons être.

CHAPITRE XIII.

EUMENE reprit donc le chemin de ſa ſolitude. Il étoit toujours poſſeſſeur de la corne d'*Amalthée*, & l'abondance prévenoit ſes déſirs. Elle le fatigua, l'engourdit, l'affaiſſa; il eut de nouveau recours à *Jupiter*. Grand Dieu! s'écria-t'il, ôtez-moi ces biens que je vous ai demandés ſans les connoître. Je ſuis ſeul & déſœuvré; que deviendrai-je, ſi les beſoins ne viennent à mon ſecours? Alors *Mercure* lui apparut une ſeconde fois. Il mit plus de cordialité dans ſes manieres, parce qu'*Eumene* étoit devenu un protégé en titre. Suivez-moi, lui dit le Dieu. *Eumene* obéit. Ils traverſerent une épaiſſe forêt, & parvinrent dans un vallon délicieux. La Nature y avoit raſſemblé tout ce qui fait la matiere de ces ſortes de deſcriptions. Mais aucune trace humaine ne s'offrit d'abord aux regards des deux voyageurs. Ils apperçurent enfin une jeune perſonne qui ſe miroit au bord d'une fontaine. Une robe légere & flottante la couvroit; des guirlandes de fleurs ornoient ſes cheveux & ſa taille. A cet extérieur, on l'eût priſe pour une Nym-

phe ; mais, à ſa beauté, *Eumene* la prit pour *Vénus*. L'aſpect de deux hommes parut l'effrayer ; elle s'enfuit avec une légéreté ſurprenante. Ce n'eſt pas une Déeſſe, dit alors *Eumene* : les Déeſſes ſont moins timides ; mais que d'attraits dans une ſimple mortelle ! Il la ſuivit juſqu'à l'entrée d'une caverne d'où un petit épagneul accourut pour la défendre. Il alloit mordre les jambes du prétendu raviſſeur : la belle inconnue l'arrêta ; elle trembloit, & cependant regardoit *Eumene* avec une ſorte d'intérêt. Lui-même l'enviſageoit avec un raviſſement inexprimable. *Mercure* ſurvint ; il frappa le chien avec ſon caducée, & le rendit immobile. Raſſurez-vous, belle *Eupolis*, dit-il à l'inconnue, les Dieux ne vous ont pas prodigué tant de charmes pour vous laiſſer vivre ſeule & ignorée dans un déſert. Voilà l'époux qu'ils vous deſtinent. Il faut approuver ſa tendreſſe, il faut y répondre. Ces mots ſont nouveaux pour vous ; mais il eſt réſervé à *Eumene* de vous les expliquer. Ce petit chien ne ceſſera d'être immobile que quand vous ceſſerez d'être inſenſible. A ces mots, le Dieu diſparut, & la frayeur d'*Eupolis* augmenta. Elle vouloit fuir ; mais comment s'éloigner du malheureux *Myrtil* ? (c'étoit le nom de l'épagneul ?). Falloit-il l'abandonner à ſa

triſte deſtinée ? Il ſauroit jadis avec tant de grace ! il mettoit tant d'agrément & de vivacité dans ſes careſſes ! il l'avoit défendue avec tant de zèle ! & la préſence & les regards, d'*Eumene* plaidoient la cauſe de *Myrtil* avec encore plus d'éloquence & de ſuccès.... Quel dommage, diſoit-il, qu'un chef-d'œuvre de la Nature eût été plus long-tems dérobé à nos regards, à notre admiration ! *Eupolis* écoutoit ce langage, & commençoit à l'entendre. Elle y répondit ; car elle n'avoit pas été aſſez bien élevée pour ſavoir diſſimuler. J'ignore, diſoit-elle, ce que c'eſt que la beauté : cependant je ſuis charmée que vous me trouviez belle. Dites adorable, ajoutoit notre Amant tranſporté ; que n'avez-vous un pareil contentement de l'amour que vous m'inſpirez ? Qu'eſt-ce que l'amour ? demanda *Eupolis* ; il me ſemble que ce mot n'a rien que d'agréable. *Eumene*, ſe précipita à ſes genoux ; elle ſe troubla, & *Myrtil* commença à remuer la queue. L'amour, reprit *Eumene*, eſt un ſentiment délicieux, une yvreſſe de l'ame, un enchantement réel : on ne reſpire que pour l'objet aimé ; on ne voit que lui, on voudroit le voir ſans ceſſe. Hélas ! pourſuivit-il, que cette peinture eſt foible en comparaiſon de ce que j'éprouve !

Que votre cœur vous inſtruiroit bien mieux ; s'il vouloit s'expliquer en ma faveur! mais répliqua ingénument *Eupolis*, j'éprouve une partie de ce que vous dites: je vous vois avec plus de plaiſir que tous les animaux de ce canton, & même que *Myrtil*. Je n'ai plus deſſein de vous fuir; je crains de vous voir diſparoître. Nouveaux tranſports d'*Eumene*. Il baiſe la main d'*Eupolis*, & *Myrtil* ſecoue les oreilles. Sa charmante Maîtreſſe eſt enchantée de ces heureux progrès. Ah! daignez l'animer entierement, diſoit *Eumene*! Eh! que faut-il faire de plus pour cela, répondit *Eupolis*? M'aimer ſans réſerve, & comme je vous aime. C'en eſt donc fait, ajouta-t'elle, *Myrtile* va ſauter. En effet, *Myrtil* ſauta, cabriola, jetta quelques cris de joie, & ne ſongea plus à mordre perſonne.

Eumene, qui aimoit à queſtionner, trouvoit une occaſion bien naturelle de ſe ſatisfaire. Quel hazard, dit-il à *Eupolis*, vous conduiſit dans cette ſolitude? Y nâquîtes-vous, l'habitez-vous ſeule? Voyez, dit-elle, cette femme qui s'avance à pas lents, c'eſt elle qui m'a élevée; c'eſt mon unique compagne, & j'ignore s'il en exiſte d'autres. La vieille Eſclave étoit déjà aſſez proche pour diſtinguer qu'*Eupolis* n'étoit

pas ſeule. Elle fit trois pas en arriere, & jetta un cri en appercevant *Eumene*. O *Minerve* Gardienne ; diſoit-elle, tous mes ſoins ont donc été ſuperflus ! ſans doute, il n'eſt plus tems. *Eupolis* courut à ſa rencontre, & lui dit avec une ſorte de tranſport : ma *Bonne*, nous ne ſerons plus ſeules, voilà *Eumene* qui veut nous tenir compagnie. Ce n'eſt pas aſſez, dit-il, je veux vous procurer une maniere de vivre plus commode. C'eſt trop enterrer un tréſor au fond de ce déſert, venez habiter un aſyle plus digne d'*Eupolis*, ſans toutefois l'être encore aſſez. La Vieille, au lieu de répondre, entra dans la grotte, & en ſortit l'inſtant d'après, tenant un rouleau de parchemin. On ne peut, dit-elle, réſiſter à ſa deſtinée. Votre grand-pere, qui étoit un grand Aſtrologue, l'a prédit même en vers. Liſez ce Quatrain Aſtrologique ; rien n'eſt plus clair :

Quand fille neuve, & partant ingénue ;
Ecoutera quelque Amant ſéducteur ;
Bientôt l'Amour, par l'ouie & la vue ;
Saura trouver le chemin de ſon cœur.

Ne voyez vous pas là, pourſuivit la Vieille, l'année, le mois, le jour,

l'heure & le moment de votre entrevûe d'aujourd'hui ? Il ne faut pas faire mentir un grand Aſtrologue. *Eumene* étoit embarraſſé pour retrouver ſa route. *Myrtil* témoigna, par ſes geſtes, qu'il alloit être le conducteur de la troupe. On le ſuivit, & l'on s'en trouva bien. Chemin faiſant, la Vieille inſtruiſit *Eumene* de tout ce qui avoit rapport à ſa jeune Maîtreſſe. *Eupolis*, lui dit-elle, eſt née en Egypte, dans ce beau pays où preſque tout le monde eſt ſage & magicien. Son pere fut un brave Officier, qui, pour faire preuve de courage, ſe fit tuer dans une bataille. Sa mere en ſavoit autant que moi, & tenoit de ſon pere, qui en ſavoit autant que grand pere. Elle étoit belle, & prévit que ſa fille le ſeroit un jour. Inſtruite, par l'expérience, des dangers que court une jeune & belle perſonne, ſoit à la Cour, ſoit à la Ville, ſoit même au Village, elle voulut habiter quelque endroit ignoré. Ce fut à cette contrée que nous donnâmes la préférence. Nos livres, nos génies & nos expériences, nous promirent le voyage le plus heureux. Nous nous embarquâmes, & au bout de huit jours, une tempête engloutit le vaiſſeau. Tout ſe noya, excepté *Eupolis* & moi, qui la tenois entre mes bras. Un reflux nous jetta ſur

le rivage, & j'eus le bonheur de ſauver une ſomme en or, dont j'étois gardienne, le parchemin que vous avez vû, &, qui plus eſt, mes livres. Je n'avois garde d'oublier le projet de ma ſage Maîtreſſe & des Génies ; je me fixai dans la ſolitude que nous quittons aujourd'hui. Depuis dix ans, nous l'habitons ; & *Eupolis* en avoit cinq lorſqu'elle y vint. Je l'élevai dans toute l'ignorance où doit être une fille qui n'en veut pas trop ſavoir. J'allois de tems en tems chercher à la Ville la plus proche certaines choſes qui ne ſe trouvent que là, & dont on ne peut ſe paſſer nulle part ; mais je n'inſtruiſois perſonne de ma demeure, encore moins du tréſor que j'y tenois caché. Nul homme, excepté vous, n'a pénétré dans notre aſyle. Je ne ſçais quel hazard y conduiſit le petit chien que vous voyez. J'eus quelque envie de m'en défaire ; mais ſes careſſes, & les larmes d'*Eupolis* lui obtinrent ſa grace. Il s'attacha à ma jeune Maîtreſſe ; & ſi j'en crois ma ſcience, & ſur-tout les avertiſſemens de mon Génie, *Myrtil* eſt celui d'*Eupolis*.

Myrtil remplit parfaitement ſes devoirs de conducteur. On arriva à la demeure d'*Eumene*. *Eupolis* fut enchantée de s'y voir dans des glaces, & *Eumene*

mene étoit tranſporté d'y voir *Eupolis*. ſçut très-bon gré à *Mercure* de n'avoir pas repris la Corne d'*Amalthée*. Oui, diſoit-il, enfin, des richeſſes ſans embarras, des beſoins & nulle ambition, de l'amour & peu de jalouſie, une belle femme qui daigne n'être pas trop coquette; voilà ce qui peut rendre l'homme heureux. *Eumene* & *Eupolis* le furent; &, ce qui eſt encore plus rare, ils ne ſe laſſérent point de l'être.

L'ANNEAU DE GYGÉS;

CONTE LYDIEN.

CHAPITRE PREMIER.

HEUREUX ! disoit *Leuxis*, heureux qui trouve un ami sincère & une maîtresse fidéle ! Mais en est-il de cette espece, & tels, sur-tout, que je me les représente ? Premiérement, j'exige qu'un ami soit le mien pour le seul plaisir de l'être ; j'exige qu'une maîtresse m'aime autant pour moi-même que pour elle ; je veux que mon ami ne prétende pas toujours avoir raison ; je veux que ma maîtresse ait rarement tort ; j'entends que mon ami trouve ma maîtresse aimable, & se dispense de l'aimer, par la raison qu'elle sera ma maîtresse ; j'entends, que, de son côté, ma maîtresse l'estime, par la raison qu'il sera mon ami, & sur-tout qu'elle ne l'aime point, parce qu'elle devra n'aimer que moi.... *Leuxis* exigeoit une infinité d'autres

choſes, également impraticables, ou du moins peu pratiquées. Du reſte, c'étoient-là les ſeuls vœux qu'il formât, & les ſeuls qu'il crût devoir former ; il étoit aſſez riche pour être révéré du Peuple, & aſſez ſage pour fuir l'amitié des Grands. Il aimoit ſa patrie, l'avoit ſçû défendre, reſpectoit ſon Prince, ne lui demandoit rien, vivoit en Philoſophe & n'avoit pas trente ans.

Il erroit un jour ſur les frontieres de la Lydie, climat qui l'avoit vû naître. Un ſpectacle des plus touchans l'arrêta : il vit un Vieillard qui eſſayoit en vain de ſortir d'un lac profond ; tout annonçoit qu'il alloit y périr. Grace aux Dieux ! dit alors le Lydien, c'eſt peut-être un ami que la fortune me préſente : c'eſt, du moins, une occaſion de faire le bien. Il étoit déjà ſur les bords du lac ; & bientôt, non ſans danger pour lui-même, il y plaça le Vieillard. *Leuxis* lui offrit d'autres ſecours. Vous m'avez rendu le ſeul dont j'avois beſoin, reprit l'inconnu, il eſt trop juſte que j'en ſois reconnoiſſant : recevez cet anneau ; je lui dus autrefois une couronne, & vous pourriez lui devoir un jour d'avantage.

Leuxis l'accepta, & vit avec étonnement le Vieillard prendre une nouvelle forme, un extérieur des plus majeſtueux. Vous voyez en moi, pourſuivit

ce dernier, un des plus anciens Rois de la Lydie; mon nom étoit Gygès, & c'eſt vous dire aſſez de quelle utilité peut vous être cet anneau. J'aimois mon peuple, & jamais je ne commis volontairement une injuſtice; mais j'en tolérai une par foibleſſe, & par orgueil je ne la réparai pas: elle a ſuffi pour m'empêcher d'être admis parmi le très-petit nombre des Rois juſtes. Les Dieux, après ma mort, me condamnerent à prendre la forme hideuſe que je viens de prendre, & à reſter dans ce lac, juſqu'à ce qu'un paſſant, guidé par la ſeule généroſité, m'en retirât. Je nageois depuis bien des ſiécles: ce ſéjour eſt peu fréquenté, & j'ai conſervé l'idée de tous ceux qui ont paſſé ſans me ſecourir, ou qui m'ont mal ſecouru. J'ai donc vû ſucceſſivement paroître:

Un Prêtre de *Bel*. Il alloit à Babylone briguer la place d'un collégue ſon ami. Il me bénit ſans s'arrêter.

Un jeune Babylonien. Il alloit tout parfumé aux nôces d'*Hector* & d'*Andromaque*: la crainte de ſe mouiller l'empêcha ſeule de me ſecourir.

Deux Bergers de *Lydie*. Ils me retirerent du lac, & coururent demander à une Bergere le baiſer promis à celui d'entr'eux qui auroit le mieux nâgé.

Un Aſtrologue Chaldéen. Je crus qu'il

venoit à moi ; mais il tomba lui-même dans le lac qu'il ne voyoit pas, & eut beſoin de mon ſecours pour en ſortir. Il s'éloigna en m'aſſurant qu'il avoit lû dans le Signe des Poiſſons, que je nâgerois encore une demi-heure ſans me noyer.

Un Poëte. Il me tira du lac, & m'obligea d'entendre huit mille vers.

Un jeune Lydien. Il venoit d'être quitté par ſa maîtreſſe, & me félicita ſur le bonheur que j'avois d'être là.

Une jeune Lydienne. Elle accourut promptement vers moi, & ne s'en éloigna qu'après avoir vû mes cheveux blancs.

Un Dévot : il m'eût ſecouru ; mais l'heure de la priere l'appelloit ailleurs.

A ces articles, *Gygès* en joignit beaucoup d'autres ; & tous ſervoient à prouver que, ſans l'arrivée de *Leuxis*, le Monarque Lydien eût pu nager bien des ſiécles de plus. Il jugea d'ailleurs que ces exemples pouvoit être utiles à *Leuxis* même ; & cette énumération finie, il diſparut.

CHAPITRE II.

Leuxis rêvoit à l'uſage qu'il feroit de ſon anneau. La facilité qu'il lui donnoit de ſe rendre inviſible, étoit

d'une grande reſſource pour éprouver la fidélité d'une maîtreſſe & la ſincérité d'un ami. Il réſolut d'en faire l'eſſai ; mais il gémit ſur la foibleſſe de la nature humaine, qui exigeoit de pareilles épreuves.

Un ſentier qu'il ſuivoit en rêvant, le conduiſit juſqu'à un vallon ſolitaire. Des cris redoublés frappent tout-à-coup ſon oreille. Il s'avance, il accourt, & voit un brigand, qui entraînoit une jeune fille vers la forêt la plus voiſine. Une vieille les ſuivoit, en jettant des cris furieux. Secourons-les, dit *Leuxis*, dût cette jeune perſonne être encore une habitante de l'*Eliſée*. Le brigand étoit déjà en défenſe. Heureuſement le Lydien étoit vigoureux, brave & armé ; il ne daigna pas même faire uſage de ſon anneau : il tua le brigand à force ouverte ; mais ce ne fut qu'après en avoir reçû quelques bleſſures, à la vérité peu dangereuſes. La jeune perſonne étoit évanouie, la vieille-à peu-près dans le même état. *Leuxis* les ſecourut une ſeconde fois, & l'inſtant après les vit à ſes genoux. Il les releva l'une & l'autre, & commença par la vieille. O brave inconnu ! lui dit-elle, quoi ! c'eſt donc par pure généroſité que vous venez d'affronter le brigand ? Venez dans notre aſyle, venez vous remettre de vos fati-

gues & agréer nos ſoins. Il les ſuivit, autant par curioſité que par beſoin. La jeune perſonne le regardoit par intervalles : pour lui, il la fixoit preſque ſans interruption. Il vit bientôt, qu'il avoit retiré des mains d'un miſérable bandit, une beauté digne de captiver les plus puiſſans Monarques.

La vieille lui apprit, chemin faiſant, qu'elle & *Palmis*, ſa niéce, la même qu'il venoit de ſecourir, revenoient de célébrer la fête de *Diane*. Toutes deux, en effet, portoient l'habit réſervé aux ſeules Vierges qui ſe dévouoient au culte de cette Déeſſe. La vieille apprit encore à *Leuxis*, qu'elle & ſa niéce étoient en droit de porter cet habit, & qu'en ſon particulier, elle conſerveroit ce droit-là toute ſa vie. C'étoit de quoi *Leuxis* s'inquiétoit fort peu ; mais il n'avoit pas la même indifférence ſur le parti que prendroit *Palmis*. Déjà même il formoit des vœux pour l'enlever au culte de *Diane*.

Enfin, on arrive auprès d'un vieux Bâtiment qui avoit eu le nom de Château, & que la vieille honoroit encore de ce titre. On traverſe un vieux pont que le foſſé comblé rendoit inutile. Une Eſclave auſſi antique, en apparence, que le Château même, ouvre une porte rongée par les vers ; quelques meubles mu-

tilés garniſſent la ſalle où *Leuxis* eſt introduit : tout, dans ce lieu, annonce les ravages du tems, ou de l'infortune ; mais la jeune Lydienne y paroît, aux yeux de *Leuxis*, comme *Vénus* au milieu des ruines de ſon Temple.

Elle eſſuyoit, d'un air charmant, les bleſſures qu'il avoit reçues pour la défendre : la main lui trembloit, & le cœur battoit à *Leuxis* : l'eau dont elle ſe ſervoit ſembloit au Lydien un feu qui s'introduiſoit dans toutes ſes veines : il voulut baiſer la main qui le ſecouroit, & fut très-ſurpris de n'oſer le faire.

On préparoit une colation : la vieille tante cherchoit la coupe d'honneur, celle qui depuis trois générations ſervoit à la famille dans les jours de cérémonie. Il n'y a pas plus de cinquante ans, diſoit-elle à *Leuxis*, qu'un Satrape Babylonien, qui avoit dit la vérité à ſon maître, vint ſe réfugier dans ce Château, & but dans cette coupe. Il me ſemble que c'étoit hier. Qu'il étoit galant ce Satrape ! il me donna plus d'éloges en deux jours que je n'en ai reçus depuis trente ans. *Leuxis* imitoit cependant le Satrape ; mais c'étoit au près de *Palmis*.

Elle ne répondit preſque rien à ſes diſcours ; mais elle les écoutoit, & il étoit facile de voir que c'étoit avec plaiſir. Elle joignoit aux traits les plus ré-

guliers & les plus touchans, un air de candeur qui ne laiſſoit pas même la liberté du doute. Son ame ſe peignoit dans ſes regards, & jamais plus belle glace ne ſervit de tranſparent à plus beau portrait. *Leuxis* prolongea ſon ſéjour auprès d'elle autant que la bienſéance put le lui permettre. Il regrettoit en quelque ſorte de n'avoir pas été plus griévement bleſſé dans le combat. Il obtint facilement la permiſſion de revenir, & en profita en homme vivement épris ; c'eſt-à-dire qu'il reparut deux jours après. Ces deux jours n'avoient d'ailleurs été employés qu'à ſonger à *Palmis*. Il ſe la repréſentoit avec tous les charmes que la Nature peut prodiguer, charmes d'autant plus vrais, d'autant plus précieux, que l'art n'y entroit pour rien. Son imagination le ſervoit à merveille; cependant, lorſqu'il revit *Palmis*, il trouva le modéle infiniment au-deſſus de l'image qu'il s'en étoit retracée ; & il en étoit toujours ainſi chaque fois qu'il la revoyoit.

Que je ſuis heureux ! s'écria-t'il ; j'ai enfin obtenu ce que j'ai tant de fois déſiré envain ; une maîtreſſe qui ſût m'aimer, & qui n'en ſût point aſſez pour me trahir. O précieux anneau ! c'eſt, ſans doute, à ton influence que je ſuis redevable de cet avantage. Tu valus une couronne à *Gygès* ; mais *Gygès* eût

cédé volontiers cette couronne pour une *Palmis*.

Déjà un mois s'étoit écoulé, & *Leuxis* étoit toujours plus amoureux. Il manquoit cependant à ſon bonheur un point qu'il prévoyoit n'y devoir pas manquer long-tems ; mais il ne vouloit point effaroucher l'innocence de *Palmis*. A cette innocence près, qu'elle conſervoit encore, *Leuxis* en avoit eu toutes les preuves d'amour qu'une jeune perſonne ingénue & ſincère peut donner ; & ces ſortes de preuves en valent bien d'autres. Un jour il lui prit envie de retourner le chaton de ſon anneau, c'eſt-à-dire de ſe rendre inviſible : non pour dérober ce qu'il eſpéroit obtenir, non pour vérifier des ſoupçons qu'il n'avoit pas ; il ne vouloit que jouir du plaiſir de voir *Palmis* ſans être vû. Il parut donc avoir pris congé & revint ſur ſes pas, enchanté de pouvoir accompagner ainſi tous ceux de ſa charmante maîtreſſe. Elle étoit plongée dans une douce & profonde rêverie, & *Leuxis* ſe diſoit avec tranſport ; c'eſt moi qui la lui cauſe ; c'eſt à moi ſeul que *Palmis* rêve !

La nuit étoit déjà proche, & la porte du Château fermée. *Leuxis* entend frapper à cette porte d'une maniere qui annonçoit quelque intelligence. La vieille Eſclave y court, autant qu'elle peut

courir ; elle ouvre avec empreſſément à un Hermite que la vieille tante reçoit avec joie. Tout cela, dans le fond, ſignifioit très-peu de choſe ; mais ce qui lui parut ſignifier d'avantage, fut de voir *Palmis* l'embraſſer avec tranſport, & l'Hermite lui rendre avec profuſion ſes careſſes. L'un & l'autre verſoient des larmes... c'eſt de joie qu'ils pleurent, diſoit *Leuxis* en lui-même, tandis que je ſuis prêt à pleurer de rage. Il reſtoit immobile & pétrifié, mais toujours inviſible. Dans l'inſtant même, l'Hermite, *Palmis* & la vieille, entrent dans une chambre qu'ils ferment ſubitement ſur eux. Nouveau creve-cœur pour *Leuxis*, que ſon anneau ne transformoit point en un corps fluide, ou aërien. Ce ne fut pas tout ; la nuit étoit déjà fort avancée lorſque l'Hermite ſortit de cette chambre, pour quitter entierement ſa maiſon. *Leuxis* étoit tenté de le ſuivre, & de lui arracher, à force de menaces, l'entier aveu de ſon intelligence avec *Palmis*. D'un autre côté, il vouloit reſter, ſe faire voir à ſon ingrate, lui reprocher ſa perfidie & la quitter enſuite pour jamais. Tandis qu'il balançoit ainſi, l'Hermite s'éloignoit toujours, & *Leuxis* finit par ne rien faire de ce qu'il avoit projetté. Il prit le parti de diſſimuler encore quelques jours, & d'obſerver ſoigneuſement

ce qui ſe paſſeroit dans l'intérieur, & même dans l'extérieur de ce lieu ſuſpect. Il n'obſerva pas long-tems ſans faire de nouvelles découvertes. A la même heure que l'Hermite s'étoit préſenté la veille, un Soldat vint frapper comme lui, & fut reçu avec les mêmes démonſtrations par l'Eſclave, par la tante, & qui plus eſt par la niéce. Alors la fureur de *Leuxis* fut au comble. Ce fut bien pis lorſqu'il apperçut *Palmis* faire tous ſes efforts pour entraîner le Soldat dans la même ſalle où l'Hermite avoit été admis la nuit précédente. Il alloit, peut-être, immoler ce rival qu'on oſoit ainſi lui préférer : la réponſe du Soldat modera un peu cet emportement. „ Je „ ne puis ajouter qu'un mot, diſoit-il à „ *Palmis* : je vole où mon devoir m'ap„ pelle, & peut-être où la mort m'at„ tend. Souvenez-vous toujours de moi, „ & n'oubliez pas qui vous êtes. „ *Palmis*, au lieu de répondre, étoit à demi-pamée dans les bras des deux vieilles, & le Soldat s'éloigna en faiſant un geſte de déſeſpoir.

Quant à *Leuxis*, il avoit repris un peu de ſon ſang froid & de ſa philoſophie. Les dernieres paroles du Soldat lui en donnoient une idée aſſez avantageuſe. Il eût, peut-être, pardonné à *Palmis* l'amour qu'elle témoignoit à ce rival, ſi elle ne

lui en eût marqué autant à lui-même. C'étoit ce coupable partage qu'il ne pardonnoit pas. Il voulut voir, cependant, jusqu'où elle porteroit la feinte & la dissimulation; il se rendit visible à ses yeux : *Palmis*, encore toute éplorée, parut tressaillir à sa vue. Ah! la perfide! disoit *Leuxis*, toutes les passions se peignent à son gré sur son visage! Elle les joue toutes & n'en ressent aucune. Venez, lui disoit *Palmis*, de l'air le plus sincere & le plus naturel, vous ne pouviez arriver plus à propos.... N'en doutez pas, interrompit *Leuxis*; je suis même arrivé plus à propos que vous ne pensez. Le ton avec lequel il prononça ce peu de mots rendit *Palmis* interdite. Elle chercha dans ses yeux quelque chose qui démentît ce ton sévère; elle n'y vit que du courroux. C'en est donc fait, s'écria-t-elle, il faut que tout m'accable aujourd'hui! Je l'avoue, reprit ironiquement *Leuxis*, la situation est critique : on s'affligeroit à moins : perdre deux amans en un jour!... Mais il vous en reste un troisiéme; & quoique moins jeune que les deux autres... Ciel! quelle injure! quelle injustice!... Ah! Barbare!.... *Palmis* n'en put dire d'avantage; elle tomba entre les bras de sa tante, qui voulut, à la fois, & la secourir, & détromper *Leuxis*. En vérité, disoit-elle,

les jeunes gens ſont à plaindre, ils ne ſavent ni s'entendre, ni s'expliquer; que feroient-ils ſi nous ne parlions pour eux? Voici en deux mots tout ce que cela veut dire... Alors elle commença un diſcours dont le ſeul préambule parut à *Leuxis* auſſi long qu'inintelligible. *Palmis* avoit repris en partie ſes ſens, & *Leuxis*, qui n'attendoit que ce moment pour s'éloigner, s'enfuit avec la précipitation d'un homme qui craint que ſon penchant ne le retienne. Il lui en avoit coûté pour ſoutenir le ton grondeur : c'étoit une véritable affliction pour lui, que de mortifier quelqu'un ; & l'évanouiſſement de *Palmis* l'occupoit chemin faiſant. Hélas ! dit-il, après y avoir bien penſé, que peut ſignifier une pareille preuve? Ne ſait-on pas qu'une femme eu toujours l'art de s'évanouir à propos?

CHAPITRE III.

LEUXIS s'éloignoit donc en maudiſſant la perfidie des femmes les plus ſimples, &, cependant, réſolu de chercher ailleurs ce qu'il avoit cru trouver dans *Palmis*. Un bois & une plaine lui offroient deux routes qui aboutiſſoient au même canton ; mais celle du bois étoit la plus dangereuſe ; ce fut

celle que choisit *Leuxis*. A peine y étoit-il entré que deux Brigands fondirent sur lui. Il étoit brave & venoit d'être outragé; il se défendit en homme qui attaquoit, & mit bientôt un des Brigands hors de combat. L'arrivée d'un inconnu de fort bonne mine, obligea l'autre à prendre la fuite. L'inconnu le poursuivit, l'atteignit & le tua. *Leuxis* qui étoit accouru pour le seconder, le remercia de sa générosité. Vous vous moquez, reprit l'autre, n'est-on pas fait pour se rendre ces petits services? J'ai vingt fois risqué ma vie pour mes amis, & je le ferai toujours volontiers pour quelqu'un qui peut le devenir. Voilà, si je ne me trompe, disoit *Leuxis* en lui-même, un des Héros de l'amitié; sans doute elle m'offre cette rencontre pour me dédommager des caprices de l'amour? Il continua sa route avec l'inconnu, qui se fit bientôt connoître. Son nom étoit *Bragantidès*; & *Leuxis* vit avec un plaisir infini qu'ils étoient voisins; nouvelle raison pour eux de se lier; car ils n'étoient pas assez proches voisins pour avoir des raisons de se haïr. Bientôt même ils furent inséparables. *Leuxis* oublioit la moitié de son projet; peut-être aussi le souvenir de *Palmis* ne lui permettoit-il pas de chercher à la remplacer. Ah! ingrate, ah!

perfide *Palmis* ! s'écrioit-il ſouvent, à qui faut-il déſormais ſe fier ? Qui ne me trompera pas, ſi vous m'avez trompé ? *Bragantidès* lui faiſoit ſouvent confidence de ſes bonnes fortunes. Hélas ! diſoit *Leuxis*, peut-être ne vous favoriſe-t-on qu'en trahiſſant quelqu'un. N'en doutez pas, reprenoit *Bragantidès* ; mais mon triomphe en eſt d'autant plus doux. De deux femmes qui ſe diſputent ma conſtance, l'une trompe un mari, l'autre un amant. Ce dernier ſacrifice eſt à coup-ſûr le plus flatteur. Il eſt vrai que cet amant fut mon ami, & le ſeroit même encore, s'il ne ſe fût pas aviſé d'être jaloux... A propos de jalouſie, j'ai promis de me rendre au vallon prochain pour une petite affaire qui ſera bientôt terminée. Etes-vous curieux de faire cette promenade ? Peut-être trouverez-vous de quoi vous amuſer. *Leuxis* accepta l'offre ſans autre explication ; mais il ſongeoit à cet ami que *Bragantidès* aidoit à tromper. On arrive, & deux hommes inconnus à *Leuxis*, viennent pour fondre ſur ſon compagnon, en ſe diſputant l'honneur de le tuer ſeul. *Bragantidès* les pria froidement de s'accorder, & de faire ſucceſſivement de leur mieux contre lui. *Leuxis*, de ſon côté, eſſaya de les accorder tous trois. Ses ſoins furent inutiles, & il finit par ſe battre contre

contre l'un des deux, tandis que *Bragantidès* s'exerçoit contre l'autre. *Leuxis* & *Bragantidès* mirent leurs adversaires hors de combat. Hélas! disoit ce dernier, peut-être ai-je tué l'ami que je cherchois! Heureusement, il pouvoit recevoir des secours, & *Leuxis* lui en procura de si efficaces, qu'au bout de quelques jours ils le mirent hors de danger. *Leuxis* l'avoit fait transporter chez lui, & le visitoit souvent. L'autre blessé avoit été secouru avec le même bonheur par *Bragantidès*, qui dès-lors méditoit de chagriner de nouveau l'un & l'autre rival, aux risques de se battre une seconde fois. *Leuxis* qui n'aimoit ni à mortifier ni à tuer personne, exhortoit *Bragantidès* à supprimer ses visites clandestines. Pour lui, il continuoit journellement les siennes à *Darès* (c'est le nom de celui qu'il avoit blessé :) mais ces assiduités, & encore plus les remontrances de *Leuxis*, déplurent à *Bragantidès*; il songea à rompre avec cet ami trop peu politique & trop incommode. Dès-lors *Leuxis* ne parla plus sans être vivement contredit, & ce qui le mortifia le plus, c'est que *Bragantidès* eut toujours tort de contredire. Un jour enfin, qu'ils se promenoient dans une plaine semée de fleurs, & environnée de bosquets agréables, *Leuxis* loua beaucoup la

beauté de ce Payſage : c'en fut aſſez pour que *Bragantidès* le trouvât déteſtable. Qu'il eſt à plaindre, diſoit *Leuxis* en lui-même ! il ne voit, ne ſent, ni ne raiſonne : mais ce n'eſt point un motif ſuffiſant pour rompre avec un ami : paſſons-lui ces défauts ; ils ſont encore préférables à certaines grandes qualités, que celui qui les poſſéde, fait ſouvent trop valoir. Cependant ſes déraiſonnemens ne finiſſoient pas, & *Leuxis* continuoit à le plaindre. Ce ne fut pas tout ; *Bragantidès* prétendit qu'il l'approuvât ; la complaiſance de *Leuxis* ne peut s'étendre ſi loin. Ils diſputerent donc, & *Bragantidès* eut recours à ſa maniere favorite de réſoudre une difficulté. Il ajouta que le vaincu auroit néceſſairement tort, & conviendroit de la laideur, ou de la beauté de la plaine. *Leuxis* indigné, mais qui ne vouloit ni tuer *Bragantidès*, ni que *Bragantidès* le tuât, eut recours à l'anneau, & déſarma ce forcené. Ce fut alors que *Bragantidès* ſe [illegible] perdu, & eut la frayeur que manquent rarement d'avoir ces ſortes de Braves, quand il faut affronter une mort qu'une eſtocade ne peut parer. Mais il en fut quitte pour quelques remontrances que lui fit *Leuxis*. Ce dernier avoit fait ſes preuves en matiere de courage ; & d'ailleurs il n'en étoit pas en Lydie comme dans

quelques autres Contrées : on pouvoit, ſans déshonneur, s'y diſpenſer de faire certaines ſottiſes.

CHAPITRE IV.

A SON retour, *Leuxis* alla voir celui qui pouvoit lui en reprocher une de cette eſpéce, & qui l'avoit malheureuſement partagée ; il étoit guéri de ſes bleſſures, & très-reconnoiſſant des ſoins de ſon vainqueur. Peut-être, diſoit *Leuxis*, vais-je trouver, dans *Daréis*, ce que je n'ai pû rencontrer juſqu'à préſent. *Daréis* eſt délicat, il a riſqué ſes jours pour ſe venger d'une trahiſon ; il eſt ſans doute incapable de trahir ; & lorſqu'il m'arrivera d'avoir une maîtreſſe, il ne cherchera point à me ſupplanter auprès d'elle : il ne voudra point ſe rendre coupable d'un crime qu'il a lui-même eſſayé de punir. *Leuxis* agit d'après ces réflexions, & en peu de tems lui [illegible]*ards* furent inſéparables.

Leuxis eût voulu oublier *Palmis* dont l'image ne le quittoit pas. Il ſavoit que l'unique moyen de ne l'aimer plus étoit d'en aimer une autre. Le hazard parut aſſez bien le ſervir. Il fit connoiſſance avec une jeune veuve qui paſſoit pour n'avoir aimé que ſon époux avant, &

même depuis ſa mort ; jamais veuvage ne fut, diſoit-on, plus réel, ni affliction plus vraie. Ce fut un aiguillon de plus pour *Leuxis*. Il redoubla ſes aſſiduités, & inſenſiblement la jeune veuve lui trouva beaucoup de l'air de ſon époux ; on dit même qu'inſenſiblement il lui parut mieux que le défunt n'avoit jamais pu être. De ſon côté, *Leuxis* ne ſongeoit plus à *Palmis* quand il voyoit *Zélis*, (c'eſt le nom de la jeune veuve) ; & ils s'accoutumerent tellement à ſe voir qu'ils ne ſe quittoient plus. On préſume bien que *Darès* fut admis dans cette ſociété. Il en uſa d'abord très-ſobrement : ſes viſites n'étoient ni trop longues, ni trop fréquentes, ni faites à contre-tems. Il paroiſſoit n'avoir nulles prétentions ſur *Zélis* ; *Zélis*, de ſon côté, n'avoit pour lui que des égards conſacrés par l'uſage. Tous deux, ſans doute, agiſſoient de bonne foi, & *Leuxis* étoit ſans inquiétude. Malheureuſement *Luxis* fut obligé de s'abſenter pour huit jours.

Dans les premiers inſtans qui ſuivirent ſon départ, on ne s'occupa que de ſon éloge. *Zélis* ne tariſſoit point ſur cette matiere : *Darès* enchériſſoit encore ſur elle. Un & deux jours s'écoulent, & l'éloge continue. Au troiſiéme jour on parle de choſes indifférentes : au quatriéme, *Darès* parle à *Zélis* d'elle-mê-

me; au cinquiéme, elle s'apperçoit que *Darès* tourne agréablement ce qu'il dit; au ſixiéme, elle répond à ſes douceurs; au ſeptiéme, elle dit froidement: c'eſt demain que *Leuxis* arrive: au huitiéme *Leuxis* arrive en effet. Il avoit retourné le chaton de ſon anneau, uniquement pour jouir de l'impatience, ou de la langueur que ſon abſence ne manquoit pas de cauſer à la tendre *Zélis*. Il trouva *Darès* chez elle, & n'en fut point étonné; mais il le fut beaucoup d'entendre *Zélis* s'exprimer ainſi: Avouez, *Darès*, qu'une femme ne peut guères compter ſur elle-même, ni un ami ſur ſes amis, ni un abſent ſur des promeſſes. Je croyois aimer *Leuxis*, & cependant il n'en eſt rien; je croyois vous voir ſans péril, & cependant il n'en eſt rien; j'aurois dû vous réſiſter, & cependant.... N'achevez pas, s'écria *Leuxis* en fureur, & toujours inviſible, rougiſſez & tremblez, perfide que vous êtes! *Zélis* tremblioit effectivement d'entendre la voix de *Leuxis*, & de ne rien voir. C'étoit un grand embarras pour la femme la plus fidelle qu'un Amant qui pouvoit la ſurprendre ainſi à toute heure. *Darès* n'étoit guéres moins déconcerté que *Zélis*; il avoit même quelques remords que *Zélis* n'avoit pas. Quant à *Leuxis*, après avoir réfléchi ſur la ſituation où ils

se trouvoient tous trois, il finit par la trouver plaisante, unique ; il sortit, en laissant échapper un grand éclat de rire, qui consola un peu *Darès*, & désespéra *Zélis*.

CHAPITRE V.

VOILA donc *Leuxis* deux fois dupe de l'amour & de l'amitié ; mais cette nouvelle trahison l'affligea moins que la premiere. C'étoit même pour oublier *Palmis*, plutôt que pour suivre son projet, qu'il aspiroit à d'autres chaînes. Elles s'offrirent à lui lorsqu'il ne les cherchoit pas encore. Un regard de la brillante *Eglé* captiva toute son attention. Elle parut le distinguer d'une foule d'adorateurs qui l'entouroient, & cette distinction flattoit *Leuxis* : mais il n'étoit encore que flatté. Il ignoroit, au surplus, qu'*Eglé* eût l'art de n'aimer & de ne mécontenter personne. Ses charmes suffisoient pour captiver quiconque pouvoit la voir, & elle vouloit tout asservir. Il étoit facile d'être admis chez elle ; mais on s'y trouvoit toujours en présence d'une foule de témoins, & tous ces témoins étoient rivaux ; tous avoient des mêmes prétentions, les mêmes espérances; *Leuxis* s'accoutuma difficile-

ment à ce coup-d'œil. Il eſt vrai que ſon amour propre y trouvoit ſon compte ; *Eglé* avoit pour lui des égards qu'elle n'avoit point pour d'autres. Ceux même qu'elle leur témoignoit devenoient pour lui un nouvel apât ; il vouloit, il eſpéroit la fixer. Le nombre des concurrens, diſoit-il, rend la victoire d'autant plus flatteuſe ; & ſi *Eglé* m'aime un jour, comme je l'eſpere, & de la maniere que je le déſire, alors plus j'aurai eu de rivaux, plus elle m'aura fait de ſacrifices.

Parmi tous ces rivaux, il n'en étoit point qu'il ambitionnât pour ami. Il ne renonçoit, cependant, ni au déſir, ni à l'eſpérance d'en trouver un tel qu'il ſe le figuroit : tous les hommes n'étoient ſans doute pas des *Bragantins* & des *Darès*, ni toutes les femmes des *Zélis* & des *Palmis*... Pourquoi, ajoutoit *Leuxis*, en ſoupirant ; pourquoi faut-il que cette derniere puiſſe être compriſe dans la liſte des femmes qui trompent ? Qui l'eût pû prévoir ?.... Il eſt vrai qu'*Eglé* ne ſe borne point à ma ſeule conquête ; on voit paroître chez elle tout ce que la Jeuneſſe de la Capitale offre de plus brillant. C'eſt trop, ſans doute ; mais qui ai-je vû chez *Palmis* ? un Soldat, un Hermite... Que fais-je ? Ah ingrate ! Ah perfide *Palmis* !

C'étoit hors de la Capitale que *Leuxis* faiſoit ces réflexions. Il erroit en homme plus occupé de ce qu'il penſe, que de ce qu'il voit ; auſſi avoit-il fait plus de chemin qu'il ne ſe l'étoit propoſé. Un orage ſurvint & l'obligea d'entrer dans une cabane iſolée, à laquelle il n'eût pas pris garde en tout autre tems. Il y fut reçu par un homme qui n'auroit pas dû l'habiter, & qui ſe croyoit encore trop élégamment logé. *Cratès* (c'étoit le nom du Solitaire) ne fit à *Leuxis* aucun des complimens d'uſage, il ne remercia ni les Dieux ni le Tonnerre qui lui procuroient ſa viſite ; mais il lui offrit tout ce qu'une promenade aſſez longue avoit pû lui rendre néceſſaire. On converſa, & *Leuxis* trouva dans ſon hôte une façon de raiſonner un peu fauſſe ; mais une éloquence forte & perſuaſive ; beaucoup de logique au milieu d'une foule de paradoxes. Que la fortune eſt injuſte, diſoit *Leuxis*, de reléguer un homme tel que vous dans un déſert !... La fortune, interrompit *Cratès*, ne m'a que trop bien traité ; elle m'accorde ici plus que le néceſſaire ; car le néceſſaire eſt très-peu de choſe, & ce que vous nommez ſtrictement de ce nom, moi je l'appelle ſuperflu. De-là le Philoſophe entama une foule de raiſonnemens qui tous avoient pour

pour but de prouver que la Nature avoit prétendu faire de nous des brutes, & que nous avions outre-passé ses loix en devenant des animaux raisonnables, & sur-tout raisonneurs. Cette conséquence le conduisit à démontrer que tous les crimes de la terre provenoient de ce que certains hommes, & même certaines femmes, s'étoient avisés de mesurer des syllabes, & de cadencer des phrases; en un mot que tout étoit bouleversé depuis que nous avons le sens commun. *Leuxis* l'écoutoit, l'admiroit, & se gardoit bien de le croire. Il étoit surpris d'entendre raisonner avec tant d'éloquence & si peu de justesse. C'est, disoit-il, un homme qui marche mal & qui danse bien.

De retour à la Ville, son premier soin fut de parler de ce qu'il avoit vû & entendu. *Eglé* parut surprise à ce récit. Elle voulut juger par elle-même de la singularité du Personnage. *Leuxis* étoit enchanté de pouvoir lui procurer ce divertissement, car il présumoit que *Cratès* réussiroit, tout au plus, à la divertir. On se proposoit de surprendre agréablement le Philosophe; mais *Cratès* ne parut ni surpris, ni flatté, ni chagrin. *Eglé* regardoit avec étonnement & la cabane, & le personnage qui l'habitoit; elle étoit sur-tout un peu pi-

quée de ſon indifférence philoſophique, c'étoit un affront fait à ſes charmes, qu'elle réſolut de venger. Elle y employa tout ce que la coquetterie, jointe à beaucoup d'eſprit & de beauté, peuvent mettre en uſage ; mais tout fut inutilement employé ; *Cratès* y parut inſenſible : il fit plus, il fronda aſſez durement l'uſage où étoient alors bien des femmes, & entre autres *Eglé*, d'enſévelir la nature ſous les preſtiges de l'art. Il condamna l'abus qui s'efforçoit d'ériger l'amour en paſſion, tandis qu'il n'eſt, diſoit-il, qu'un beſoin, & un beſoin plus rare qu'on ne penſe. *Eglé* ne s'éloignoit point trop de l'opinion de *Cratès* à cet égard ; mais elle eût bien ſouhaité pouvoir venger l'honneur de ſa toilette. Pour *Leuxis* il ſoutint le parti de l'amour méthodique & délicat ; il le défendit même avec de ſi bonnes raiſons qu'il détermina, de plus en plus, le Philoſophe à ſoutenir le contraire.

On ſe ſépara ; *Eglé* quitta cette cabane avec moins de ſatisfaction qu'elle n'y étoit entrée. Cette froideur ne ſe conçoit pas, diſoit-elle intérieurement ; je ſais bien qu'un Philoſophe eſt cruellement attaché aux ſyſtêmes qu'il fabrique ; mais j'aurois cru pouvoir déranger celui de *Cratès*. L'humeur gagnoit inſenſiblement *Eglé*, & *Leuxis* en ſouffrit.

Il n'y concevoit rien à ſon tour ; il étoit même fort éloigné d'en ſoupçonner le motif. Avouez, Madame, diſoit-il à *Eglé*, que ce Philoſophe eſt divertiſſant par ſa ſingularité. Point du tout, Monſieur, cette ſingularité ne me divertit aucunement ; je le trouve mauſſade, atrabilaire, & c'eſt tout.... Au moins lui accorderez-vous de l'eſprit... Oh ! tant qu'il vous plaira, ſi l'eſprit conſiſte à ne rien voir comme les autres, & à leur ſoutenir effrontément qu'ils voyent mal. On lui permet très-fort de marcher & de vivre en quadrupéde, quand il le voudra ; mais qu'il reſpecte les femmes, & ſur-tout leur parure.... En vérité votre Sage n'a ni goût, ni ſens commun.

Leuxis n'inſiſta pas ; il crut que le Philoſophe avoit déplu ſans reſſource ; il ne ſongea plus qu'à voir comment lui-même étoit avec *Eglé*. Elle avoit pour lui des égards qui euſſent dit beaucoup chez toute autre, mais il ſavoit que chez elle toutes ces préférences ne ſignifioient rien. Il prend congé, paroît ſortir, & rentre, après avoir retourné le chaton de l'anneau. *Eglé* étoit ſeule avec une Eſclave ſa confidente. En vérité, Madame, diſoit l'Eſclave, c'eſt trop faire attention à l'indifférence d'un ours, tel que vous peignez cet homme-là. Jeune

& belle, comme vous l'êtes, votre Cour ne ſera toujours que trop nombreuſe, vous ferez plus de conquêtes que vous n'en voudrez garder... Tu te trompes, reprenoit *Eglé*, je veux les garder toutes; &, s'il ſe peut, en faire chaque jour de nouvelles.... Mais aimeriez-vous le Philoſophe Sauvage?.... Le Ciel m'en préſerve, je n'aime, ni ne veux aimer perſonne.... Quoi! pas même *Leuxis*? Il m'avoit paru que vous le diſtinguiez de la foule de vos Courtiſans... Tu ne t'es point trompée, je le diſtingue; j'en uſerai toujours ainſi avec les nouveaux venus.... c'eſt-à-dire, Madame, que ſi le Miſanthrope ceſſoit de l'être.... Oh! qu'il le ſoit pour toute la terre, cela n'en vaudroit que mieux, mon triomphe n'en ſeroit que plus flatteur; mais qu'il céde, que je puiſſe le voir une fois à mes genoux, bientôt je ceſſerai de l'envier à ſa cabane... Et *Leuxis*?... *Leuxis* entendra raiſon, ou prendra ſon parti... Il eſt tout pris, s'écria notre Amant inviſible, & il ſortit ſans ſe laiſſer voir, laiſſant *Eglé* plus ſurpriſe qu'affligée. Il commençoit lui-même à ne s'étonner, ni ne s'affliger de rien de la part d'un ſexe qui le trompoit pour la troiſiéme fois. *Cratès* eſt bien plus heureux & plus ſage que moi, diſoit-il; on ne peut le tromper, parce qu'il eſt perſuadé d'avan-

ce qu'on le trompera. Il ne céderoit ni aux perfides Agaceries d'une *Eglé*, ni à la fauſſe retenue d'une *Zélis*, ni à la trompeuſe ingénuité d'une *Palmis*.... d'une *Palmis*, reprenoit-il, qui ſembloit ſi peu faite pour trahir !... Allons retrouver *Cratès*, il n'a pas ſi grand tort de vivre iſolé ; c'eſt peut-être la perfidie des hommes, &, ſur-tout, celle des femmes, qui l'a déterminé à vivre ainſi.

CHAPITRE VI.

Leuxis reprenoit donc le chemin de la cabane philoſophique. Un char verſe à quelque diſtance de lui, il accourt & arrive à propos pour tirer une très-belle perſonne du plus grand péril. L'humanité fut d'abord le ſeul principe de ſon action ; mais quand il eut enviſagé la Dame qu'il venoit de ſecourir, il ſe ſçut doublement gré d'avoir été humain. Elle, de ſon côté, revenue de ſa frayeur, parut fort aiſe d'avoir cette obligation à *Leuxis* ; mais un ſoin particulier troubloit ce plaiſir ; c'étoit la perte de certaines tablettes qu'elle avoit laiſſé échapper, en verſant, & qui ne ſe retrouverent qu'au bout d'un quart-d'heure de recherches. Que je ſuis malheureuſe ! diſoit l'Inconnue : non, je ne

me conſolerai jamais ſi mes tablettes ne ſe retrouvent. *Leuxis* jugea que ces tablettes venoient de quelque amant cheri, & cette penſée lui fit peine, ſans qu'il ſçût bien pourquoi. Il ſe ſentit raſſuré quand l'Inconnue ajouta: voilà donc le fruit de tant de veilles diſparu en un inſtant! Ah Seigneur, dit-elle à *Leuxis*, j'ai peu d'amour propre; mais j'oſe croire qu'on eût encore parlé de mes vers dans quelques milliers d'années... Que je regrette, ſur-tout, mon idyle d'aujourd'hui! Madame, reprit *Leuxis*, en l'aidant à chercher, il eſt rare que les Muſes ſoient matineuſes, & cependant vous me paroiſſez avoir dévancé l'aurore. Oui, reprit *Aganipe*, (c'eſt le nom que cette Muſe s'étoit fait donner,) j'ai voulu la peindre d'après elle-même, & non d'après d'autres deſcriptions, ce qui arrive ſouvent en fait de peintures poëtiques. Les tablettes ſe trouverent, & il fallut prodiguer les éloges. Pour lui en donner plus de loiſir, *Aganipe* l'engagea à l'accompagner chez elle; ce qu'il fit bien volontiers. Elle n'habitoit point la Ville; ſa demeure étoit preſque auſſi iſolée que celle de *Cratès*, mais plus riante, plus vaſte, mieux ſituée, mieux aſſortie, j'ajouterai de plus, mieux rentée; avantage qui eſt plutôt une commodité qu'un mérite. Là *Leuxis* s'arrêta

une grande partie du jour, & promit d'y revenir dès le jour ſuivant ; ce qu'il ne manqua pas d'effectuer. *Aganipe* avoit une Cour aſſez nombreuſe, compoſée de Savans, de Beaux-Eſprits, d'Amateurs & de Paraſites. Les Savans lui enſeignoient ce qu'on croyoit ſavoir alors de Phyſique, les Beaux-Eſprits rectifioient ſes vers, & y répondoient, les Amateurs vouloient tout entendre, & dans le fond n'eſtimoient rien ; les Paraſites n'écoutoient rien, & applaudiſſoient à tout. *Leuxis* ne fit que le troiſiéme rôle ; mais il ne mépriſoit point les talens d'*Aganipe*, & il admiroit ſes graces perſonnelles. Il lui en eût déjà fait l'aveu, s'il eût oſé le faire en proſe, ou ſçû l'exprimer en vers.

Il ne renonçoit ni au deſſein ni à l'eſpérance de ſe lier avec *Cratès* ; il le voyoit ſouvent, & ce dernier le recevoit ſans peine ; c'étoit de ſa part le recevoir favorablement. *Leuxis* lui parla d'*Aganipe* & de ſes talens, & ſur-tout de ſa beauté. Il fut ſurpris que ce dernier article fît moins d'impreſſion que l'autre ſur le Philoſophe ; dès-lors, ſelon lui plus de rivalité à craindre ; on eſt rarement amoureux des ſeuls talens d'une femme ; & pour *Aganipe*, il ne lui connoiſſoit pas la fureur de vouloir, comme *Eglé*, captiver ceux même qui

ne lui plaiſoient pas. Il n'héſita donc point de parler devant elle de *Cratès*, & d'en parler avantageuſement. Ce fut dans ce tems-là même qu'*Aganipe* exigea de *Leuxis* un tribut poëtique, & c'étoit beaucoup exiger. Il fallut néanmoins ſe ſoumettre ; *Leuxis* s'en acquitta en homme d'eſprit, plutôt qu'en homme de talent ; c'eſt-à-dire, qu'il fit de mauvais vers & dit de bonnes choſes. Elles parurent même telles à *Aganipe* qui y répondit ; mais, en même-tems, elle prévenoit *Cratès* qui ne lui avoit rien adreſſé. *Leuxis* s'en allarma, & bien plus encore, quand il vit la réponſe du Philoſophe : elle étoit en fort beaux vers, car il avoit tous les talens qu'il blâmoit dans autrui. L'amour propre d'*Aganipe* étoit vivement flatté par cette diſtinction, & *Leuxis* connoiſſoit aſſez les femmes pour ſavoir combien leur amour propre flatté peut les mener loin. Quoi ! toujours des rivaux ! diſoit-il. Où n'en trouverai-je pas ſi *Cratès* peut ſe réſoudre à devenir le mien, ou ſi *Aganipe* déſire ſincèrement qu'il le devienne ? Et bientôt il ne douta plus qu'elle ne le déſirât. Dans cette circonſtance, il retourne chez *Cratès* qu'il trouve occupé à lire une très-longue lettre d'*Aganipe* ; c'étoit même plutôt une diſſertation en forme, qu'une

lettre. Il fut fort ſurpris de voir le Philoſophe admirer ce vaſte étalage de raiſonnemens & de préceptes. Un ſentiment, ſelon lui, étoit préférable à toute cette morale. C'eſt de quoi il vouloit faire convenir *Cratès* qui n'en convint pas ; il lui parut même diſpoſé à faire à cette longue lettre une réponſe encore plus longue, encore plus ſavante. Mais, lui diſoit *Leuxis*, vous dérogez à votre ſyſtême favori. En quoi ? répondit *Cratès*.... Vous faites de l'amour une paſſion, tandis qu'il n'eſt, ſelon vous, qu'un beſoin.... Qui vous dit que ce n'eſt pas le beſoin qui me fait agir ?... Mais ſelon la loi de Nature, une femme eſt à celui qui s'en empare le premier... Elle eſt à celui qui peut la ſaiſir & la garder... Mais *Aganipe* eſt ſavante, & ſelon vous.... Selon moi, on peut enſeigner la Phyſique aux femmes, & on doit envoyer paître les hommes, je dis paître dans toute la rigueur du terme.

Leuxis n'attendit point que le Philoſophe lui adreſsât directement ce conſeil. Il réſolut de s'éloigner pour toujours, & de *Cratès* & d'*Aganipe* ; il prit même le parti d'aller chercher à la Cour ce qu'il n'avoit pu rencontrer, ni à la Ville, ni au Village.

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY OF OXFORD LIBRARY 24 MAR 1958

CHAPITRE VII.

C'ÉTOIT un parti déſeſpéré, & *Leuxis* le ſavoit bien. Il ſe ſentoit néanmoins quelque impatience de revoir un Grand, à qui dans une Bataille il avoit ſauvé la vie. Il arrive, ſe préſente chez le Perſonnage, ſe nomme, & n'attend que deux heures dans l'antichambre. Enfin il eſt introduit. Quoi! c'eſt vous? s'écria l'homme de Cour en l'embraſſant; je ne me conſole point de vous avoir fait attendre. Pardon, votre nom m'étoit échappé. La Cour nous expoſe ſouvent à ces ſortes de diſtractions. Je ſaurai m'en garantir déſormais. Comptez ſur moi, comptez ſur un ami. C'étoit ce que cherchoit *Leuxis*. Il ne voulut pas toutefois prolonger ſa viſite pour ne point trop fatiguer ce nouvel ami. Mais dès cette premire fois, il jugea néceſſaire l'épreuve de l'anneau; tant d'expériences multipliées rendoient cette défiance bien légitime. *Leuxis* paroît vouloir ſe retirer, & l'homme de Cour appelle ſes principaux Eſclaves. Il leur ordonne d'enviſager *Leuxis* avec attention, pour ne le pas faire déſormais attendre. L'inſtant après on le croit ſorti, mais il eſt rentré. Le Cour-

tiſan s'adreſſe de nouveau à ſes Eſclaves. Avez-vous bien remarqué cet homme, leur demande-t-il ?..... Oui, Monſeigneur.... Le reconnoîtrez-vous bien une autre fois ?.... Oui, Monſeigneur... Hé ! bien, ſouvenez-vous que je ne dois jamais y être pour lui.... Oui, Monſeigneur. *Leuxis* s'éloigna, bien réſolu de ne mettre jamais ces Eſclaves dans le cas de mentir.

Il murmuroit contre ce genre de perfidie, ſi commun parmi les honnêtes gens du grand monde, & même du petit. Il rencontre, à quelques pas de-là, un autre Courtiſan que le hazard lui avoit fait connoître autrefois ; le même hazard permit qu'il en fût reconnu, & ce qui redoubla ſon étonnement, fut d'entendre l'homme de Cour lui faire des reproches de l'avoir négligé. Des offres de ſervices ſuccédent à ces reproches. Voilà *Leuxis* qui eſpére encore une fois trouver l'ami qu'il cherche. Il va le jour ſuivant faire une viſite à cet ami futur ; il eſt introduit ſur le champ. Il s'apperçoit, il eſt vrai, qu'on en uſe ainſi avec tous ceux qui ſe préſentent ; mais *Leuxis* n'étoit point jaloux de diſtinctions excluſives, & il auguroit bien d'un homme qui ſe rendoit ſi acceſſible. C'étoit une preuve qu'il ne craignoit ni la cenſure, ni l'examen ; raiſon qui

oblige tant d'autres Grands à ne ſe laiſſer voir que dans la perſpective. *Chryſis* (c'eſt le nom de celui-ci) exhorta ſi vivement *Leuxis* à mettre ſon zèle & ſon crédit à l'épreuve, que ce dernier s'y détermina. Il parut ambitionner un poſte qu'il n'avoit nul beſoin, ni nul deſſein de remplir. Peu de jours après, *Chryſis* lui annonça qu'il pouvoit en aller prendre poſſeſſion. Il y trouva un homme qui avoit les mêmes prétentions & les mêmes droits que lui. On diſpute longtems, & comme c'eſt l'uſage, ſur-tout en matieres d'intérêt, on finit par ne point s'accorder. *Leuxis* eût volontiers terminé la diſpute, en renonçant à ſes prétentions; mais il vouloit juſqu'au bout éprouver le zèle de *Chryſis*. Ainſi chaque Aſpirant retourne auprès de ſon Patron. Mais quelle fut leur ſurpriſe, de ſe retrouver tous deux chez le même, chez *Chryſis*! En effet, c'étoit lui qui les avoit ſervis l'un & l'autre, & l'un contre l'autre. Il parut peu étonné de cette mépriſe. Mon penchant à obliger, leur dit-il, me met ſouvent dans le cas où je me trouve avec vous : je me ſuis d'autant mieux trompé, que vos noms m'étoient peu familiers. Il n'eſt qu'un moyen pour ſortir de cet embarras; c'eſt de vous en rapporter au ſort : il décidera qui de vous deux j'ai voulu ſervir, & qui

doit l'emporter. *Leuxis* répondit qu'il n'y prétendoit plus : il renonça avec la même facilité au déſir de ſe lier avec un ami, qui pour paroître celui de tout le monde, n'étoit, au fond, celui de perſonne.

Chryſis avoit une ſœur bien moins communicative. On parloit de ſa vertu à la Cour, & elle étoit fort aiſe qu'on en parlât. Son principal ſoin étoit de ne donner aucune priſe ſur ſa conduite, & de blâmer hautement celle des autres. Un nouveau motif lui fit condamner celle de ſon frere envers *Leuxis* ; elle laiſſa même entrevoir à ce dernier, qu'elle n'eût point fait un pareil quiproquo. Il le crut d'autant mieux, que ſans amour propre, il ſentoit à tous égards ſa ſupériorité ſur ſon rival ; mais *Aldazire* (c'eſt le nom de la Dame) la ſentoit encore mieux que lui. Elle-même le mit à portée de s'expliquer librement. Alors il lui avoua que l'ambition n'étoit point ce qui l'amenoit à la Cour ; & elle fut très-ſurpriſe d'apprendre le véritable motif de ce voyage. C'étoit chercher dans ce ſéjour ce qu'on préſume ordinairement s'y trouver le moins. Elle avouoit cependant que *Leuxis* méritoit de ne pas entierement perdre ſes pas ; & déjà naiſſoit en elle une certaine envie d'y contribuer. Voilà, diſoit *Aldazire*, un

amant tel qu'il me le faut, puiſqu'enfin il en faut un, quelque mine que l'on faſſe; il ne s'agit maintenant que de le plier à ma façon de vivre; & ſon projet m'annonce qu'il s'y prêtera facilement. *Aldazire* ne ſe trompoit point. *Leuxis* ſe prêta à tout ce qu'elle voulut; il ſe conduiſit avec la plus extrême prudence, & déjà il avoit tout obtenu qu'on ne parloit encore de rien. *Aldazire*, de ſon côté, parloit toujours vertu, fréquentoit d'antiques douairieres que l'âge réduiſoit à parler comme elle, & fuyoit les femmes, &, qui plus eſt, les hommes qui s'exprimoient autrement. Qui l'eût cru, diſoit *Leuxis*, qu'on pût trouver ici une maîtreſſe aſſez fidelle pour fuir juſqu'aux occaſions de ne l'être plus? Ce ſeroit déjà beaucoup de ne les point chercher. Il prit tant de confiance dans *Aldazire*, qu'il lui avoua le myſtére de l'anneau. Elle fut enchantée de la découverte, & ſentit d'abord combien il étoit commode pour une prude d'avoir un amant qui pût ſe rendre inviſible à propos; car elle n'avoit pour le moment aucun motif de craindre qu'il le devînt à contretems. *Leuxis* en uſa donc ſouvent; mais toujours ſans rien ſans ſe défier d'*Aldazire*, & toujours ſans rien voir qui pût autoriſer ſa défiance. L'admirable anneau! s'écrioit-elle un jour: que ne puis-je moi-

même en uſer quelquefois ? Quel plaiſir de tout voir ſans être vue, d'être témoin des ſecrettes actions des autres ſans qu'ils s'en méfient ! d'aſſiſter, par exemple, aux rendez-vous nocturnes de la prudente *Orphiſe* & de ſon Mage ; aux tête-à-têtes ſucceſſifs d'*Aménide* & de ſes ſix Amans ; aux fréquentes perfidies que la Sage *Murcie* fait à ſon cher époux ; aux ridicules entretiens du vieil & riche *Garibas*, & de ſa jeune maîtreſſe, ou à ceux de la vieille & riche *Barſine*, & de ſon jeune amant !... *Leuxis* jugea par ce diſcours, que la fidelle *Aldazire* étoit un peu médiſante ; mais, ajoutoit-il, c'eſt toujours beaucoup qu'elle ſoit fidelle, & qu'elle ne s'ennuie pas de l'être. Il porta même la complaiſance, juſqu'à lui laiſſer faire l'eſſai de l'anneau myſtérieux : mais il arriva qu'*Aldazire* étoit plus viſible que jamais. Non-ſeulement cet anneau ne pouvoit ſouſtraire une femme aux regards d'autrui ; il l'obligeoit encore à dire tout ce qu'elle avoit réſolu de taire. *Aldazire* fit à *Leuxis* quelques confidences qui ſembloient devoir en amener d'autres. Heureuſement elle s'apperçut qu'elle en avoit déjà trop dit ; & elle quitta promptement ce dangereux bijou, bien réſolue de ne jamais l'eſſayer par la ſuite. L'inſtant approchoit où il lui eût été encore plus à charge.

Un rival, d'autant plus dangereux en amour, qu'il bruſquoit tout, ſe propoſoit d'enlever *Aldazire* à *Leuxis*. C'étoit *Lindor*, jeune Courtiſan, couru des femmes, qu'il trompoit toutes également. Il ne vouloit ni garder celles qui lui cédoient, ni reſter à celles à qui il ſembloit céder. Cependant, preſque toutes briguoient l'avantage d'en faire leur conquête, ou de devenir la ſienne. *Aldazire* étoit la ſeule Beauté de la Cour qui n'eût encore ni eſſuyé, ni prévenu ſes attaques. Enfin, ſon tour étoit venu, *Lindor* la regardoit comme une tourterelle qui manquoit à ſa voliere; il vouloit abſolument remplir ce vuide, & il tendit ſes rets avec tout l'art dont il étoit capable. Mais tous ſes ſoins euſſent été inutiles, ſi l'amour propre d'*Aldazire* n'eût combattu pour lui; auſſi n'épargnoit-il rien pour le flatter. Il parut renoncer à toutes ſes intrigues, & même fuir quelques femmes qui le prévenoient pour s'attacher à la ſeule *Aldazire*. Il affecta de prendre juſqu'à ſes goûts. Elle ne ſe montroit point aux jeux publics; *Lindor* ceſſa d'y paroître. Elle fréquentoit ſouvent les Temples, il eut ſoin de l'y dévancer; il parvint même à l'inſtruire, qu'elle ſeule étoit la divinité qu'il y cherchoit. Tant de perſévérance, & ce qui

qui prouve encore plus aux yeux d'une femme, tant de ſacrifices toucherent *Aldazire* : il fut permis à *Leuxis* de la voir ailleurs que dans les Temples, & en préſence de témoins. D'abord elle ne le reçut chez elle que dans des momens où *Leuxis* ne devoit point s'y trouver ; mais bien-tôt elle eût déſiré que *Leuxis* s'y trouvât moins ſouvent ; bientôt la faculté qu'il avoit de ſe rendre inviſible commença à l'inquiéter ; bientôt enfin elle ne l'inquiéta plus ; elle eût voulu, pour abréger toute contrainte, qu'il eût pu déjà voir ce qu'on ne ſe ſoucioit plus de lui cacher. Mais *Leuxis* avoit déjà vû tant de choſes, qu'il ſe jugeoit ſuffiſamment inſtruit ; il voulut juger de plus, comment la prude *Aldazire* ſoutiendroit les reproches que méritoit ſa trahiſon. Il reconnut bientôt qu'à la Cour ces bagatelles ne gênent pas plus une Prude qu'une Coquette, & il prit ſagement ſon parti, comme il l'avoit déjà fait plus d'une fois. N'y penſons plus, diſoit-il, j'obtiendrois plûtôt une couronne à l'aide de cet anneau myſtérieux que la maîtreſſe & l'ami dont je me ſuis fait une idée ſi chimérique. Il alloit, pour jamais, retourner dans ſa ſolitude, quand une liaiſon nouvelle, & de nouvelles eſpérances, le retinrent à la Cour de Lydie.

CHAPITRE VIII.

CRESUS régnoit ſur cette Contrée, & avoit pour Miniſtre le Sage *Eſope*. Celui-ci étoit chéri du Monarque, & comme c'eſt l'uſage, haï des Courtiſans. Il ſervoit l'un ſans baſſeſſe, il contenoit les autres ſans orgueil. Il n'opprimoit point les Grands, quoique né parmi les petits; il ne rebutoit point les petits pour plaire aux Grands. Il fit accueil à *Leuxis*, qui avoit le bonheur d'être de la claſſe mitoyenne; il lui accorda des diſtinctions qu'il avoit autrefois inutilement méritées & demandées. Il lui épargna même juſqu'au ſoupçon du refus; *Eſope* prévint toutes les demandes que *Leuxis* étoit bien réſolu de ne pas lui faire.

Le Sage *Eſope* avoit pour maîtreſſe la jeune *Lycoris*, bergere qu'il avoit tirée du hameau, & ſçû préſerver juſques-là des airs de Cour. *Lycoris* n'aimoit point le Sage, & le lui diſoit. *Eſope* admiroit cette franchiſe; il ne pouvoit, ni ſe fâcher contre *Lycoris*, ni ſe réſoudre à l'aimer moins. Il envioit quelquefois l'air, la taille, & l'étourderie de ces jeunes gens qui venoient rire à ſes dépens dans ſon antichambre, & s'hu-

milier dans ſon Cabinet. Avec ces airs-là, diſoit-il, on peut renverſer la tête la mieux organiſée, ſi c'eſt la tête d'une femme.

Il étoit bien éloigné de confondre *Leuxis* parmi ce genre de perſonnages : *Leuxis* avoit toutes les belles qualités de l'ame & du corps, & pas un travers. C'eût été trop peu pour une femme de la Cour, & même de la Ville ; mais ce devoit être aſſez pour une bergere. *Eſope* voulut eſſayer quelle impreſſion la vûe de cet Inconnu feroit ſur *Lycoris*, bien perſuadé qu'il n'en abuſeroit pas. Voilà donc *Leuxis* mis dans le ſecret, & introduit par *Eſope* même chez celle qu'il cachoit à tous les Courtiſans. *Leuxis* étoit bien réſolu de ne point manquer à l'amitié, & de voir *Lycoris* comme une belle ſtatue, qu'un Curieux poſſeſſeur laiſſe examiner à l'Etranger qui le viſite. En effet, à la premiere entrevue, il ſe contenta d'admirer. Mais *Lycoris* n'avoit que la blancheur & le poli du marbre ; bien-tôt *Leuxis* s'apperçut qu'elle n'en étoit pas, & qu'il étoit difficile de ne l'enviſager que comme un être inanimé. *Eſope*, au ſurplus, prenoit à tâche de les laiſſer ſeuls ; & voici comment raiſonnoit le Sage.

L'amour eſt un beſoin pour une jeune fille, & ſouvent même pour une vieille.

Lycoris s'ignore elle-même ; ſon cœur eſt tout neuf, il faut aider ſes ſentimens à ſe développer. *Leuxis* me paroît propre à y réuſſir ; il ne fera que ce que je voudrai, & auſſi peu de tems que je le voudrai. Alors il faudra bien que *Lycoris* s'attache à quelque objet viſible pour elle, & je ſerai le ſeul qu'elle puiſſe appercevoir. Je vaux toujours mieux que rien ; car rien eſt déjà bien peu de choſe pour une fille de quinze ans, & *Lycoris* en a dix-huit.

Ainſi parloit, aſſez peu ſenſément, le Sage *Eſope* ; mais il n'eſt pas le premier Sage que l'amour ait fait déraiſonner. De leur côté *Leuxis* & *Lycoris* ne raiſonnoient preſque plus quand il vint les interrompre. Il en étoit tems. Ce n'eſt pas que *Leuxis* attaquât vivement ; mais il ſe défendoit mal ; & *Lycoris* qui ne ſavoit point encore diſſimuler, s'étonnoit beaucoup de ſa froideur. L'ami d'*Eſope* lui ſçut quelque gré de ſon arrivée. Mais le Sage parut plus laid que jamais aux yeux de ſa maîtreſſe. Pour lui, il s'applaudiſſoit de l'émotion qu'il appercevoit ſur le viſage de la charmante *Lycoris* ; elle ne lui paroiſſoit que plus belle. C'étoit, d'ailleurs, une preuve que les aſſiduités de *Leuxis* produiſoient leur effet, & il eût été très-fâché qu'elles n'euſſent rien produit. Encore

quelques ſoins, diſoit-il à ſon ami, dès le jour ſuivant, & tout ira bien pour moi. Je crains tout le contraire, reprenoit *Leuxis*, je me crains moi-même. Bon! répliquoit le Phrygien, vous êtes plus fort, & *Lycoris* moins foible que vous ne préſumez. D'ailleurs, je me mettrai à portée de vous ſecourir, ſi le danger devient trop preſſant. Raſſurez-vous donc, & partez.

Il fallut y conſentir : mais pour cette fois, *Eſope* voulut être témoin du tête-à-tête. Il court ſe placer à certaine ouverture qu'il venoit de faire pratiquer ſecrettement, & qui donnoit ſur la ſalle même où *Leuxis* & *Lycoris* devoient s'entretenir. Il voit cette Belle voler à la rencontre du *Lydien*. Il n'y a rien-là que de naturel, diſoit l'amoureux Philoſophe : cette jeune perſonne s'ennuie ; la ſolitude n'eſt point faite pour ſon âge... Mais d'où vient l'embarras de *Leuxis* ? Il va l'obliger à reprendre cet air timide, & déconcerté qu'elle a toujours avec moi... Ah bon! il s'anime... *Leuxis* s'animoit en effet. Il voulut parler d'*Eſope* & de ſes vertus ; mais il fut malgré lui très-laconique. Oui, reprenoit *Lycoris*, on dit qu'*Eſope* eſt un beau Génie ; je n'en ſais rien.... Avouez en même-tems, que toute ſa perſonne eſt rebutante, ſes jambes contrefaites, ſa taille difforme,

ſes traits effrayans, ſes yeux... Avouez; interrompit vivement *Leuxis*, avouez qu'en vous tout eſt divin, & au-deſſus de l'éloge. Voilà qui eſt adroit, diſoit *Eſope*, ſans partir de ſon trou; *Leuxis* m'épargne ici la ſuite d'une énumération peu flatteuſe... *Leuxis*, de ſon côté, en commençoit une autre plus agréable pour lui-même & pour *Lycoris*. Que cette main, diſoit-il, (& il la tenoit,) que cette main eſt digne des autres beautés de *Lycoris*! Que cette taille, (& il la preſſoit,) que cette taille eſt élégante, fine & légere! Que ces yeux, (& il les fixoit,) que ces yeux portent des atteintes ſûres & ſubites! Que cette bouche (&.....) Arrête, *Leuxis*, s'écria le Philoſophe embuſqué : voici le moment critique, & je ſuis à toi, comme je te l'ai promis. Au même inſtant, il vole, autant qu'il le peut, vers le lieu de la Scène, & trouve *Leuxis* auſſi confus, que s'il ne l'eût pas prévenu d'avance. *Lycoris* étoit ſeulement piquée de l'arrivée d'*Eſope*. A l'égard de ce dernier, il n'étoit que rêveur.

Lorſque chacun d'eux eut repris ſes ſens, & une ſorte de tranquillité; *Eſope* dit, en élevant la voix: Ecoutez-moi, mes amis, je vais vous parler mon langage ordinaire.

„ Un homme voulut un jour imiter

„ *Prométhée*, c'eſt-à-dire, faire naître du „ feu où il n'y en avoit pas. Il frotta vi- „ vement, l'un contre l'autre, deux „ morceaux de bois très-combuſtibles. „ Son but étoit de n'en allumer qu'un; „ le feu prit malgré lui à tous les „ deux.

Que fit-il du tiſon trop prompt à s'allumer, demanda vivement *Leuxis?* Il le laiſſa brûler à ſon aiſe, reprit le Philoſophe : ce tiſon né combuſtible, n'avoit fait que céder à ſa nature, & l'homme en queſtion fut aſſez ſage pour ſentir que lui ſeul avoit fait une ſottiſe.

Le ſang froid d'*Eſope* ne rendit point à *Leuxis* ſa tranquillité. Moins il eſſuyoit de reproches de ſon ami, plus il s'en faiſoit à lui-même. Pour *Lycoris*, elle ne s'en faiſoit aucun. J'ai déjà dit qu'elle étoit franche, qualité qui dans une femme en vaut bien d'autres. Elle ne laiſſa au bon *Eſope* aucune eſpérance de la toucher. Il prit donc le parti de la trouver trop jeune pour lui; mais ce parti lui coûta beaucoup à prendre. On dit que ce fut à ce ſujet qu'il compoſa la Fable du *Renard & des Raiſins*.

Leuxis avoit quitté ſon ami ſans lui rien dire. Il erroit en inſenſé dans les alentours du Palais d'*Eſope* (car *Eſope* s'étoit vû obligé d'habiter un Palais.)

Voilà donc, disoit *Leuxis*, en parlant de lui-même, voilà donc cet homme si difficile sur le choix d'une maîtresse & d'un ami? si sévere dans les attentions qu'il en exige, si prompt à rompre avec eux pour peu qu'ils s'en écartent? C'est lui-même ; & un de ses premiers soins a été de séduire la maîtresse du seul ami qu'il ait pû rencontrer. Ah ! *Palmis* ! *Palmis !* vous fûtes encore moins coupable envers moi.

Comme il achevoit ces mots, il apperçoit à quatre pas de lui le Soldat qu'il avoit vû autrefois chez *Palmis*, le même à qui elle avoit prodigué ces caresses qui le rendirent si jaloux. Il ne peut se refuser à un mouvement subit de curiosité. Vous me paroissez, lui dit-il, incertain sur la route que vous devez suivre : peut-être pourrai-je abréger votre embarras. Seigneur, reprit le Soldat, ces lieux me sont malheureusement connus ! J'y ai fait, comme tant d'autres, plus d'un voyage inutile. C'est même d'ici que me sont venues quelques faveurs, & quelques disgraces que je n'avois point méritées. J'y reparois aujourd'hui, parce qu'on m'a dit qu'un Sage, un homme juste y dominoit depuis quelque-tems. Ce début rendit *Leuxis* encore plus attentif. Il songeoit déjà aux moyens d'être utile à cet Inconnu, quoi-

qu'il

qu'il le jugeât ſon rival. C'étoit à *Eſope* que ce prétendu Soldat vouloit parler.... A *Eſope* ! s'écria *Leuxis*. Hélas ! il fut mon ami ; il m'écoutoit, me prévenoit ; maintenant il doit me fuir..... Il vous cherche, lui cria *Eſope*, en s'approchant & l'embraſſant... Pourquoi vous fuirois-je ? Pourquoi me fuiriez-vous ?.... Sage *Eſope*, lui dit *Leuxis*, je vais réparer tous mes torts ; je vais vous procurer une occaſion de faire le bien ; vous me pardonnez, ſans doute, à ce prix ? Tout eſt déjà effacé de mon ſouvenir, reprit le Miniſtre. Mais voyons promptement le bien qu'il faut faire, ou, peut-être, le mal qu'il faut réparer. Etes-vous, dit-il, en s'adreſſant à l'Inconnu, êtes-vous ce que vous paroiſſez être, un ſimple Soldat ?

Mon pere, lui dit ce dernier, commanda les Armées de *Créſus*, & vainquit plus d'une fois ſes ennemis ; mais ceux qu'il avoit à la Cour l'écraſérent. On lui imputa un de ces événemens que les plus grands hommes ne peuvent parer, & que preſque aucun n'a évité. Mon pere, qui avoit été ſi lâchement trahi, fut qualifié lui-même de traître, & comme tel, ruiné, proſcrit, diffamé. Je fus enveloppé dans ſa diſgrace, ainſi qu'une ſœur qui n'avoit jamais été à portée de trahir l'Etat, &

qui, je crois, ne trompera jamais perſonne... Ce n'eſt donc point *Palmis*, diſoit tout bas *Leuxis*, en ſoupirant! Je trouve du moins un Hermite de trop chez elle.... Nous errâmes, pourſuivit le Soldat, mon pere & moi. L'ennemi qu'il avoit tant de fois vaincu, lui offrit une retraite & des emplois; il les refuſa, & ne voulut, ni combattre contre ſa patrie, ni la forcer à rougir. Moi, je pris le parti de mourir pour la défendre, & ſur-tout pour me ſouſtraire à ſes injuſtices. Une paix ſubite m'en ôta les occaſions. Il fallut me réſoudre à conſerver cet habit qui me déguiſoit: mon pere embraſſa un genre de vie encore moins diſtingué; ma ſœur fut condamné à vivre & à s'ennuyer chez une antique parente. Ainſi tomba cette famille floriſſante & enviée. Inſtruits par la renommée, qu'un Sage, &, pour tout dire, qu'*Eſope* étoit reſpecté, & tout-puiſſant à la Cour de Lydie, nous avons jugé que la vertu opprimée pouvoit y paroître, qu'elle n'y devoit rien craindre, qu'elle y pouvoit tout eſpérer. Oui, s'écria le Miniſtre, ému de pitié & d'admiration, oui, je veux moi-même vous préſenter au Monarque. Mais réuniſſez-vous; qu'il voye d'un coup-d'œil trois infortunés qu'il a faits. Son cœur ne réſiſtera point à cette attaque.

Alors le faux Soldat s'éloigna, en ajoutant que ce n'étoit que pour quelques minutes. Un mouvement ſecret invitoit *Leuxis* à le ſuivre. Il brûloit d'impatience de voir paroître cette ſœur qui ne trompoit perſonne. Elle parut en effet, accompagnée du Soldat & d'un Hermite que *Leuxis* reconnut au premier coup-d'œil.... Ciel ! c'eſt *Palmis* ! s'écria-t'il.... Ciel ! que je ſuis malheureux & coupable ! Voler à ſa rencontre, ſe précipiter à ſes genoux, lui baiſer les mains, les couvrir de ſes larmes, fut pour lui l'ouvrage d'un inſtant. *Palmis*, de ſon côté, avoit reconnu ſon volage amant ; elle s'étoit évanouie dans les bras de ſon pere ; car il eſt inutile d'expliquer que ce pere étoit l'Hermite même. Ni lui, ni ſon fils ne comprenoient rien à cette ſcène pathétique. La vieille parente, qui les ſuivoit lentement, & à qui cet accident donna le loiſir d'arriver, entreprit d'éclaircir ce myſtère. Elle leur apprit comment elles étoient ſorties, elle & ſa niéce, pour célébrer la fête de Diane, ce qu'elles avoient dit avant de partir & en partant ; une partie de tout ce qui s'étoit dit, & tout ce qui s'étoit fait dans le Temple ; le chemin qu'elles avoient pris pour revenir, la rencontre du Brigand, le bonheur qu'elle avoit eu de n'être pas apperçue la premiere, la généroſité de

Leuxis, & enfin combien il étoit tems qu'il parût. Ce récit attira à *Leuxis* des éloges, & les actions de grace du pere & du frere de *Palmis*. Dans l'inſtant on arriva auprès d'*Eſope*. Quoique Miniſtre, il étoit venu à la rencontre de ceux qui venoient l'implorer. Il leur épargna même une nouvelle ſupplique, & les conduiſit ſur le champ à l'audience de *Créſus*.

CHAPITRE IX.

PEu de Courtiſans reconnurent d'abord les deux infortunés. Le Miniſtre qui les avoit perſécutés n'étoit plus, & ceux qui s'étoient réjouis de leur chûte, s'attriſtoient alors de l'élévation de quelque autre. *Créſus* eut quelque dépit d'avoir une mépriſe à réparer en préſence de toute ſa Cour. Il héſita ſur le parti qu'il devoit prendre, & prit enfin le parti le plus digne de lui. Il releva le faux Hermite qui s'étoit proſterné, l'embraſſa, & ordonna que tous ſes biens lui fuſſent rendus. Ils étoient au pouvoir d'un Courtiſan qui avoit le mérite de dire agréablement les petites choſes, & de ridiculiſer les grandes. Un bon mot qu'il dit ſur la diſgrace de *Phanor* (ainſi ſe nommoit le faux Hermite) lui valut ſa dépouille. Obligé enſuite de rendre ce

qu'il avoit reçu, il chercha à s'en dédommager par quelque Epigramme. Le déguiſement de *Palmis* & de ſon fils la lui fournit, elle fut trouvée délicieuſe. L'Auteur crut avoir moins perdu que gagné; ainſi chacun fut content.

• *Eſope* voulut juger ſi *Leuxis* l'étoit lui-même, & par quels moyens il pouvoit l'être. Il le prit à l'écart pour le queſtionner. Parlez-moi à cœur ouvert, lui dit-il, j'ai cru vous voir épris de *Lycoris*; vous me ſemblez l'être aujourd'hui de *Palmis*; à laquelle réſervez-vous la préférence? car, ſans doute, il faut que l'une des deux l'obtienne. Oui, reprit le Lydien, je fus injuſte envers *Palmis*, je fus ingrat envers vous; je veux, autant qu'il eſt poſſible, réparer mon injuſtice & mon ingratitude; je ſuis pour jamais à *Palmis*... Autant qu'il eſt poſſible, reprit à ſon tour *Eſope* en ſouriant; mais croyez-vous qu'il le ſoit à une jeune perſonne ingénue, telle que *Lycoris*, qui s'eſt vûe aimée, qui, à coup ſûr, aime, de renoncer ſitôt à ſes eſpérances? Il vous eſt plus facile de retourner à *Palmis*, qu'à elle de revenir à moi. *Lycoris*, ajouta le Lydien, vous doit ſon bien-être; elle ſera tôt ou tard reconnoiſſante. Ecoutez-moi, reprit le Sage *Eſope*.

„ Un Geai, déjà vieux, avoit pour

„ pupille une jeune Fauvette : il la te-
„ noit en cage, & pourvoyoit à ſes be-
„ ſoins. Chaque matin il apportoit la
„ proviſion du jour, & rien de plus:
„ ſon but étoit de ſe faire déſirer, &,
„ en effet, chaque matin on le déſiroit;
„ mais il ennuyoit le reſte de la jour-
„ née. Un jeune Moineau, qui n'appor-
„ toit rien, étoit, au contraire, bien
„ reçu en tout tems, & n'ennuyoit ja-
„ mais. C'eſt de quoi le Geai ne ſe
„ doutoit pas. Je ſuis bien ſûr, diſoit-
„ il, de la reconnoiſſance de ma Fau-
„ vette : elle n'a point oublié mes bien-
„ faits, & ce qui vaut encore mieux,
„ elle ſait que je puis les continuer.
„ Ouvrons cette cage, il eſt tems que
„ ma pupille ſoit libre, & qu'elle vien-
„ ne chercher elle-même dans mon tré-
„ ſor ce qui lui eſt néceſſaire. De ſon
„ côté, le Moineau diſoit dans ſon lan-
„ gage : je n'ai ni tréſor ni richeſſe ;
„ mais j'ai beacoup d'amour, & je n'ai
„ pas dix mois. La Fauvette étoit à
„ jeun : qui croyez-vous qu'elle alla
„ chercher, demanda *Eſope* à *Leuxis*?
„ Elle fit, du moins, un tour au Ma-
„ gaſin répondit ce dernier..... Point
„ du tout : elle craignoit que le Moi-
„ neau ne s'envolât, & fut gaiment
„ partager ſon amour & ſon indi-
„ gence.

C'étoit dans le jardin de ſon Palais qu'*Eſope* converſoit avec *Leuxis*. Depuis quelques jours *Lycoris* étoit libre de s'y promener. *Eſope* l'apperçut qui s'entretenoit avec le frere de *Palmis*, & la converſation paroiſſoit entr'eux fort animée. Il le fit remarquer à *Leuxis*, en diſant que la Fauvette ne tarderoit pas à ſuivre le Moineau. Heureuſement pour elle, ajouta-t-il, ce Moineau-là eſt jeune ſans être indigent. Reſte à ſavoir s'il eſt fort amoureux. Du moins, ne le ſera-t-il pas long-tems, répondit *Leuxis*: il ignore l'intérêt que vous y prenez; je vais l'en inſtruire.... Arrêtez; je ſuis aſſez ſage pour ne pas multiplier à l'excès mes folies, c'eſt-là, je crois, juſqu'où les bornes de la ſageſſe humaine peuvent s'étendre. Je dirai plus, loin de craindre ce que je viens de prévoir, je le déſire, & voudrois être fondé à l'exiger... Ah! s'il eſt ainſi, leur union eſt certaine: *Phanor* eſt trop reconnoiſſant, & *Lycoris* trop belle pour que votre intention ne ſoit pas remplie. Une main, que *Lycoris* laiſſa baiſer, mais qui le fut reſpectueuſement, confirma cette aſſurance. *Eſope* s'avança vers le jeune couple: & *Leuxis*, un peu étonné de ce qu'il voyoit, voulut jouir de l'embarras de *Lycoris* à ſon aſpect; mais *Lycoris* ne parut point embarraſ-

ſée. Pour *Phanor*, il formoit dès-lors un projet entierement relatif aux vûes nouvelles du Philoſophe. Celui-ci le mit à portée de s'expliquer librement. Il le fit, & dès le jour même, après en avoir prévenu ſon pere, qui avoit auſſi ſon projet, *Phanor* fut déclaré l'époux futur de *Lycoris*, *Leuxis*, celui de *Palmis*; & quant au vieux *Phanor*, il déclara qu'il ne ſeroit jamais, ni époux, ni courtiſan, ni homme du monde. Il partagea ſes biens entre ſes enfans, réſolu de fuir la Cour, &, qui pis eſt, ſa maiſon; en un mot, de reſter Hermite.

Eſope, qui reſtoit Courtiſan, pour faire le bien, eût déſiré retenir à la Cour les quatre nouveaux époux; mais il les aimoit aſſez pour ne les y pas contraindre. Allez, leur dit-il, enfin, puiſque vous l'avez réſolu, allez jouir des douceurs & du repos que je ne puis me promettre ni me permettre ici. Un point me conſole, c'eſt l'eſpérance de n'être pas long-tems l'Eſclave du rang que j'occupe. Je verrai naître l'orage, & ne ferai rien pour le conjurer: je ne ſerai ni flatteur, ni ne ſouffrirai qu'on me flatte: je donnerai tout au mérite, & rien au nom, rien à la faveur; je ſerai juſte, & voudrai qu'on le ſoit... Fiez-vous à moi du ſoin de ma diſgrace prochaine.

On dit que le Philoſophe pleura en embraſſant *Lycoris*. De ſon côté, elle ne pleura point ; mais elle étoit fort reconnoiſſante de l'époux qu'*Eſope* lui avoit donné. *Palmis* s'occupoit encore plus vivement du ſien. On part ; les deux couples arrivent au ſéjour qu'ils ſe propoſent d'habiter, & habitent enſemble la même demeure. Ils y vivoient même depuis un mois ſans y être, ni ennuyés, ni brouillés, ni refroidis. *Leuxis* jugea enfin avoir trouvé ce qu'il cherchoit depuis ſi long-tems. Il étoit, d'ailleurs, bien réſolu de ne rebuter aucun de ceux qui daigneroient n'être pas ſes ennemis : c'étoient preſque-là les ſeuls amis que le ſiécle pût produire. Il eſt vrai, ajoutoit *Leuxis*, qu'*Eſope* fut mon ami véritable, quoiqu'il habitât la Cour : cela eſt heureux. Il eſt vrai que *Phanor* paroît être le mien, quoique nous ſoyons beaux-freres : cela eſt très-heureux. Il eſt vrai que *Palmis* m'aime toujours, quoique nous ſoyons époux : cela eſt encore plus heureux. Mais pour être à coup ſûr plus tranquille, jettons l'anneau de *Gygès* dans ce précipice : qu'il ne ſerve jamais à détromper, ni époux, ni amis trop curieux. *Leuxis* le fit, & s'en trouva bien.

LINDOR ET DÉLIE.

CONTE.

CERTAIN Enchanteur, & certaine Fée s'aimoient depuis ſi long-tems, qu'ils commençoient à ſe haïr. Tous deux, cependant, vouloient paroître s'aimer encore, parce que tous deux ſe craignoient. Leur pouvoir étoit à peu-près le même, leur caractère entiérement oppoſé: c'eſt ce qui avoit fait ſurnommer l'une, la Fée *Colere*, & l'autre l'Enchanteur *Pacifique*. L'une étoit extrême en tout, aimoit & haïſſoit avec emportement; protégeoit & perſécutoit avec la même ardeur; faiſoit le bien, faiſoit le mal, s'en répentoit tour-à-tour; en un mot, la meilleure & la plus mauvaiſe de toutes les femmes. L'autre, à toutes les bonnes qualités de la premiere, ne joignoit qu'un petit nombre de ſes défauts. Il avoit le pouvoir de

nuire, & n'en uſoit que modérément, vertu dès-lors auſſi rare que celle d'obliger : c'étoit, pour mieux dire, un de ces hommes qui font le bien par penchant, & ſe permettent le mal quand on oſe les pouſſer à bout.

Il ſe l'étoit permis dans une querelle que lui, & la Fée *Colere* eurent à ſoutenir contre la Fée *Docile* & l'Enchanteur *Brouillon*, autre couple auſſi mal aſſorti que le premier. *Brouillon* & *Docile* avoient ſuccombé ; ils ſubiſſoient la métamorphoſe la plus biſarre : mais elle devoit finir un jour, & celle de *Colere* & de *Pacifique* lui ſuccéder. Ceux-ci trouvoient dans ce commun péril une raiſon de plus pour reſter unis, &, peut-être, une de moins pour reſter Amans.

Ils ſe promenoient un jour tête-à-tête, & s'ennuyoient ſans oſer ſe le dire ; auſſi ne diſoient-ils preſque rien. Ils en entendirent mieux la converſation d'un jeune homme & d'une jeune fille qui ne paroiſſoient diſpoſés, ni à s'ennuyer, ni à ſe taire. L'amour & la ſincérité préſidoient à leur entretien ; ils parloient de leur tendreſſe, de leur bonheur, & en parloient ſi éloquemment, qu'ils rendirent jaloux ceux qui les écoutoient. Voilà ce que nous nous ſommes dit plus d'une fois, diſoit froidement

l'Enchanteur à la Fée. Il y a long-tems! reprenoit-elle ſur le même ton. En diſant cela, elle fixoit le jeune homme, qui lui parut en valoir bien la peine; ce qui étoit vrai. De ſon côté, l'Enchanteur examinoit *Délie*, (c'eſt le nom de la jeune perſonne,) *Délie* que la Nature avoit créée charmante, & que l'Amour embelliſſoit encore. Qu'ils ſont heureux! diſoient, chacun à part, les deux témoins de leur félicité. Déjà même, & toujours chacun à part, ils ſongeoient à y mettre obſtacle. Ce fut la Fée qui s'expliqua la premiere; mais, toutefois, ſans trop s'expliquer. Avouez, dit-elle à l'Enchanteur, que ce ſpectacle vous amuſe. Il dépend de vous de n'en être pas ſi-tôt privé. Obligeons ces jeunes gens à reſter avec nous juſqu'à ce qu'il nous ennuyent. Ce conſeil fut avidement reçu. On ſe concerte, on a recours au pouvoir des enchantemens & de la féerie. Il en falloit moins pour éloigner de leur route ordinaire deux amans occupés uniquement l'un de l'autre. Tous deux croyoient regagner leur demeure, & tous deux ſe trouvent dans un Palais magnifique, environné de vaſtes & ſuperbes Jardins. Leur ſurpriſe fut grande, leur crainte encore plus, parce qu'ils craignoient d'être ſéparés: mais auparavant on vouloit jouir de leur embarras. Où

ſommes-nous ? diſoit *Délie* à *Lindor* ; comment avons-nous pû nous égarer ainſi ? Je l'ignore, reprenoit-il ; en marchant, je ne voyois que *Délie* : & tant qu'il me ſera permis de la voir, je n'appercevrai qu'elle.

L'Enchanteur & la Fée écoutoient cette converſation ſans ſe laiſſer voir. Ils jugerent à propos de paroître, & redoublerent l'étonnement du jeune Couple. Qui êtes-vous ? demanda la Fée à *Lindor*. *Lindor* lui répondit : Je ſuis l'amant de *Délie*... Quelle eſt votre fortune ?... l'Amour de *Délie*... Mais, enfin, quelles ſeroient vos vûes, votre ambition ? ... D'être toujours aimé de *Délie*. L'Enchanteur faiſoit, à peu-près, les mêmes queſtions à *Délie*, qui lui faiſoit, à peu-près, les mêmes réponſes.

Il étoit nuit : les deux Amans furent ſéparés, ſans preſque avoir eu le loiſir de s'en appercevoir. On conduiſit *Délie* dans un appartement qui, dans certains ſiécles & certaines contrées, eût pu faire oublier plus d'un *Lindor* : mais *Lindor* étoit toujours préſent à ſa chere *Délie* ; elle ne voyoit rien de ce qui l'environnoit, ou plutôt elle ne voyoit rien que d'effrayant. Où eſt *Lindor* ? s'écrioit-elle ; que fait-il ? que penſe-t-il ? c'étoit aux murs qu'elle faiſoit ces queſtions ; &

tout-à-coup il ſembla que les murs lui répondiſſent ; elle entendit chanter ces vers.

Ne craignez rien pour votre Amant,
Ne redoutez rien pour vous-même :
Délie, un autre Amant vous aime,
Et vous aimera conſtamment.
Il peut tout, par ſon art ſuprême,
Et n'a pu taire ſon tourment.
Mais malgré cet amour extrême,
Ne craignez rien pour votre Amant,
Ne redoutez rien pour vous-même.

Délie, toute ſimple qu'elle étoit, n'en crut, ni la muſique, ni les paroles. Elle devina qu'un rival ne pouvoit être qu'un rival, c'eſt-à-dire, un ennemi : elle trembloit pour *Lindor*, qui ne trembloit que pour elle. Tous deux, cependant, étoient également bien traités : leurs vœux étoient prévenus ſur tous les points, excepté ſur celui qui les touchoit uniquement, le charme de ſe parler & de ſe voir. L'Enchanteur voulut juger de l'effet que ſa muſique avoit produit ſur ſa jeune Captive. Il ſuivit, en cela, l'exemple de la Fée, qu'il ſavoit être chez *Lindor* ; & jamais Amant ne reſſentit autant de joie d'être trompé, n'en eut

autant à prendre ſa revanche. Il employa toute ſon éloquence à raſſurer *Délie*, & ne la raſſura point. La Fée oſa d'avantage ; ce qui veut dire ſeulement qu'elle entra dans de plus grands détails. Elle flatta *Lindor* de l'avenir le plus heureux. Ne craignez rien, & eſpérez tout, lui diſoit-elle. Ce peu de mots vouloit dire bien des choſes ; mais il eſt permis à une Fée de tout dire. De ſon côté, *Lindor* ne l'entretint que de *Délie* ; elle ſeule pouvoit lui faire ſentir ce bonheur dont la Fée lui parloit.... Elle ſeule, reprit cette derniere avec dépit ! Oui, Madame, affirmoit le jeune homme avec tranſport : je n'oſe ni ne veux croire qu'aucune autre puiſſe la remplacer. „ Que vous importe, pourvû qu'elle „ ſoit bien remplacée ?... Ah : Madame, „ reprit naïvement *Lindor*, *Délie* peut-„ elle jamais l'être ?

Cette réponſe acheva d'irriter la Fée. Elle quitta *Lindor*, à qui cette entrevue donna matiére à rêver. Il frémit du danger où ſe trouvoit ſa maîtreſſe. Il avoit raiſon. Quand pour ſe venger une rivale n'a qu'à vouloir, il eſt preſque ſûr qu'elle le voudra. Cependant la Fée ne le vouloit pas encore : elle eſpéroit ſéduire, ou éblouir aiſément un jeune homme ſans expérience : elle ne doutoit pas que l'Enchanteur n'eût les mêmes

vûes ſur *Délie*, & ne pût avoir le même ſuccès dans ſes vûes. C'eſt de quoi la Fée vouloit s'éclaircir avec lui, ſans ſe laiſſer pénétrer elle-même ; car leur puiſſance n'alloit point juſqu'à ſe deviner réciproquement : faculté qui pourroit devenir dangereuſe entre deux Amans de vieille date.

Que ferons-nous de ces enfans, demanda le jour ſuivant la Fée à l'Enchanteur ? Ce qu'il vous plaira, répondit ce dernier ; je crois qu'on ne peut rien faire de plus agréable pour eux que de les réunir. J'aurois voulu, dit *Colere*, jouir un peu plus long-tems de leur embarras. Nous y reviendrons, reprit *Pacifique* : jouiſſons, quant à préſent, de leur ſatisfaction. Lui-même vouloit jouir de l'embarras de la Fée, & procurer à *Délie*, qu'il eſpéroit gagner, ce moment de joie. Qui pourroit peindre les naïfs tranſports de ces Amans ? L'Enchanteur & la Fée les obſervoient en ſilence, & s'obſervoient, en même-tems, l'un l'autre. Mais ce ſilence ne fut pas long-tems gardée : la Fée le rompit la premiere, tant la joie de *Lindor* lui cauſoit d'impatience. Pour l'Enchanteur, il ſouffroit & ſe taiſoit. Avouez, lui dit *Colere*, que ce Couple eſt bien peu circonſpect ? Il n'en eſt que plus heureux, répondit *Pacifique*.... A peine s'apperçoivent-ils

çoivent-ils que nous les examinons...., C'eſt qu'ils ont quelque choſe de mieux à voir... Quelle activité ce *Lindor* met dans ſes diſcours ; ſes proteſtations ne finiſſent pas!... Il eſt dans l'âge où l'on croit pouvoir tout promettre & tout effectuer... En vérité, c'eſt porter trop loin l'indulgence : quoi ! ſouffrir qu'il baiſe trente fois la main de *Délie*?... C'eſt beaucoup, je l'avoue, mais.... Mais ne la voyez-vous pas lui préſenter l'autre?.... Vous avez raiſon, reprit *Pacifique* un peu ému : ſe priver ainſi de ſes deux mains, c'eſt trop... Cependant, les voilà qui s'éloignent pour s'approcher de ce boſquet..... Arrêtez ! Arrêtez ! leur cria l'Enchanteur. Le ton avec lequel il prononça ces mots, fit juger à la Fée qu'il ne prenoit pas moins d'intérêt qu'elle-même aux actions du jeune Couple. Elle ſuivit ſon exemple, elle diſſimula. Ils s'approcherent de *Lindor* & de *Délie*, qui les évitoient. Ce fut encore la Fée qui parla la premiere, & ce fut à *Délie* qu'elle affecta de parler. On doit, lui dit-elle, vous avoir enſeigné à fuir certaines occaſions. Quelles occaſions ? demanda naïvement *Délie*... Celles qui pourroient conduire à certaines libertés. Qu'appelle-t-on des libertés ? demande encore *Délie*... Celles, par exemple, que vous venez de per-

mettre.... Quoi ! Ce n'eſt pas cela ?... Que vous faudroit-il donc de plus ?... Je n'en ſçais rien. Tant mieux ? dit en lui-même l'Enchanteur. Mais un peu moins de ſévérité, dit-il, tout bas à la Fée. Ne craignez rien, répondit-elle en ſouriant. Alors, continuant à queſtionner *Délie*, elle ajouta : quel eſt votre pere ? C'eſt ce que j'ignore, répondit *Délie*... Quelle eſt votre mere ?.... Je l'ignore également.... Quelle main vous a donc élevée ?... Je ne puis le ſavoir, je ne l'ai jamais vûe... Enfin, quel objet a le premier frappé vos regards ?... *Lindor*. L'Enchanteur fit la même queſtion à *Lindor*, & il répondit, *Délie*.

Ciel ! s'écrierent alors, & l'Enchanteur, & la Fée.. Mais ils ſe remirent de ce trouble, & continuerent à queſtionner *Lindor*. „ J'ignore, leur dit-il, qui „ je ſuis, & de qui je ſuis né. Une tour „ que j'habitois ſeul, fut long-tems mon „ unique demeure : un être que je ne „ voyois pas, mais que j'entendois, pour„ vut à tous mes beſoins. Il m'apprit „ à parler, ſans m'apprendre ſi jamais „ je pourrois parler à quelqu'un, ni s'il „ exiſtoit quelqu'un de mes ſemblables. „ Je paſſai ainſi mes premieres années, „ ſans bien ſavoir ce que c'étoit que des „ années. J'en avois douze, & rien ne „ m'avoit encore ennuyé, rien n'avoit

„ paru me manquer. J'en eus à peine
„ quinze, que tout m'ennuya, & que
„ je crus que tout me manquoit. Je me
„ sentois privé de ce qui pouvoit seul
„ faire mon bonheur, sans bien savoir
„ en quoi ce bonheur consistoit, ni ce
„ qui pouvoit y contribuer. „ Quelles étoient alors vos idées, demanda la Fée avec un ton d'intérêt? Madame, reprit *Lindor*, embarrassé de la question, je n'en avois que de très-confuses; mais elles se développerent dès la premiere fois que j'apperçus *Délie*... Reprenez le fil de votre récit, interrompit vivement la Fée. *Lindor* obéit. „ Chaque jour, „ poursuivit-il, ma prison me devenoit „ plus insupportable: j'ignorois, cepen- „ dant, qu'il y eût d'autres lieux habi- „ tés. Vint, enfin, le moment où je ne „ l'ignorai plus. Je sens tout-à-coup „ ma tour s'ébranler, je vois sa voûte se „ fendre; tout s'écroule; je tombe moi- „ même avec les débris, mais sans éprou- „ ver d'autre accident; & je me trouve „ enfin dégagé de ma prison par sa chûte. „ Le jour, que je n'avois jamais vû, „ m'éblouit d'abord: j'avois peine à „ distinguer les objets. Mais quel objet „ frappa mes premiers regards? Une „ jeune Beauté prête à périr, forcée de „ s'attacher à un mur que je voyois prê „ à l'écraser. Une Beauté... Ah! Mada „ me, c'étoit *Délie*!

Cette exclamation ne plaiſoit point à la Fée, que ce récit affectoit d'ailleurs ſingulierement ; & il en étoit de même de l'Enchanteur. *Lindor* pourſuivit ainſi. „ Voir *Délie*, l'admirer, la plaindre, „ voler à ſon ſecours, fut pour moi l'ou„ vrage d'un inſtant. Je l'arrache au pé„ril qui la menaçoit, je l'emporte dans „ mes bras.... Ah ! Madame, quel déli„ cieux inſtant pour moi ! Quel fâcheux „ récit, diſoit *Colere* en elle-même ! „ Quand j'eus contemplé *Délie* à mon „ aiſe, ajouta *Lindor*, je regardai au„ tour de moi, & ne vis plus que des „ ruines. A l'inſtant même, un jeune „ homme d'une figure intéreſſante nous „ apparut. Ne craignez rien, nous dit„ il ; je ſuis le Génie *Bienfaiſant*, le „ même qui vient de briſer vos fers. Les „ périls qui vous menaçoient juſqu'à ce „ moment, furent les cauſes de votre „ captivité. Soyez libres déſormais, & „ aimez-vous autant que ſe haïſſent ceux „ à qui vous devez le jour. Quoi ! le„ devons-nous aux mêmes perſonnes ? „ lui demandai-je avec inquiétude. Non, „ répondit *Bienfaiſant*. Mais le conſeil „ des Génies obligea la Fée, mere de „ *Délie*, d'épouſer l'Enchanteur, pere „ de *Lindor*. On eſpéroit par-là mettre „ fin à leurs diſputes : rien ne prouve „ mieux que les plus ſages arbîtres

„ peuvent ſe tromper. Quoi qu'il en
„ ſoit, ce Couple ſubit depuis quelque-
„ tems une deſtinée des plus biſarres,
„ & c'eſt à vous ſeuls qu'eſt réſervé l'a-
„ vantage d'y mettre fin.... Ah! que faut-
„ il faire? demandâmes-nous avec em-
„ preſſement. L'heure favorable n'eſt
„ pas encore venue, reprit le Génie :
„ mais elle viendra..... Je ſaurai bien
l'empêcher, dit la Fée à demi-voix. Alors elle fit ſigne à l'Enchanteur; & voilà *Délie* & *Lindor* encore une fois ſéparés.

Nous ſommes bien ſots, malgré toute notre ſcience magique, dit l'Enchanteur à la Fée; ſans le hazard qui nous rend maîtres de ces jeunes gens, peut-être allions-nous bientôt ſubir le ſort de *Docile* & de *Brouillon*, nos ennemis & nos victimes : tout nous annonce que *Délie* & *Lindor* ſont leurs enfans : ils ont échappé aux périls qui les menaçoient, & leur réunion nous en prépare d'inévitables. Eh! bien, dit la Fée, il faut les empêcher de ſe réunir, de ſe voir, & ſur-tout, de s'aimer; car l'amour eſt trop ingénieux, trop fertile en expédiens. Le plus sûr ſeroit qu'ils puſſent aimer quelqu'autre, ajouta *Pacifique*. Eſſayons le plus sûr dit la Fée. Eſſayons, reprit très-volontiers l'Enchanteur.

Ils jugerent bientôt que cet eſſai iroit mal s'ils n'uſoient d'artifice. Un tel expédient devoit leur plaire, & plaît ſouvent à tels & telles, qui ne ſont, ni Enchanteurs, ni Fées. Voilà ce Couple jaloux qui délibére. Après quelques incertitudes, dont les conſeils les mieux compoſés ne ſont pas toujours exempts, on ſe détermine, on a recours aux preſtiges; la Fée emprunte la figure de *Délie*, l'Enchanteur celle de *Lindor*: mais il leur manquoit tout ce que l'art de la magie ne pouvoit leur donner; j'entends cette vertu ſympathique, par laquelle *Délie* & *Lindor* étoient ſans ceſſe attirés l'un vers l'autre. Le Génie *Bienfaiſant* les en avoit doués ſans les prévenir, & ſans qu'ils s'en fuſſent apperçus, tant leurs cœurs s'y prêtoient volontiers: dès-lors, ſans cet agent ſecret, toute reſſemblance avec eux devenoit infructueuſe.

On ſe figure aiſément la triſteſſe où *Délie* & *Lindor* étoient plongés; ils ne trouvoient pas moins de bizarrerie que d'injuſtice dans la conduite de leurs Tyrans; ils n'eſpéroient jamais ſe voir. Quel état pour deux cœurs qui s'aiment, & qui croient devoir s'aimer toujours! Déjà une nuit s'étoit écoulée, déjà même le jour qui lui avoit ſuccédé étoit ſur ſon déclin, & *Délie* pleuroit en-

core : elle ſe refuſoit au repos, & dédaignoit les alimens que l'Enchanteur lui faiſoit offrir. C'eſt pour vivre, diſoit-elle, qu'on ſe nourrit ; & je ne dois plus vivre, puiſqu'il faut renoncer à *Lindor*.

A l'inſtant même elle croit entendre cet amant lui crier : vivez pour *Lindor*, qui vous aime & qui vous eſt rendu. Une porte s'ouvre, & *Délie* croit le voir, en effet. Elle pouſſe un cri de joie, veut voler à ſa rencontre : mais un pouvoir inconnu l'arrête. Au cri de joie ſuccéde un cri de douleur & de ſurpriſe. Deux fois *Délie* veut tendre les bras à celui qu'elle croit être *Lindor*, & deux fois cette puiſſance intérieure s'y oppoſe. Egarée, hors d'elle-même, ne pouvant plus réſiſter à l'antipathie qui l'étonne, & la maîtriſe, elle veut fuir ; elle ne voit qu'avec horreur mêlée de déſeſpoir le prétendu *Lindor* à ſes pieds.

Celui-ci jugea dès-lors que ſon ſtratagême n'auroit pas le ſuccès qu'il s'en étoit promis. On peut tromper les yeux ; mais en amour le cœur s'abuſe moins facilement : il ne perdit cependant pas toute eſpérance. Quoi ! diſoit-il à *Délie*, quoi ! c'eſt vous qui me fuyez ! C'eſt à *Délie* que *Lindor* paroît odieux ! En même-tems il vouloit prendre cette main que *Délie* offroit la veille de ſi

bonne grace au véritable *Lindor*, & *Délie* la retiroit en frémiſſant ; nouveau motif de regrets pour elle-même : ſes ſoupirs & ſes ſanglots la ſuffoquoient. Ah ! *Lindor*, s'écria-t-elle enfin, ah ! cher *Lindor* ! plaignez-moi... Que je vais être malheureuſe !... *Lindor !*... Je ne vous aime plus *!*

Ciel ! s'écria l'Enchanteur, en prenant encore une fois cette main que *Délie* retira de nouveau, & toujours en pleurant : ciel ! c'en eſt donc fait ! Eh ! que deviendra le malheureux *Lindor*, ſi vous l'abandonnez ? Eh ! que deviendrai-je moi-même, ſi *Lindor* m'abandonne, reprenoit l'affligée *Délie* ? ſon nom ſeul me pénétre l'ame. Cependant, il eſt trop vrai que votre préſence me glace.... Ah ! *Lindor* ! cher *Lindor !* eſt-il poſſible que je ne puiſſe plus vous aimer ? En achevant ces mots, *Délie* pleuroit de plus en plus, & en même-tems faiſoit de plus grands efforts pour s'éloigner.

L'Enchanteur avoit la ſcience, mais non la méchanceté de ſes ſemblables. Il étoit patient ; vertu bien rare dans quiconque peut ſe diſpenſer de l'avoir : il ne voulut pas accabler plus long-tems la charmante & naïve *Délie*. Je vais, lui dit-il, vous délivrer de ma préſence qui vous gêne : peut-être un autre inſtant me ſera-t-il plus favorable ; peut-être vous

vous rappellerez-vous que *Lindor* vous fut cher, & devroit vous l'être encore. A ces mots, l'Enchanteur, s'éloigne en effet. *Délie* veut le ſuivre, & recule après avoir fait deux pas. Elle veut l'appeller, ſa voix expire ſur ſes lévres : toute ſa perſonne reſte immobile, anéantie, pétrifiée.

Une ſcène à peu-près ſemblable ſe paſſoit entre la Fée & *Lindor*. Celui-ci, renfermé comme *Délie*, étoit occupé à gémir comme elle & pour elle. Tout-à-coup, il voit les portes de ſa priſon s'ouvrir comme d'elles-mêmes. Il s'échappe & cherche des yeux quel endroit de ce Palais peut renfermer *Délie*. Sans elle, la liberté, la vie même, ſont pour lui peu de choſe. Du Palais qu'il a inutilement parcouru, il pénétre dans les jardins : là, il promene de nouveau ſes regards, perce d'un coup-d'œil les allées les plus profondes, & n'apperçoit rien. Il jette enfin les yeux à quelques pas de lui, & voit ou croit voir *Délie* couchée ſur un lit de gazon, *Délie* ſe livrant à un ſommeil paiſible. Ciel ! c'eſt-elle, s'écria *Lindor*. Ciel ! mon cœur ne la devine-t-il plus ? N'auroit-il pas dû me conduire d'abord à ſes pieds ? Pourquoi même n'y ſuis-je pas encore ? Crains-je de troubler ſon ſommeil ? l'Amour & la joie excuſent tout : qu'ils

ſoient mes ſeuls guides.... Mais quelle eſt cette tiédeur que j'éprouve? Où ſont ces tranſports que *Délie* ſçut toujours m'inſpirer? N'eſt-ce plus elle? ne ſuis-je plus moi-même? Ce ſont-là ſes traits, ſes charmes; quelle autre pourroit les réunir? Je l'entends qui rêve, & c'eſt mon nom qu'elle répéte : elle m'appelle, & je n'oſe voler dans ſes bras... Que dis-je? loin d'y voler, je ſuis prêt à la fuir!

Tels étoient les combats qu'éprouvoit *Lindor*. Ils ennuyerent la Fée, qui, comme on le préſume bien, ne dormoit pas. Elle paroît s'éveiller, fixe *Lindor*, & s'avance avec précipitation vers lui. Quelle fut ſa ſurpriſe de voir qu'à meſure qu'elle faiſoit un pas en avant, *Lindor* en faiſoit un en arriere! Lui-même n'en étoit pas moins ſurpris que celle qu'il fuyoit. Cher *Lindor*, diſoit-elle, nos maux ſont finis; l'Enchanteur & la Fée conſentent à notre bonheur; ils n'y mettront plus d'obſtacles. Nous pouvons nous aimer, nous le dire; nous ſommes libres & maîtres dans ces lieux. Ainſi parloit la Fée, en s'avançant; & *Lindor* reculoit toujours.

Elle s'arrêta, & *Lindor* en fit autant. Ah! *Délie*, s'écria-t-il, où ſommes-nous? Quel affreux changement! Se peut-il que j'éprouve pour vous la mê-

me indifférence, la même averſion que pour la Fée ?... L'inſolent ! diſoit cette derniere en elle-même... Oui, pourſuivit-il, un aſcendant invincible m'éloigne de vous ; mais ſans doute, il n'eſt point naturel ; c'eſt l'effet de l'art de nos perſécuteurs. Ah ! *Délie !* Quels lieux ſommes-nous venus habiter ? Quels lieux, où l'on change ainſi, où l'on peut changer pour *Délie* ! Que je hais nos Tyrans, depuis qu'ils m'ôtent le pouvoir de vous aimer !

La colere de la Fée étoit au comble. Elle avança quelques pas, & heureuſement *Lindor* continua à retrograder. La Fée eût oublié le rôle de *Délie*, pour reprendre le ſien : mais enfin, elle conſerva celui qu'elle avoit d'abord pris ; moyen beaucoup plus ſûr de déſeſpérer *Lindor*. Vas, traître ! lui dit-elle, vas porter ailleurs tes vaines excuſes ; elles ne peuvent m'en impoſer. L'amour eſt indépendant de la magie ; il la ſoumet lui-même à ſon pouvoir : vas, fuis, renonce pour jamais à *Délie*, comme elle renonce pour jamais à toi. A ces mots, elle s'éloigne, & *Lindor* au déſeſpoir ne peut, cependant, ni la rappeller, ni la ſuivre.

L'Enchanteur & la Fée ſe retrouvent, & tiennent de nouveau conſeil. *Colere* crioit fort haut : *Pacifique* eſſayoit de la

calmer. N'eſpérons plus rien de la métamorphoſe, lui diſoit-il : un inſtinct ſecret, plus fort que toute notre magie, empêche ces enfans de s'y méprendre. D'ailleurs, j'ai pitié de leur ſituation.... Ayez pitié de vous-même, lui répliqua la Fée, toute furieuſe : c'eſt bien à un Enchanteur à plaindre qui lui réſiſte ! Allez, vous êtes indigne d'occuper un rang ! Avouez, reprenoit-il, ſur le ton le plus paiſible, avouez que cette envie de dominer nous a fait faire plus d'une ſottiſe. Quelle petiteſſe de les reconnoître ! ajouta la Fée.... Mais, par exemple, cette métamorphoſe biſarre de *Docile* & de *Brouillon*, qu'en direz-vous ?.... Que ce ſont deux ennemis humiliés.... Mais vous ſavez combien ce dernier fut impérieux & emporté.... Il eut raiſon ; & quant à nous, peu nous importe, il reſtera ce qu'il eſt.... J'avoue que je plains *Docile*, cette Fée ſi douce & ſi patiente... Elle eut tort de l'être ; elle ſoutint mal ſes droits, & c'eſt par dériſion que je l'ai métamorphoſée en aigle.... Mais ſi cette double métamorphoſe finit, la nôtre.... C'eſt ce qu'il faut empêcher.... Mais ſi *Délie* & *Lindor* ſont effectivement deſtinés à y mettre fin ?... C'eſt par cette raiſon qu'il faut les retenir ici. *Brouillon*, dans l'état où nous l'avons mis, n'y poura péné-

trer, & peu m'importe que *Docile* y pénétre. L'Enchanteur fit encore d'autres objections, & y joignit des raiſons ſi ſages, & ſi modérées, qu'il mit la Fée *Colere* hors d'elle-même.

Elle parut, toutefois, ſe calmer; c'eſt-à-dire, qu'elle fit un peu moins de bruit. Eh! bien, diſoit-elle au Magicien, uſons d'un nouveau preſtige. C'eſt peu d'avoir emprunté, vous la figure de *Lindor*, & moi celle de *Délie*; je veux qu'ils paroiſſent être nous-mêmes aux yeux l'un de l'autre. Mais, reprit l'Enchanteur, s'ils continuent de s'aimer ſous ce nouvel extérieur? Tant mieux, dit encore la Fée, nous ſerions vengés, & ils ſeroient punis; car vous préſumez bien qu'on ne les perdra point de vûe. L'Enchanteur voulut employer d'autres raiſons; mais *Colere* s'emporta, & *Pacifique* ſouſcrivit à tout.

Pour *Lindor*, il continuoit à errer en inſenſé, en furieux dans les Jardins du Palais. Il contemploit avec déſeſpoir ce lit de verdure où il avoit cru voir *Délie*, *Délie* qu'il croit avoir outragée par ſes dédains. Quoi! c'eſt-elle que je fuyois, s'écrioit-il hors de lui-même! c'eſt-elle qui renonce à moi pour toujours! J'ai pu ceſſer de l'aimer! J'ai pu mériter ſa haine! Quel affreux aſcendant me domine!

En prononçant ces mots, il leva les yeux au Ciel, & vit un grand aigle voltiger au-dessus de sa tête. Cet aigle tenoit dans ses serres un glaive qu'il laissa tomber aux pieds de *Lindor*. Grace aux Dieux, dit cet Amant affligé, voici un remède à mes maux.... Arrête, lui cria une voix qu'il ne reconnut pas; le moment de t'en servir n'est pas encore arrivé: sois toujours courageux, mais sache l'être à propos. *Lindor* eut pour cet Oracle tout le respect qu'on a pour les choses qu'on n'entend point; il se saisit du glaive, & attendit l'instant d'en pouvoir faire usage.

Mais une nouvelle épreuve attendoit, & *Délie*; & lui-même. Le Couple magicien étoit convenu de leur fournir les moyens de se rencontrer. *Délie* s'apperçut qu'elle pouvoit sortir de son appartement, lorsqu'elle s'y croyoit le plus étroitement resserrée. Elle parcourt de nouveau ces Jardins, où d'abord elle avoit vû son cher *Lindor*, avec tant de plaisir, où elle espére encore le voir, & réparer ses froideurs involontaires. Il y étoit en effet. Le sympathique instinct qui les conduit, les a bientôt rapprochés: tous deux tressaillent en s'appercevant, & toutefois, ni l'un, ni l'autre ne se reconnoissent. C'est la Fée, disoit

Lindor : c'eſt l'Enchanteur, diſoit *Délie*.... Ah ! Fuyons, s'écrioient-ils chacun à part ; & tout en diſant ces mots, ils s'avançoient de plus en plus. Ils ſont bientôt à portée de ſe parler, & toujours ſans ſe reconnoître. L'émotion qu'ils éprouvent les étonne, & les afflige. Eſt-il bien vrai, diſoit *Lindor*, en lui-même, eſt-il bien vrai que j'aie pu fuir *Délie*, & que mon penchant m'entraîne vers la Fée ? Eſt-ce bien elle qui me cauſe cette impreſſion ſi vive, ſi tendre, ſi digne de *Délie*, que j'outrage ? Quelle perfidie ! quel changement !..... *Délie* ſe faiſoit les mêmes reproches, y joignoit les mêmes réflexions, ſentoit & penſoit comme *Lindor* : la ſituation de ces deux amans ne pouvoit être, ni plus critique, ni plus violente. L'Enchanteur & la Fée en jouiſſoient ſans être vus : c'étoit pour eux une ſorte de triomphe, mais un de ces triomphes dont on ne peut ſe diſpenſer de rougir : auſſi l'Enchanteur ſe le reprochoit-il : quant à la Fée, elle ne ſe reprochoit rien. Pouvoit-ce donc être un malheur pour *Lindor*, de croire l'aimer ? A l'égard de *Délie*, elle la trouvoit un peu plus à plaindre de croire aimer l'Enchanteur.

Le jeune Couple avoit fait d'inutiles efforts pour ſe parler avec indifférence. *Lindor* cédoit à ſon aſcendant ; il étoit

aux genoux de la prétendue Fée ; il lui parloit tendrement, & elle l'écoutoit ; il tenoit une de ſes mains qu'elle ne ſongeoit plus à retirer. C'eſt, cependant, ma main qu'il croit tenir, diſoit la Fée à l'Enchanteur : c'eſt à mes genoux qu'il croit être. D'accord, reprenoit le Magicien ; mais, en même-tems, c'eſt moi que *Délie* croit voir à ſes genoux ; c'eſt à moi que ſa main s'abandonne. Cette obſervation ne plut point à la Fée. Elle s'avance, & *Lindor* croit toujours en elle appercevoir *Délie* : il ſe releve avec précipitation, avec honte. L'Enchanteur avoit paru en même-tems, & *Délie* l'avoit également pris pour *Lindor*. Quelle confuſion quelle douleur, s'emparerent de ſon ame ! Ce qui achevoit de tromper, & de déſoler ce jeune Couple, c'eſt qu'aux yeux de *Délie* la Fée n'avoit point changé de figure, & qu'il en étoit de même de l'Enchanteur à l'égard de *Lindor*. Quoi ! diſoit ce dernier avec fureur : c'eſt peu de tromper *Délie*, il faut encore la rendre témoin de mon infidélité ! Hélas ! diſoit *Délie* à ſon tour, que va penſer le malheureux *Lindor* ? Je l'ai fui, & il voit ſon rival à mes genoux, ſon rival que j'y ſouffre ! Ah ! mourons.... Je n'y puis plus tenir, diſoit l'Enchanteur à la Fée ; cette pauvre enfant va s'évanouir. Eh !

laiſſez, laiſſez, diſoit *Colere* ; elle ſait bien ce qu'elle fait ; mais heureuſement nous ſommes ici.

Quant à *Lindor*, il étoit prêt à tourner contre lui-même le glaive que l'aigle lui avoit laiſſé. Tout-à-coup, il voit ce même aigle voltiger au-deſſus de lui, tenant un ſerpent monſtrueux dans ſes ſerres. L'Enchanteur & la Fée jettent un cri, & reſtent immobiles. L'aigle continue de deſcendre, & laiſſe tomber le ſerpent aux pieds de *Délie*, que *Lindor* croit toujours être la Fée. Elle veut fuir. Quoi! dit-il, une Fée craindre les ſerpens! N'importe, je ne veux pas l'aimer ; mais je dois la défendre. Il dit, & fond ſur le reptile, à qui, d'un ſeul revers, il fait voler la tête. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de voir ce même ſerpent devenir homme, & le ſerrer dans ſes bras, en s'écriant : ah ! mon fils ! ta généroſité aura ſa récompenſe : reconnois ton pere, reconnois *Délie*, que *Délie* te reconnoiſſe : nous allons tous être vengés. En effet, lorſque *Brouillon* (car c'étoit lui) avoit repris ſa forme, *Pacifique* avoit perdu la ſienne : il erroit dans le Jardin ſous celle d'un mouton. Mais la Fée n'avoit encore ſubit aucune métamorphoſe : elle conſervoit même la figure de *Délie* aux yeux de *Lindor*, à qui la vraie *Délie* paroiſſoit toujours être la Fée,

tandis que lui-même n'offroit à ſes regards que les traits de l'Enchanteur. Nouveau ſujet de douleur que ces jeunes amans à qui les épreuves les plus triſtes ſembloient réſervées. La Fée *Colere* y mit le comble : elle vouloit achever de déſeſpérer ſa rivale. Regarde cet aigle, lui dit-elle ; c'eſt ta mere. Elle gardera cette forme aux yeux du Monde entier, & toi la mienne, & moi la tienne aux yeux de *Lindor*. Quoi ! s'écria *Délie*, avec frémiſſement, ma mere conſervera la figure d'un aigle, moi celle de la Fée, & la Fée la mienne ?... Ah ! donnez-moi ce glaive.... *Délie* s'en ſaiſit, & alloit ſe percer : toute la diligence de *Lindor* ne put même empêcher qu'elle ne ſe bleſsât légérement à la main. Il en tombe quelques gouttes de ſang ; auſſitôt la Fée *Colere* s'envole ſous la forme d'une chouette, & l'aigle redevient une femme digne par ſa beauté d'être la mere de *Délie*. Mais *Délie* elle-même n'avoit pas encore repris ſes charmes aux yeux de *Lindor* : *Lindor* offroit toujours les traits de l'Enchanteur aux yeux de ſa maîtreſſe.

Le pauvre enfant ! diſoit la Chouette perchée ſur un arbre : c'étoit pourtant moi qu'il croyoit défendre : c'eſt dommage qu'il ſoit condamné à garder la figure de l'Enchanteur. De ſon côté, le

Mouton disoit : il est bien triste pour *Délie* d'avoir troqué de visage avec la Fée. C'étoit, cependant, une bonne femme que cette Fée *Colere*, disoit à son tour l'Enchanteur *Brouillon*. En vérité, je regrette & je plains l'Enchanteur *Pacifique*, ajoutoit en elle-même la Fée *Docile*. Quant à *Délie* & à *Lindor*, ils ne disoient rien, se regardoient, s'aimoient encore malgré leur figure étrangere, & sentoient qu'ils s'aimeroient beaucoup mieux sous leur figure naturelle.

Mais l'un & l'autre poussérent un cri de joie à l'aspect du Génie *Bienfaisant*. Consolez-vous, leur dit-il : je ne vous ai point perdus de vûe ; & sur le Champ, il ajouta, en s'adressant aux Fées, & aux Enchanteurs : vous me paroissez tous quatre embarrassés ; avouez qu'on risque souvent de l'être, quand on a tout pouvoir, excepté celui de réparer ses sottises. C'est pour mettre fin aux vôtres, qu'aujourd'hui je descends parmi vous ; mais commençons par ces jeunes gens qui en sont les victimes, sans jamais en avoir été les complices. Que *Délie*, poursuivit-il, cesse de ressembler à la Fée.... Ah ! tant mieux, s'écria le Mouton. Que *Lindor*, ajouta *Bienfaisant*, quitte les traits de l'Enchanteur... Ah ! tant mieux, s'écria la Chouette. Que

Pacifique, pourſuivit le Génie, reprenne ſa forme pour ne la plus quitter..... Ah ! tant mieux ! s'écria *Lindor*... Que *Colere* quitte la figure d'une Chouette, pour reprendre à jamais la ſienne... Ah ! tant mieux ! s'écria *Délie*. Ce n'eſt pas tout, reprit encore *Bienfaiſant* ; que *Pacifique* s'uniſſe avec *Docile* & *Brouillon* avec *Colere*... Ah ! tant mieux ! s'écrierent, en même-tems, & *Colere*, & *Brouillon*, & *Docile*, & *Pacifique*.

On voulut remercier le Génie : il avoit déjà diſparu. Les deux Couples Magiciens ſe promirent bien de mettre ſes conſeils à profit. Ils s'étoient fait réciproquement aſſez de mal, pour bannir d'entr'eux toute rancune : mais les ſeuls vraiment heureux, furent *Délie* & *Lindor* : ils n'avoient jamais opprimé perſonne, & ils s'aimoient.

LES QUIPROQUO, OU, *Tous furent contens.*

NOUVELLE.

A PEINE *Damon* fut épris de *Lucile*, que déjà il lui avoit dit cent fois: je vous aime. Six mois après que *Lucile* aimoit *Damon*, elle ne lui disoit pas encore. D'où provenoit une conduite si opposée? D'une opposition de caractere encore plus grande. *Damon* étoit vif, impétueux, impatient, plutôt tourmenté qu'occupé de ce qu'il projettoit. *Lucile* étoit douce, modérée, timide, asservie à certains conseils qui la dirigeoient impérieusement. Elle étoit née tendre, mais elle sçavoit ne paroître que sensible; elle sçavoit même encore mitiger ces apparences de sensibilité. Tant de retenue mettoit *Damon* hors de lui-même. Non, disoit-il, jamais on ne porta l'indifférence aussi loin; c'est un marbre que rien ne peut échauffer. Oublions *Lucile*, & formons quelque intrigue beaucoup plus satisfaisante qu'un amour métaphy-

ſique & ſuivi. Il étoit fortifié dans ces idées par *Dorval*, jeune homme à peu-près de même âge, mais infiniment plus expérimenté que lui. *Dorval* étoit devenu petit-maître par ſyſtême autant que par goût. Il en préféroit le ton à tout autre, parce qu'il le croyoit le plus propre à tout faire paſſer. Il aimoit à donner un air d'importance à des bagatelles, & un air de bagatelle aux choſes les plus importantes. Il s'occupoit auſſi volontiers des unes que des autres; & étoit capable, tout à la fois, d'actions ſublimes, de procédés biſarres & de menues tracaſſeries. Il conſervoit une humeur toujours égale, parce qu'il ignoroit les paſſions vives; &, ce qui n'eſt pas moins rare, il excuſoit le contraire dans autrui. *Damon* étoit plus réfléchi en apparence; &, peut-être, au fond moins ſolide. Son ſérieux étoit plus triſte que philoſophique. Une ſeule paſſion ſuffiſoit pour abſorber toutes ſes idées; & ſes idées n'étoient ſouvent que frivoles. En un mot, il reſtoit peu de chemin à faire au Philoſophe pour devenir petit-maître, & au petit-maître pour devenir Philoſophe.

C'étoit auſſi ce dernier qui dirigeoit l'autre. Quoi! lui diſoit ce prétendu *Mentor*, tu te laiſſes gouverner par un enfant? pour moi je gouverne juſqu'aux Douairières les moins dociles & les plus

rusées. Le temps n'eſt plus où l'on vieilliſſoit à ébaucher une intrigue. Les rives de la Seine diffèrent en tous points de celles du Lignon. Crois-moi, voltige quelque-tems, & me laiſſe le ſoin de former l'innocente *Lucile*. Mais *Damon* ne vouloit point d'un pareil précepteur auprès de ſa Maîtreſſe. Il aimoit, &, par cette raiſon, étoit un peu jaloux. Il avoit, d'ailleurs, aſſez bonne opinion de lui-même, pour eſpérer de vaincre enfin la timidité de *Lucile*; car il avoit peine à ſe perſuader qu'elle pût être indifférente.

Mais cette timidité vaincue, *Damon* eût encore trouvé d'autres obſtacles. *Lucile* vivoit à une petite diſtance de Paris, ſous la tutelle d'une tante qui, à quarante ans, conſervoit toutes les prétentions qu'elle eut à vingt, & vouloit que ſa niéce n'en eût aucune à ſeize. Tout homme eſt trompeur, lui diſoit-elle, on ne peut manquer de le devenir. Croyez-en mon expérience, & fuyez-en la triſte épreuve. Ce diſcours, ou quelque autre équivalent à celui-là, étoit ſi ſouvent répété, qu'il impatientoit *Lucile*, toute modérée que la Nature l'eût fait naître. Cependant il faiſoit une vive impreſſion ſur ſon ame. Il faut bien en croire ma tante, diſoit-elle triſtement! elle eſt plus inſtruite que moi ſur ces ſortes de ma-

tières. Elle a, ſans doute, été bien des fois trompée; (ce qui étoit vrai:) mais, ſans doute, ajoutoit *Lucile*, qu'elle ne le ſera plus. Or, en cela *Lucile* ſe trompoit elle-même.

Cinthie (c'eſt le nom qu'il faut donner ici à cette tante) avoit des vûes ſecrettes ſur *Damon*; je dis ſecrettes, par la raiſon qu'elle ne vouloit point que *Dorval* en prît ombrage. Elle croyoit tenir ce dernier dans ſes liens, parce qu'il avoit la complaiſance de le lui laiſſer croire. Mais elle le trouvoit un peu trop diſſipé: elle ſe fût mieux accommodée du ſérieux apparent de *Damon*. C'eſt-là ce qui la portoit à envier cette conquête à ſa niéce. Auſſi leur laiſſoit-elle rarement l'occaſion de s'entretenir ſeuls. Elle étoit préſente à preſque toutes leurs entrevues; ce qui mettoit l'impatient *Damon* hors de lui-même. A peine répondoit-il aux queſtions qu'elle ſe plaiſoit à lui faire. Il ne parloit que pour *Lucile*, & ne regardoit qu'elle: mais *Lucile*, les yeux baiſſés, n'oſoit pas même regarder *Damon*. Elle écoutoit, ſe taiſoit, trouvoit *Damon* fort aimable, & ſa tante fort ennuyeuſe.

Les pauvres enfans! diſoit un jour *Dorval*, en lui-même: ils ont mille choſes à ſe dire, & ne peuvent ſe parler. Peut-être n'en diront-ils pas d'avantage; mais

mais n'importe ; il faut, du moins, les mettre à portée de ſoupirer à leur aiſe. Il y réuſſit. Ayant imaginé un prétexte qui oblige *Cinthie* à s'éloigner, il laiſſe lui-même les deux amans tête-à-tête.

Lucile étoit contente, mais interdite. Pour *Damon*, il ne perdoit pas ſi facilement la parole. Il vouloit déterminer *Lucile* à s'expliquer nettement ; & de ſon côté, elle ſe propoſoit bien de n'en rien faire. Elle parut même vouloir s'éloigner aux premiers mots que *Damon* lui adreſſa. Il la retint, & ne fit qu'accroître ſon trouble. Serez-vous donc toujours inſenſible, ou diſſimulée ? lui diſoit-il. Quoi ! pas un mot qui puiſſe me ſatisfaire, ou me raſſurer ? Vous raſſurer ! reprit naïvement *Lucile*. Eh mais !... croyez-vous que je ſois bien raſſurée moi-même ?... Dites-moi le ſujet de vos craintes ?.... Je l'ignore : mais quel peut-être celui des vôtres ?... Je crains que vous ne m'aimiez pas. *Lucile* rougit, & ne répondit rien. Parlons ſans feinte, ajoutoit *Damon*, & ſouffrez que je m'explique ſans détour : je vous aime, charmante *Lucile*.... Oh ! reprenoit-elle, je ne veux pas que vous me le diſiez !.... Mais, ingrate ! vous ne m'aimez donc pas ?... Je ne ſuis pas ingrate..... Vous m'aimez donc ? je n'ai point dit cela. Ciel !.... s'écria l'emporté *Damon*, je le vois trop, ma préſence

vous eſt à charge ; il faut vous en délivrer : il faut renoncer à vous pour jamais. A ces mots *Lucile* changea de couleur, baiſſa la vue, & reſta interdite. Son ſilence étoit très-éloquent. Tout autre que *Damon* fût tombé à ſes genoux ; mais il vouloit quelque choſe de plus qu'un aveu tacite ; il vouloit que la timide, la douce, la tendre *Lucile* s'expliquât ſans réſerve, & mît dans ſes diſcours autant d'impétuoſité que lui-même. Heureuſement *Cinthie* vint la tirer d'embarras. Ce fut peut-être là l'unique fois que ſon arrivée cauſa quelque joie à ſa niéce. Pour *Damon*, il ne put diſſimuler la mauvaiſe humeur qui le dominoit : ce qui donna beaucoup de ſatisfaction à *Cinthie*.

En vérité, diſoit *Lucile* en elle-même. *Damon* ſe comporte ſinguliérement. Que veut-il de plus ? N'en ai-je pas déjà trop dit ? Ne peut-il rien deviner ? Ah ! ſans doute, il veut m'entendre lui dire que je l'aime pour ne plus l'écouter par la ſuite. Hé bien ! il l'apprendra ſi tard que du moins il le déſirera long-tems. Ma tante me l'a dit cent fois, les hommes n'aiment qu'eux, & ne veulent être aimés que pour eux, que pour ſatisfaire leur amour-propre. En vérité, ma tante a bien raiſon !

Dorval s'étoit bien apperçu que le tête

à-tête qu'il avoit procuré au jeune couple avoit été perdu à diſputer. C'eſt toujours un pas vers la concluſion, diſoit-il : une rixe, en amour, vaut mieux que le ſilence. Mais *Damon* ne calculoit pas ainſi. Obligé de ſe contraindre en préſence de *Cinthie*, il ne peut long-tems ſoutenir cette épreuve. Il part ſous un faux prétexte, & ſe retire chez lui. Là, il ſe livre aux réflexions les plus emportées. Un obſtacle étoit pour lui un ſupplice : il lui ôtoit le repos, l'appétit & la raiſon. Celui-ci lui ôta juſqu'à la ſanté. Il n'auroit pas été aſſez patient pour ſuppoſer trois jours de maladie, il fut réellement ſaiſi d'une fièvre qui le retint beaucoup plus long-tems chez lui. *Dorval* le trouva dans cette ſituation, & fut très-ſurpris d'en apprendre la cauſe. N'eſt-ce que cela ? lui dit-il, d'un ton ironique ; *j'entreprends cette cure*. J'irai parler à ton inhumaine, je lui peindrai ton amoureux déſeſpoir. Ce n'eſt plus de nos jours l'uſage d'être inexorable. Je ſuis ſûr que *Lucile* fera des vœux pour ta ſanté & ta perſévérance.

Damon fut plutôt piqué que conſolé par ce Diſcours. Je ne veux point de toi pour médiateur, diſoit-il *à Dorval* ; de pareils agens ne travaillent guères que pour eux-mêmes. Continue à voltiger, & laiſſe-moi aimer à ma mode ; ſur-tout

point de concurrence. Oh ! ne crains rien, reprit *Dorval*. *Lucile* eſt fort aimable ; mais je n'aime que quand & autant que je veux. Je te promets de ne devenir ton rival qu'au cas que tu ayes beſoin d'un vengeur. *Damon* voulut répondre ; mais *Dorval* avoit déjà diſparu.

L'abſence de *Damon* étonnoit beaucoup *Cinthie*, affligeoit encore plus ſa niéce. *Lucile* regardoit cette abſence comme une preuve de légéreté ; elle s'applaudiſſoit triſtement de n'avoir point laiſſé échapper l'aveu que *Damon* avoit voulu lui arracher. Que ſeroit-ce, diſoit-elle, s'il étoit certain de ſon triomphe, puiſque n'en étant sûr qu'à demi, il vole déjà à de nouvelles conquêtes? En vérité, ma tante a bien raiſon ! L'inſtant d'après ſurvient *Dorval*, qui lui apprend que *Damon* eſt aſſez enfant pour être malade, qu'il ſéche, qu'il languit, conſumé par l'amour & la fiévre. Ce récit allarme & touche vivement la tendre *Lucile*. Elle paroît un inſtant douter du fait ; mais ce n'eſt que pour mieux s'en aſſurer, & *Dorval* le lui affirme de maniere à l'en convaincre. Il n'eſt pourtant pas vrai, diſoit *Lucile* en elle-même, que *Damon* ſoit inconſtant, & qu'il n'aime que lui ; on n'eſt point touché de la ſorte

de ce qu'on ne déſire que par vanité. Mais ces réfléxions ne ſervoient qu'à rendre ſa perplexité plus grande. Elle n'entrevoyoit, d'ailleurs, aucun moyen de raſſurer *Damon*. Elle continuoit à garder le ſilence. *Dorval*, que rien n'embarraſſoit, & qui prenoit toujours le ton le plus propre à ſauver aux autres tout embarras, exhorte *Lucile* à réparer le mal qu'elle a fait. Quel mal ? lui demanda-t-elle.... Celui d'avoir conduit le fidéle *Damon* au bord de la tombe.... Qui ? Moi !..... Vous-même. C'eſt un homicide dont vous voilà chargée. Croyez-moi, écrivez à ce pauvre moribond, ordonnez-lui de vivre. Il eſt trop votre eſclave pour oſer vous déſobéir !... Oh ! pour moi, je n'écrirai point... Il le faut.... Mais, Monſieur, ſongez-vous bien à la démarche que vous faites ?.... N'en doutez pas. C'eſt un trait d'Héroïſme qui doit ſervir d'exemple à la poſtérité. Je voudrois pouvoir y tranſmettre vos charmes, elle jugeroit encore mieux de la grandeur du ſacrifice. Au ſurplus, je ne prétends pas faire de tels prodiges en vain. Ou déterminez-vous à aimer, à conſoler *Damon*, ou ſouffrez que je vous aime.

L'alternative parut des plus ſingulieres à *Lucile*. Cependant elle n'héſitoit pas ſur le choix : elle ne balançoit que ſur

la démarche où *Dorval* prétendoit l'engager. Ce ſeroit, diſoit *Lucile* en ſon ame, ce ſeroit bien mal profiter des avis de ma tante. Quoi ! écrire, tandis qu'elle me défend de parler ! Mais, après tout, ſi le doute où je laiſſe *Damon* eſt la ſeule cauſe de ſa maladie ; ſi un mot peut le guérir ; ſi faute de ce mot, ſon mal augmente, que n'aurois-je pas à me reprocher ? Que ne me reprocherois-je pas ?... En vérité, ma tante pourroit bien avoir tort.

Dorval devinoit une partie de ce qui ſe paſſoit dans l'ame de *Lucile*. Le tems preſſe, lui dit-il ; chaque minute pourroit diminuer mon zèle, & augmente à coup ſûr le mal de *Damon*. Mais, Monſieur, reprenoit *Lucile*, que voulez-vous que j'écrive ?... Ce que le cœur vous dictera ; que la main ne faſſe qu'obéir, & tout ira bien.... Oh ! je vous proteſte que mon cœur ne s'eſt encore expliqué pour perſonne.... Il s'expliquera... Point du tout, reprit *Lucile* toute troublée, je ne ſais par où commencer... Je vois bien, s'écria *Dorval*, qu'il faut m'immoler ſans réſerve. Hé bien ! écrivez, je vais dicter. *Lucile* prit la plume en tremblant, & *Dorval* lui dicta ce qui ſuit :

Votre abſence m'inquiétoit, & cependant, j'en ignorois la vraie cauſe. Main-

tant que je la ſais, cette inquiétude redouble.

Mais, Monſieur, interrompit *Lucile*, après, toutefois, avoir écrit, cela n'eſt-il pas bien fort? Point du tout, reprit froidement *Dorval*; il n'y a point de prude qui voulût ſe contenter d'expreſſions ſi mitigées. Continuez, ſans riên craindre... Mais cela doit, du moins, ſuffire... Laiſſez-moi faire... *Lucile* continua donc à écrire, & *Dorval* à dicter.

On m'a dit que vous vous croyez malheureux; ſachez qu'il n'en eſt rien.

En vérité, Marquis, interrompit encore *Lucile*, vous me faites dire là des choſes bien ſurprenantes! Bagatelle! reprit *Dorval*; rien de plus ſimple que cette maniere d'écrire. Encore une phraſe, & nous finiſſons... De grace, Monſieur, ſongez bien à ce que vous allez me dicter?... Repoſez-vous-en ſur moi. Voici quelle fut cette phraſe.

Ceſſez d'être ingénieux à vous tourmenter, & conſervez-vous pour la tendre LUCILE...

Oh! je vous jure, s'écria-t-elle, que je n'écrirai jamais ces derniers mots! Il

le faut cependant, répliqua *Dorval*... Je vous proteſte que je n'en ferai rien... Il le faut, vous dis-je ; autrement le ſecours ſera trop foible, & demain je vous livre *Damon* trépaſſé.... Comment! Monſieur, vous prétendez m'arracher un aveu de cette nature!... Eh quoi ! Mademoiſelle, qu'a donc cet aveu de ſi extraordinaire? Savez-vous que je ménage prodigieuſement votre délicateſſe? Avec plus d'expérience, vous me rendriez plus de juſtice. Je vous jure qu'on ne s'eſt jamais acquitté ſi facilement envers moi ; j'exige, en pareil cas, les expreſſions les plus authentiques. Pour moi, répliqua *Lucile*, je ne veux point écrire des choſes de cette eſpéce. Belle *Lucile*, dit alors *Dorval*, de l'air du monde le plus ſérieux, je ſens que ma fermeté chancele; ne préſumez point trop de mes forces. Encore un peu de réſiſtance de votre part, & je croirai que *Damon* n'a plus rien à prétendre ; je renoncerai à ſes intérêts pour m'occuper des miens. Oui, pourſuivit-il, je tombe à vos genoux, & c'eſt encore pour lui que j'y tombe; mais ſi vous perſiſtez dans vos refus, j'y reſterai pour moi.

Lucile, quoique très-agitée, avoit peine à garder ſon ſérieux. Elle craignoit, d'ailleurs, que ſa tante, occupée alors à conférer avec un célébre Avocat ſur un procès

procès prêt à ſe juger, & dont le gain ou la perte devoit accroître ou diminuer conſidérablement ſa fortune ; *Lucile*, dis-je, craignoit que *Cinthie* ne vînt les ſurprendre, & ne trouvât *Dorval* dans cette attitude. C'eſt de quoi elle avertit ce dernier : mais il parut inébranlable. Il fallut donc ſe laiſſer vaincre en partie ; c'eſt-à-dire, que des quatre mots *Lucile* conſentit à en écrire trois. *Dorval* diſputa encore beaucoup avant que de ſe relever. Il ne put, toutefois, empêcher que l'épithéte de *tendre* ne fût ſupprimée. La Lettre finiſſoit ainſi : *Conſervez-vous pour Lucile.* C'en étoit bien aſſez ; mais pour l'inquiet *Damon*, c'étoit encore trop peu. *Dorval* entra chez lui avec cet air de ſatisfaction qui annonce le ſuccès. Tiens, lui dit-il, voilà qui vaut mieux pour toi que tous les Aphoriſmes d'*Hippocrate*. *Damon* étonné ſe ſaiſit avidement de la Lettre, & la dévore plutôt qu'il ne la parcourt. Un mouvement de joie avoit paru le tranſporter : quelle fut la ſurpriſe de *Dorval* en voyant cette joie ſe ralentir tout-à-coup ! Quoi ! lui dit-il, quel eſt cet air morne & glacial ? Eſpérois-tu qu'au lieu d'une Lettre je t'amenaſſe *Lucile* en perſonne ? Je doute que de tous les héros de l'amitié aucun ait porté le zèle juſques-là. Ah ! mon cher *Dorval*, s'écrie *Damon* ; je ne vois que

de la pitié dans cette lettre : *j'y voudrois* de l'amour. Un *je vous aime*, eſt ce que j'exige, & ce que je n'ai encore pu obtenir ; ce qu'il ne m'eſt pas même permis de prononcer. Eh ! qu'importe, reprit *Dorval*, que *Lucile* s'effraye du mot, pourvu qu'elle ſe familiariſe avec la choſe. Combien de femmes à qui la choſe eſt inconnue & le mot trop familier !

Tandis que *Dorval* raſſuroit ainſi *Damon*, *Cinthie* queſtionnoit & impatientoit ſa Niéce. Elle vouloit juger de l'effet que l'abſence & la maladie de *Damon* produiſoient ſur ſon ame. Mais *Lucile*, qu'elle avoit inſtruite à diſſimuler, uſa de ce ſecret contre elle-même. Elle ſe garda bien, ſur-tout, d'avouer qu'elle eût écrit à *Damon*. Ce n'eſt pas qu'elle n'eût quelque inquiétude de s'être ainſi fiée à *Dorval* ; mais cette réflexion lui étoit venue trop tard. Elle réſolut d'attendre l'événement. *Damon*, au bout de quelques jours, reparut chez *Cinthie*. Il avoit l'air extrêmement abbattu. *Lucile* en fut vivement touchée. Elle ne douta preſque plus de la ſincérité de ſon amour. Une ſeule preuve de cette eſpéce fait plus d'impreſſion ſur une ame tendre, que des proteſtations ſans nombre. Il étoit naturel que *Damon* témoignât ſa reconnoiſſance à *Lucile*. Mais lui-même s'y croyoit

peu obligé. Ses réflexions n'avoient fait qu'accroître ſes doutes. Il ne regardoit la lettre de *Lucile* que comme l'effet d'une ſimple politeſſe, ou des perſécutions de *Dorval*. De ſon côté *Lucile* ſe reprochoit d'en avoir trop fait. Elle attribuoit cette froideur de *Damon* au trop d'empreſſement & de ſenſibilité qu'elle avoit laiſſé voir à la lettre qu'elle avoit écrite. C'eſt à ce coup, diſoit-elle, que l'inconſtant ne va plus ſe contraindre. Sa vanité eſt ſatisfaite; il va lui chercher de nouvelles victimes. Ainſi *Lucile* reprend un air timide & compoſé qui diſoit beaucoup moins que n'avoit dit la lettre, & infiniment plus encore qu'elle n'eût ſouhaité. Ah Dieu! diſoit à ſon tour en lui-même l'impatient *Damon*, ne l'avois-je pas deviné? Cette lettre eſt-elle autre choſe qu'une froide politeſſe; une démarche qui ne ſignifie rien, ou qui, peut-être ſignifie trop? *Lucile* n'a fait que céder aux perſécutions de *Dorval*. Qui ſçait même ſi ce n'eſt point un jeu concerté entr'elle & lui?

A l'inſtant même ſurvient *Dorval*. Eh quoi! dit-il au couple conſterné, vous voilà froids comme deux ſimulachres! N'avez-vous plus rien à vous dire, ou vous ſuis-je encore néceſſaire? De tout mon cœur!... Soyez moins zélé, reprit *Damon*, avec une ſorte d'impatience.

Sois donc toi-même plus ardent, répliqua vivement *Dorval*. Je ne prétends pas qu'on gâte ainſi mon ouvrage. Qu'eſt-ce que cela veut dire, reprit *Damon*? Que ſi vous n'êtes bientôt d'accord l'un & l'autre, ajouta *Dorval*, je me croirai par honneur obligé de vous ſéparer. Ma méthode n'eſt pas de rien entreprendre en vain. J'ai décidé que *Lucile* deviendroit ſenſible : elle le ſera, ou pour toi, ou pour moi.

Lucile ſourit malgré elle. *Damon* frémit de la voir ſourire. La déclaration n'eſt pas mal-adroite, dit-il, avec dépit. Elle n'eſt pas nouvelle, reprit *Dorval*; je ne fais que répéter en ta préſence ce que j'ai déjà dit à *Lucile* en particulier. *On ne m'a jamais vu dérober la victoire.* Je veux bien cependant ne te la diſputer qu'autant que tu continueras d'attaquer comme quelqu'un qui ne veut pas vaincre. Ah! c'en eſt trop! s'écria *Damon*... L'arrivée de *Cinthie* l'empêcha lui-même d'en dire d'avantage. *Cinthie* venoit d'achever ſa toilette, à laquelle, depuis quelques années, perſonne n'étoit plus admis. *Dorval*, qui ne ſe laſſoit ni de perſiffler, ni de ſervir *Damon*, crut l'obliger en propoſant d'aller l'après-dînée aux *François*. Il avoit accoutumé *Cinthie* à ne jamais le contredire; elle ſouſcrivit à ce qu'il vouloit. *Lucile* applaudiſſoit

tacitement ; mais *Dorval* fut bien ſurpris de voir *Damon* s'y refuſer. Cet amant biſarre méditoit un projet qui ne l'étoit guères moins. Peu aſſuré que *Lucile* ſoit ſenſible, il veut éprouver ſi elle ſera jalouſe. C'eſt ce qui le porte à rejetter la partie qu'on lui propoſe, ſous prétexte qu'il eſt engagé avec la Marquiſe de N.... Cette Marquiſe étoit une jeune veuve débarraſſée depuis peu d'un mari vieux & jaloux. Elle uſoit très-amplement de la liberté que cette mort lui avoit laiſſée. Elle ne manquoit ni d'agrémens, ni d'envie de plaire. Auſſi ſa cour étoit-elle nombreuſe. *Cinthie* & ſa niéce la connoiſſoient. A peine *Damon* l'eut-il nommée que la premiere rougit de dépit, & que la ſeconde ſoupira de douleur. *Damon* s'applaudit en voyant *Lucile* s'allarmer. Il s'affermit de plus en plus dans ſon deſſein, & partit pour ſon prétendu rendez-vous. Ce départ étoit pour *Dorval* un problême, une ſource de conjectures. Sans doute, concluoit-il, que *Damon* rectifie ſa maniere d'aimer, qu'il ſe produit, ſe partage, en un mot qu'il ſe forme. Il a raiſon. Mais la triſteſſe de *Lucile* laiſſoit facilement deviner que, ſelon elle, *Damon* avoit tort. *Cinthie* n'étoit cependant pas la moins piquée. Elle concevoit bien comment la Marquiſe pouvoit l'emporter ſur une ri-

vale auſſi inexpérimentée, auſſi novice que ſa niéce; mais elle ne concevoit pas comment on ne lui donnoit point à elle-même la préférence & ſur ſa niéce & ſur la Marquiſe.

L'heure du Spectacle arrive, on s'y rend, & *Cinthie* ſelon ſa méthode, ſe place dans une loge des plus apparentes. Elle avoit relevé ce qui lui reſtoit de charmes par une extrême parure. *Lucile*, au contraire, étoit dans une ſorte de négligé; mais ce négligé même ſembloit être un art, tant la nature avoit fait pour elle. Un fond de triſteſſe, un air languiſſant la rendoient encore plus touchante. Tous les Petits-Maîtres, jeunes & vieux, la lorgnoient; toutes les femmes belles, ou laides, la cenſuroient, quand *Damon* parut avec la Marquiſe. Soit hazard, ſoit deſſein, la loge où ils ſe placerent étoit oppoſée en face à celle de *Cinthie*. *Damon* la ſalua, ainſi que ſa niéce, avec une aiſance étudiée & qui lui coutoit. *Cinthie* n'eut guères moins de peine à cacher ſon dépit, & *Lucile* ſon trouble. Mais à force de ſaillies, *Dorval* leur en fournit les moyens. Il parvint même à les égayer véritablement. L'amour-propre dont une Belle, ſi jeune & ſi novice qu'elle ſoit, eſt rarement exempte, vint à l'appui des diſcours de *Dorval*, & fit prendre à *Lucile*

un air de ſatisfaction qu'au fond elle ne reſſentoit pas. Mais à meſure que ſa gaieté ſembloit renaître, on voyoit s'évanouir celle de *Damon*. Il ne répondoit plus que par monoſyllabes aux diſcours de la Marquiſe. Il releva même aſſez bruſquement quelques mots qui ſembloient tendre à ridiculiſer *Lucile*, & qui ne tendoient qu'à l'éprouver lui-même. La Marquiſe avoit aſſez d'attraits pour pardonner à celles qui en poſſédoient beaucoup ; elle avoit une Cour aſſez nombreuſe pour ne point chercher à dépeupler celle d'autrui. C'étoit, d'ailleurs, une de ces femmes qui ne traitent point l'amour ſérieuſement, pour qui cette paſſion n'eſt guères qu'un caprice, & chez qui un caprice n'eſt jamais une paſſion, en un mot, c'étoit une Petite Maîtreſſe, digne d'entrer en parallele avec *Dorval* & plus propre à lui plaire qu'à fixer & captiver *Damon*. Auſſi ambitionnoit-elle moins la conquête de celui-ci que de l'autre. Elle le connoiſſoit & en étoit fort connue. Il ne doutoit point qu'elle ne fût très-propre à débarraſſer *Damon* de ſes premiers liens. Mais elle ne viſoit qu'à déſoler cet amant jaloux ; à quoi elle réuſſit parfaitement. *Dorval*, ſans le vouloir, la ſecondoit de ſon mieux. Il achevoit de déſeſpérer *Damon*, lorſqu'il croyoit ne faire que

conſoler *Lucile*. Le perfide, diſoit-il, ceſſe de ſe contraindre ; il ne garde plus aucuns ménagemens envers moi ; il ſe déclare hautement mon rival... Eh bien ! c'eſt en rival qu'il faudra le traiter.

On repréſentoit *Zaïre*. Les ſoupçons & la jalouſie d'*Oroſmane* donnoient beau jeu aux plaiſanteries de la Marquiſe, & encore plus de matière aux réflexions de *Lucile*. La ſituation de *Zaïre* lui arrachoit les larmes ; elle y trouvoit quelque rapport avec la ſienne : elle s'en laiſſoit d'autant plus pénétrer. Une ame ingénue s'émeut facilement. Ce n'eſt point ſur des cœurs blâſés que les *Zaïres* & les *Monimes* exercent leur pathétique empire. *Lucile* fut encore plus affectée par la petite Piéce. On eût dit que ces rencontres fortuites étoient l'effet d'un arrangemenr prémédité. On repréſentoit la charmante Comédie de l'Oracle. La Fée, diſoit *Lucile*, voudroit que *Lucinde* ignorât ce que c'eſt qu'un Homme : *Cinthie* me défend de les écouter. Les raiſons de la Fée ne peuvent, ſans doute, être mauvaiſes ; & pour ce qui eſt de ma tante, les ſiennes me paroiſſent aſſez bonnes.

Le Spectacle fini, *Dorval* accompagne & la tante & la niéce juſques chez elles. *Damon* reſte avec la Marquiſe. Il frémit de la loi qu'il s'eſt lui-même im-

poſée. Il ſe repréſentoit *Dorval* mettant à profit, pour le ſupplanter, les momens qu'il lui laiſſoit. Pour combler ſon embarras, il y avoit ſouper chez la Marquiſe, & il ſe vit contraint d'y aſſiſter. Les convives étoient tous d'une humeur très-analogue à celle de l'hôteſſe. La converſation fut vive & enjouée ; mais *Damon* y mit peu du ſien. Il repouſſa même fort mal tous les traits que la Marquiſe lui lança, ou lui fit lancer.

Rentré chez lui, il ne put dormir ; & dès le jour ſuivant, après avoir beaucoup héſité, il reparoît chez *Cinthie*. Il eſt fort ſurpris d'en être bien reçu, & fort affligé d'éprouver le même accueil de la part de *Lucile* ; rien n'annonçoit en elle aucun reſſentiment, aucune atteinte de jalouſie. Ce n'eſt pas qu'elle en fût exempte : mais les ordres de *Cinthie*, & ſur-tout ſa préſence, l'obligeoient à diſſimuler. Peut-être auſſi un peu d'orgueil, bien fondé, ſe joignoit-il à toutes ces raiſons. Mais dans tout cela *Damon* n'appercevoit que l'ouvrage de *Dorval* ; il n'imputoit qu'à lui l'indifférence dont *Lucile* faiſoit parade ; il le croyoit ſon rival, & ſon rival préféré. Les réſolutions les plus violentes s'offroient à ſon eſprit : l'amitié les combattoit. Obſédé par *Cinthie*, il ne pouvoit s'expliquer avec *Lucile*. Peut-être même en eût-il fui

l'occaſion, ſi elle ſe fût offerte ; peut-être la vanité eût-elle impoſé ſilence à ſa jalouſie.

Inquiet, troublé, mais attentif à ne point le paroître, il ſort & laiſſe *Lucile* perſuadé plus que jamais de ſon inconſtance. L'envie de ſe diſſiper l'entraîne chez la Marquiſe. Il y trouve ſon prétendu rival & le Chevalier de *B*..... leur ami commun. Sçais-tu bien, diſoit ce dernier à *Dorval*, que la niéce eſt jolie? A quoi ſonge la tante de la placer en perſpective à côté d'elle? Il y a là bien de la mal-adreſſe & de la préſomption!... A propos, pourſuivoit-il, en s'adreſſant à *Damon*, tu ſemblois deſtiné à former ce jeune Sujet? mais cet honneur me paroît réſervé à *Dorval*: on voit que la petite perſonne eſt très-diſpoſée à mettre à profit ſes documens. *Dorval* ne contredit en rien ce diſcours ; ç'eût été déroger au ton que lui-même avoit adopté. Mais ſon ſilence acheva de rendre *Damon* furieux. Dès-lors, il ſe réſout à venir aux dernieres extrêmités, à ſe battre contre lui.

La *Marquiſe* n'étoit point préſente à ces propos ; *Damon* profita de ſon abſence pour tirer *Dorval* à l'écart. Il l'invite ſimplement à ſe rendre avec lui à l'étoile ſous quelques minutes. Je vais t'y devancer, reprit ce dernier, ſans être

cependant au fait du myſtère. En effet, il ſortit l'inſtant d'après. *Damon* ne tarda pas à le ſuivre. Tous deux ſe rejoignirent au lieu indiqué. L'air ſérieux de *Damon* ne ſurprit point *Dorval*; il ne lui en connoiſſoit guères d'autre. Comment va la nouvelle intrigue, lui dit-il? ma foi, Comte, je t'en félicite; ton choix ne pouvoit mieux tomber que ſur la Marquiſe. Elle te fera faire plus de progrès en deux mois que *Lucile* en deux ans. Mes progrès, répondit ſéchement *Damon*, ſont encore plus prompts que vous ne penſez; j'ai déjà appris à diſcerner un ami vrai d'avec un ami faux. Quoi! répliqua *Dorval*, un peu ſurpris du ton avec lequel ces paroles avoient été prononcées, eſt-ce à ces ſortes d'inſtructions que la Marquiſe borne ſes ſoins? Laiſſons-là la Marquiſe, reprit *Damon*, avec encore plus de hauteur; parlons de vos procédés: ce n'eſt pas la premiere fois qu'ils me choquent; mais je ſonge à m'en venger plutôt qu'à les définir. Sçais-tu bien, Comte, ajouta *Dorval*, qu'à la fin ce ton m'ôteroit la liberté, & même la volonté de te déſabuſer? Peu m'importe, interrompit *Damon*, &, d'ailleurs, ce ſeroit peine perdue; je ſçais à quoi m'en tenir. Cherchons quelque endroit plus écarté. Ils s'avancent ſans aucune ſuite, & ne tardent pas à trouver

ce qui leur convient. *Dorval*, qui n'avoit qu'un ſeul ton pour toutes les circonſtances de la vie, n'en changea point dans celle où il ſe trouvoit. Il me ſemble, diſoit-il, voir renaître le ſiécle de nos anciens *Preux*: quand ils n'avoient rien de mieux à faire, ils s'amuſoient à rompre une lance en l'honneur de leurs Dames. Il eſt vrai, pourſuivoit-il, qu'un bras en écharpe eut toujours des graces aux yeux d'une Belle.

Ils s'arrêtent en un lieu qui leur paroît propre à ce qu'ils méditent. Là ils mettent l'épée à la main, & ſe battent avec la même ardeur que s'ils euſſent toujours été ennemis. Ils s'étoient déjà bleſſés l'un & l'autre, quand le Chevalier de B..... arriva. Meſſieurs, leur dit-il, en les ſéparant, que ſignifie cette ſçène? Ma foi, mon cher Chevalier, reprit *Dorval*, je l'ignore: demande-le à *Damon*; peut-être le ſçait-il. *Damon* croyoit effectivement le ſçavoir; mais il ne jugea pas à propos de s'expliquer. Les deux prétendus rivaux avoient chacun beſoin des ſecours d'un Chirurgien. On en fait venir un chez le Suiſſe du Bois de Boulogne. Il penſa les deux bleſſés; après quoi, l'un & l'autre ayant envoyé ordre à leurs équipages d'avancer, chacun remonta dans le ſien. Le Chevalier accompagna *Damon*, qu'il jugeoit avoir été

l'aggreſſeur dans cette affaire. Il lui fit encore quelques queſtions inutiles pour en ſavoir le motif. Il conclut, enfin, que la jalouſie armoit les deux rivaux l'un contre l'autre, & que l'objet de cette jalouſie étoit la Marquiſe.

C'étoit du moins, elle qui avoit ſoupçonné la premiere le motif de leur ſortie. Elle étoit, ſans qu'on le ſçût, dans un cabinet voiſin, lorſque *Damon* avoit parlé en ſecret à *Dorval*; elle avoit entendu nommer le lieu du rendez-vous, & c'étoit à ſa priere que le Chevalier avoit ſuivi les deux Champions. De-là ſon apparition ſi ſubite, & que ni *Dorval*, ni *Damon* n'avoient pû prévoir.

Le Chevalier l'inſtruiſit de ce qui s'étoit paſſé, & lui fit part de ſes conjectures. Le mot de combat l'effraya d'abord. Elle n'étoit pas de nos Coquettes qui dans ces ſortes d'occaſions regardent la mort d'un amant, comme une victime offerte à leurs charmes, comme le triomphe le plus réel de leur beauté. Le Chevalier la raſſura, en lui apprenant que les bleſſures des deux rivaux n'étoient pas dangereuſes. Rien, au ſurplus, ne pouvoit l'induire en erreur. Elle ſavoit que *Damon* aimoit *Lucile*, elle ſavoit qu'il étoit l'aggreſſeur dans cette diſpute. Elle n'avoit qu'une crain-

te ; c'étoit que la jalouſie de *Damon* ne fût point mal fondée. Cependant, par un motif de tracaſſerie, aſſez commun parmi les femmes ; elle fit ſecrettement informer *Cinthie* de la diſpute des deux amis. On ajouta de plus, par ſon ordre, que, ſelon toutes les apparences, la Marquiſe les avoit rendus rivaux.

Il eſt facile de rendre jalouſe une femme qui ne peut que difficilement réparer ſes pertes. *Cinthie* étoit dans le cas. Lui enlever *Dorval*, c'étoit lui ravir tout ce qui lui reſtoit. Elle ne put déguiſer ſon déſeſpoir, même aux yeux de ſa niéce. D'ailleurs, elle diſſimuloit beaucoup moins avec *Lucile*, depuis qu'elle la croyoit oubliée de *Damon*. J'ajouterai même qu'elle avoit porté la confiance envers elle à un point exceſſif. *Lucile* s'amuſoit à peindre en mignature, & y réuſſiſſoit parfaitement. *Cinthie* voulut qu'elle traçât de mémoire le Portrait de *Dorval*. Un prétexte aſſez frivole vint à l'appui de cette demande. *Lucile*, ſans approfondir ſes vues, obéit à ſes ordres, & ſongea à faire auſſi uſage de ce talent pour elle-même. Elle ſe trouvoit cependant encore plus humiliée que ſa tante. Hélas ! diſoit-elle, s'il eſt vrai que *Damon* & *Dorval* s'étoient querellés pour la Marquiſe, il eſt donc bien sûr que *Damon* ne ſonge plus à moi, qu'il me

ſacrifie à cette rivale ! C'étoit pour accroître ce ſacrifice que l'ingrat vouloit ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Je lui en ai tû la meilleure partie, & lui en ai trop dit encore.

Tandis que *Lucile* accuſoit ainſi *Damon*, il étoit lui-même partagé entre les regrets d'avoir peut-être injuſtement querellé *Dorval*, & la crainte d'avoir eu trop de raiſon de le faire. La fiévre l'avoit ſaiſi & retardoit la guériſon de ſa bleſſure. *Dorval*, au contraire, fut guéri de la ſienne au bout de huit jours. Il apprit l'état où étoit ſon adverſaire, & en fut touché. Toute rancune étoit bannie de ſon ame, ou pour mieux dire ſon ame étoit incapable d'en conſerver. Il s'étoit battu avec *Damon* ſans être ſon ennemi. Il réſolut de le ſervir, comme s'ils ne ſe fuſſent jamais battus, à le réconcilier une ſeconde fois avec *Lucile*. Ce ſont, diſoit-il, deux enfans qui s'aiment & qui ſe boudent. Il faut avoir pitié de leur inexpérience, il faut les obliger à s'entendre.

Dans ce deſſein il ſe rend chez *Cinthie*, à laquelle il ſe propoſoit de taire la vraie cauſe de ſon abſence depuis huit jours. Il fut ſurpris de l'en trouver inſtruite. Quoi ! Monſieur, lui dit-elle, auſſi-tôt qu'elle l'apperçut, vous vous expoſez aux riſques de ſortir ? Celle qui

vous a fait braver les périls d'un combat ne vous oblige pas, du moins, à prendre ſoin de votre guériſon ? C'eſt bien mal connoître le prix de certaines choſes. Je vous jure d'honneur, Madame, reprit *Dorval*, que j'ignore de qui vous voulez parler.... Comment, Monſieur ! n'avez-vous pas eu affaire avec *Damon* ?.... Je l'avoue, puiſque vous le ſavez ; mais c'eſt tout ce que je ſais là-deſſus moi-même.... Quoi ! vous vous battez ſans ſavoir pour qui, ni à quel ſujet ?... Eh ! Madame, eſt-ce donc une choſe ſi extraordinaire ?..... Mais on s'explique du moins.... Madame, reprit encore *Dorval*, ces ſortes d'explications ne ſervent qu'à faire ſoupçonner la valeur de quiconque s'y arrête, un peu équivoque. Il vaut mieux paroître s'entendre. On s'explique après, s'il en eſt encore tems. Mais *Damon* garde encore pour lui ſon ſecret.

Dorval en étoit cependant bien inſtruit ; mais il n'en vouloit faire part qu'à *Lucile*. N'ayant pû alors l'entretenir en particulier, il revint le jour ſuivant. L'occaſion étoit favorable ; *Cinthie* étoit abſente, & *Lucile* abſolument ſeule dans ſon cabinet. *Dorval*, qui étoit en poſſeſſion d'entrer librement, uſe de ce privilége. Il pénétre ſans bruit juſqu'au cabinet, dont la porte ſe trouva toute ouverte.

verte. Il voit *Lucile* occupée à peindre, & reconnoît le portrait de *Damon* qu'elle traçoit de ſouvenir, en laiſſant de loin à loin échapper quelques larmes. L'ouvrage étoit aſſez avancé pour que *Dorval* ne pût s'y méprendre. Il comprit dès-lors que le ſoin d'appaiſer *Lucile* n'étoit pas le plus preſſé, & qu'on pouvoit s'en repoſer ſur elle-même. Il ſort comme il étoit entré, ſans faire du bruit, ſans être apperçu. *Lucile* étoit trop ſérieuſement occupée pour qu'il fût aiſé de la diſtraire.

Voici, diſoit *Dorval*, chemin faiſant, voici un nouveau ſpécifique pour ce pauvre *Damon*; reſte à trouver le moyen de lui en faire part. Il craignoit d'irriter ſon mal, en s'offrant à ſa vue. Il ſe rendit chez le Chevalier, qui leva ſes doutes avant qu'il les lui eût expliqués. J'allois chez toi, lui dit-il, auſſi-tôt qu'il l'apperçut, & j'y allois de la part de *Damon*, qui t'invite ſincérement à te rendre chez lui. De tout mon cœur, reprit *Dorval*; ma viſite, je crois, vaudra mieux pour lui que celle de ſon Médecin. Tous deux ſe rendent chez le malade, qu'ils trouvent au lit. A peine apperçut-il *Dorval*, qu'il lui tendit la main de l'air le plus intime. On m'aſſure, lui dit-il, que tous mes ſoupçons à ton égard ſont faux; je commence à le croire. Oublions le paſſé, &

daigne encore être mon ami. Très-volontiers, répondit *Dorval*, je le ſuis, & n'ai point ceſſé de l'être. J'ai fait, de plus, une découverte qui doit anéantir ta fiévre & tes ſoupçons. Quelle eſt-elle? reprit vivement *Damon*... Des meilleures pour toi. Tu ſçais, ou ne ſçais pas, que la fille d'un certain *Dibutade*, craignant de ne plus revoir ſon amant, charbonna ſes traits ſur le mur de ſa chambre?..... Hé bien! que m'importe?... *Lucile* te traite avec plus de diſtinction; elle te peint en miniature. *Lucile* me peint! s'écria *Damon*..... Mieux que ne feroit *la Tour*, répliqua *Dorval*: une jeune perſonne dont l'amour conduit le pinceau, fait toujours des prodiges dans ces ſortes d'occaſions. Tu me flattes, mon cher Marquis, ajoutoit *Damon*, en ſe ſoulevant pour l'embraſſer; tu me flattes? *Lucile* eſt trop indifférente pour en uſer ainſi... Oh! parbleu! je veux t'en donner le plaiſir. D'ailleurs, il faut bien que tu viennes obtenir le pardon; c'eſt une cérémonie préalable... Je t'avoue que je crains les reproches de *Cinthie*. *Cinthie* eſt occupée à faire juger un procès de la plus grande conſéquence. Elle ſort tous les matins, & a la mal-adreſſe de ne pas mener *Lucile* avec elle. Tu profiteras de cette lourde bévue.

Damon fut en état de ſortir au bout de quelques jours, tant le ſpécifique de *Dorval* avoit produit un prompt effet. Ce dernier conduit *Damon* chez *Cinthie*. Elle étoit abſente, comme ils l'avoient prévu. *Lucile* elle-même ne ſe trouva point dans ſon appartement. On leur dit qu'elle accompagnoit dans le Parc une vieille parente qui étoit venue la viſiter. *Damon* pria *Dorval* d'aller la prévenir ſecrettement ſur ſon arrivée : ce que ce dernier exécuta avec plaiſir. A peine commençoit-il à s'éloigner, que *Damon* entre dans le cabinet de *Lucile*. Son but ne pouvoit pas être bien décidé. Peut-être eſpéroit-il y trouver ſon portrait. Mais que devint-il, en appercevant celui de *Dorval*, très-reſſemblant, & auquel *Lucile* paroiſſoit avoir encore travaillé le jour même ? Une pareille vue déconcerteroit l'amant le plus flegmatique. Pour *Damon*, il devint furieux. Quoi ! s'écria-t-il, hors de lui-même, je ſerai donc ſans ceſſe le jouet d'une perfide & d'un traître ! C'eſt pour me rendre le témoin de ma honte qu'il oſe me conduire ici ! Ah ! je ne dois plus écouter que ma rage. Il s'en fallut peu qu'il ne mît le portrait en piéces ; mais il ſe contenta de ſortir de la maiſon, ſans avoir parlé ni à *Lucile*, ni à *Dorval*.

Tandis qu'il retourne chez lui, ne ſe-

pirant que vengeance, *Dorval* inſtruiſoit *Lucile* de ſon arrivée. Cet avis la jette dans le plus grand trouble. Elle quitte avec précipitation ſa parente & *Dorval*, pour courir à ſon appartement. Voilà, diſoit ce dernier, une activité qui n'eſt point de mauvais augure pour *Damon*. Mais le déſir de le revoir n'étoit pas l'unique raiſon qui engageât *Lucile* à ſe preſſer ainſi. Elle vouloit ſouſtraire à ſa vue le portrait qu'elle avoit laiſſé en évidence ; oubli dont l'arrivée de ſa vieille parente étoit la ſeule cauſe. *Lucile* arrive, retrouve le portrait à peu-près à la même place, mais elle n'apperçoit point *Damon* : elle ſonne, elle demande ce qu'il eſt devenu ; on lui apprend qu'il vient de remonter dans ſon *vis-à-vis*, & de s'éloigner en toute diligence. Alors *Lucile* ne doute plus qu'il n'ait vû le fatal portrait. Je ſuis perdue, diſoit-elle ! il va me regarder comme une perfide, rien ne pourra plus le déſabuſer : que je ſuis malheureuſe ! Elle s'étoit renfermée dans ſon cabinet, elle y reſtoit accablée, elle oublioit qu'elle eût compagnie dans le jardin. *Dorval*, qui s'ennuyoit fort avec la vieille, jugeoit qu'apparemment *Lucile* & *Damon* trouvoient les inſtans plus courts. Il avoit été un peu ſurpris de voir *Lucile* s'éloigner avec tant d'activité ; il ne le fut pas moins de la voir reparoître

avec un air de triſteſſe & d'abattement. La vieille Couſine ayant mis fin à ſa viſite, leur laiſſa le tems de s'expliquer. Eh bien! belle *Lucile*, lui dit *Dorval*, ne vous ai-je pas ramené *Damon* le plus docile de tous les hommes? Je ne crains plus qu'une choſe, c'eſt qu'il ne devienne timide à l'excès. Je n'ai pû le réſoudre à ſe montrer avant que vous ſoyez prévenue de ſon arrivée : mais que vous a-t-il dit?... Qui? *Damon*? reprit *Lucile* : hélas ! je ne l'ai pas même vû !... Quoi! Mademoiſelle, vous m'avez laiſſé morfondre une demi-heure auprès d'une Baronne ſeptuagenaire, & vous n'étiez pas avec *Damon* ?... Je ne l'ai point vû, vous dis-je ; il étoit déjà parti : ſa viſite n'eſt qu'un outrage de plus pour moi... Oh ! parbleu ! il y a là-deſſous du ſingulier, de l'extraordinaire ! *Lucile* ſoupçonnoit bien ce qu'il pouvoit y avoir : mais elle n'oſoit en inſtruire *Dorval*. Je vais, lui dit ce dernier, éclaircir cette énigme, & reviens auſſitôt vous faire part de ma découverte. Arrêtez, lui cria *Lucile*, je crains quelque nouvelle criſe entre *Damon* & vous. Mais cette objection, & beaucoup d'autres ; ne purent empêcher *Dorval* de s'éloigner.

Il arrive chez *Damon* & le trouve ſeul ſe promenant à grands pas. Sçais-tu

bien, lui dit-il, que tu deviens l'homme de France le plus ſingulier ; & qu'on riſque de ſe couvrir de ridicule en s'intéreſſant pour toi ? *Damon*, ſurpris de ſa viſite, & le regardant avec des yeux où la fureur étoit peinte : Monſieur, lui dit-il, venez-vous braver juſques chez lui un ami que vous trahiſſez indignement ? ... Arte-là, interrompit *Dorval*, je vois qu'il y a ici quelque nouvelle mépriſe. Non, non, reprit *Damon*, il ne peut y avoir d'équivoque : tous mes doutes ſont éclaircis. *Julie*, & vous, êtes d'accord enſemble pour me jouer. Mais que plutôt..... Ecoute, *Damon*, ajouta *Dorval*, nous nous connoiſſons ; que penſerois-tu qui pût me réduire à diſſimuler avec toi ? Sçais-tu qu'il y auroit furieuſement d'orgueil de ta part à me ſoupçonner de cette baſſeſſe?... Hé! bien, ſoit; je conſens à croire que tu n'eſt point le complice de *Lucile* ; mais je n'en ſuis pas moins trahi, tu n'en es pas moins la principale cauſe.... Oh explique-toi plus clairement ſi tu veux que je t'entende. Mais non, réponds-moi d'abord : pourquoi, quand je vais annoncer ton arrivée à *Lucile*, & que cette pauvre enfant accourt vers toi, ſans prendre garde qu'elle riſque de fâcher une parente, riche, caduque & qui veut la faire ſon héritiere ; pourquoi *Lucile* ne te retrouve-

t-elle plus? Ah! la perfide! s'écria *Damon*, ce n'étoit pas moi qu'elle aſpiroit à voir, c'étoit la preuve de ſa trahiſon qu'elle vouloit ſouſtraire à mes yeux!.... Comment? quelle preuve?.... ton portrait, puiſqu'il faut le dire: l'ingrate eſt actuellement occupée à te peindre... Mon portrait! mais tu te trompes, *Damon*, c'eſt le tien; j'ai vu *Lucile* occupée à l'achever..., c'eſt le tien, te dis-je; crois-en l'attention avec laquelle je l'ai examiné, crois-en la rage qui me poſſéde!... Parbleu l'aventure eſt des plus comiques, le *Quiproquo* des plus biſarres: tu crois, dis-tu, être bien sûr de ton fait?.... Ah! trop sûr! Que n'en puis-je au moins douter? mais non, tout eſt éclarci. C'eſt toi que l'ingrate me préfére, c'eſt toi qu'elle aime. *Dorval* reſta un moment rêveur, après quoi il ajouta: *Damon*, cela pourroit bien être, je ne vois rien-là de miraculeux, ce n'eſt pas la premiere fois que je triomphe ſans le ſçavoir & ſans y prétendre: après tout, il y auroit de la barbarie à rebuter cet enfant.... Songe que la vie n'eſt rien pour moi ſi *Lucile* m'eſt enlevée, & que tu n'obtiendras l'une qu'après m'avoir arraché l'autre... En vérité, *Damon*, tu ne te formes point, tu es l'homme du monde que je voudrois le moins tuer; mais, enfin, que veux-tu que je faſſe? tu con-

nois *Lucile*; crois-tu qu'il ſoit bien aiſé de lui tenir rigueur ?... La perfide !.... Qu'entends-tu par ce mot ?.... Quoi ! peut-elle douter un inſtant que je ne l'adore ?... Elle s'en ſouviendra quelque jour, & alors tu prendras ta revanche, en lui préférant une rivale.... Non, je veux, je prétends qu'elle s'explique dès aujourd'hui, qu'elle prononce entre toi & moi... Tu n'y ſonges pas; as-tu donc oublié que *Lucile* n'eſt qu'un enfant; & qu'un pareil aveu embarraſſeroit la femme la plus aguerrie ?.... N'importe, je jouirai de ſa confuſion, je pourrai l'accabler de reproches... Oh ! parbleu, c'eſt ce que je ne dois pas ſouffrir. D'ailleurs, ſonge au ridicule de la démarche où tu veux m'engager : l'amour n'eſt aujourd'hui qu'une convention tacite; on s'aime, on ſe laiſſe, & tout cela doit ſe deviner ; toute queſtion à cet égard eſt puérile, tout aveu ſuperflu, tout reproche ignoble & déplacé.

Il fallut, cependant, que *Dorval* cédât aux inſtances de *Damon*; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de répugnance. Lorſqu'il avoit promis à *Lucile* de le lui ramener, il croyoit lui cauſer de la joie, & non de l'embarras. Leur arrivée la fit pâlir. C'eſt dequoi *Dorval* s'aperçut d'abord. Il prit ce ton léger qu'il employoit à tout propos. Belle *Lucile*, lui dit-il,

dit-il, banniſſez toute contrainte. Le déſolé *Damon* veut être inſtruit de ſon ſort. Il ſoupçonne votre cœur de ſe déclarer pour moi : il croit que certain portrait, dont vous faites myſtère, eſt le mien. C'eſt exiger un aveu bien authentique, je l'avoue ; mais tel eſt *Damon* ; il préfére un arrêt foudroyant à une plus longue incertitude.

Lucile ne répondit rien, & parut encore plus agitée. Ah ! s'écria *Damon*, ce ſilence n'en dit que trop. C'en eſt fait, je ſuis ſacrifié. Mais cruelle, celui que vous me préférez ne jouira pas de ſon triomphe, ou la mort que je recevrai de ſa main m'empêchera de voir mon opprobre. *Lucile* ne répondoit rien encore. Ma foi, ma pauvre *Damon*, dit alors *Dorval*, j'ai pitié de l'état où je te vois, & s'il n'étoit pas au-deſſus de l'homme d'être ingrat envers *Lucile*, peut-être euſſé-je porté l'héroïſme à ſon comble. Mais regarde-la, & vois ce qu'il eſt poſſible de faire. *Lucile* ne put ſoutenir plus long-tems cette biſarre mépriſe. Mais, Monſieur, dit-elle à *Damon*, avec une agitation extrême, depuis quand prenez-vous tant d'intérêt à ce qui ſe paſſe dans mon cœur ? Vous avez paru en faire trop peu de cas, pour... Oui, interrompit *Damon*, oui, j'ai mérité vos rigueurs, votre haine

J'ai paru oublier vos charmes, j'ai paru vous donner une rivale ; mais, en vous fuyant, je vous adorois, je n'entretenois cette rivale que de vous. Elle a des charmes, & je ne lui parlois que des vôtres. Peut-être elle m'abhorre pour avoir connu à quel point je vous aime. Ah Ciel ! s'écria *Lucile* ; à quelle extrêmité me vois-je réduite ! Parlez, reprenoit *Damon*, il n'eſt plus tems de feindre. Mais que pourriez-vous dire qui pût démentir ce que j'ai vu ? Tranchez net la difficulté, diſoit *Dorval*, ou, du moins, expliquez-vous par emblême : laiſſez parler le portrait en queſtion. Je tremble, ajouta *Lucile*, en tirant un portrait de ſa poche. O Ciel ! s'écrioit *Damon*, cette vue va donc régler ma deſtinée ! Courage, diſoit *Dorval* à *Lucile* qui héſitoit toujours, faites ce que votre cœur vous preſcrira. Hé bien, lui dit-elle, en tremblant de plus en plus, voyez vous-même ce qu'il convient de faire. A ces mots elle lui donne le portrait. Grand Dieu ! s'écrie de nouveau *Damon*, c'en eſt donc fait ! Il ne me reſte plus qu'à m'immoler aux pieds de l'ingrate. Déjà il avoit tiré ſon épée, & la tournoit contre ſon ſein. Arrête, arrête ! lui cria *Dorval*, voilà un déſeſpoir ſingulierement placé : regarde cette peinture. *Damon* la fixe d'un œil égaré, & reconnoît

ſes traits. Adorable *Lucile*, dit-il, en ſe précipitant à ſes genoux, que ne vous dois-je point? & que mes ſoupçons me rendent coupable! Quoi! tandis que je vous outrageois, vous daigniez raſſembler les traits d'un ingrat!.... Mais, reprenoit-il, en s'interrompant, un autre a joui de la même faveur! A ce diſcours *Lucile* change de couleur, & reſte interdite. Nouvelles allarmes pour *Damon*. Oui, pourſuivoit-il, un autre portrait a tantôt frappé ma vue. De grace, expliquez-nous ce qu'il ſignifie. En faites-vous une collection? Ecoute, mon cher, interrompit *Dorval*, Mademoiſelle a un talent ſi décidé pour ce genre qu'il ſeroit affreux qu'elle l'enfouît. Craignez, dit alors *Lucile* à *Damon*, craignez que je n'éclairciſſe vos injuſtes ſoupçons; je ne vous les pardonnerai pas après les avoir détruits.

Ces trois perſonnes étoient occupées au point que *Cinthie* entra ſans qu'on ſe fût même douté de ſon arrivée. Elle venoit annoncer à ſa niéce le gain de ſon procès. Elle la trouve dans une agitation extrême, voit *Damon* à peu-près dans le même état, & *Dorval* qui ſembloit participer à cette ſcène. Qu'eſt-ce que cela ſignifie, Mademoiſelle? demanda *Cinthie*. Mais *Lucile* n'avoit pas l'aſſurance de répondre. *Dorval* commençoit

à ſe douter du fait. Il réſolut de mettre fin à toute cette intrigue, & d'uſer de l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de la tante. Il s'agit, Madame, lui dit-il, de certain portrait furtivement apperçu. Comment ! quel portrait ? demanda-t-elle avec empreſſement. *Lucile*, qui ne pouvoit plus ſoutenir l'état où elle voyoit *Damon*, fit un effort ſur elle-même. Le voilà ce portrait, dit-elle à *Cinthie*; il n'appartient qu'à vous d'en diſpoſer. Alors elle le lui donne. *Cinthie* irritée n'en prit que plus promptement ſa réſolution. Elle s'approche de *Dorval*, & lui fait voir le portrait que *Lucile* vient de lui remettre. C'eſt le vôtre, lui dit-elle, & c'eſt par mon ordre que *Lucile* a imité vos traits. Vous ne doutez point que l'on ne s'intéreſſe à un objet que l'on fait peindre. Je garde le portrait, & vous offre en échange ma main avec toute ma fortune augmentée de cent mille livres de rente par le gain de mon procès. Madame, reprit *Dorval*, voilà un concours de circonſtances bien favorable. Mais ſouffrez que je m'occupe d'abord des intérêts d'un ami. Sans doute qu'en vous décidant à vous marier, vous ne prétendez pas condamner *Lucile* au célibat. Il y auroit de l'inhumanité dans cet arrangement. Ici *Damon* interrompit *Dorval*, & s'adreſſant à *Cinthie*: je ne

puis plus vous cacher, Madame, lui dit-il, que j'adore votre charmante niéce. Ma conduite, je le ſais, annonçoit tout le contraire; mais ce n'étoit qu'une feinte, & cette ruſe eſt une faute que l'aimable *Lucile* me pardonne: daignez imiter ſon indulgence. Vraiment, reprit *Cinthie*, je m'apperçois bien que ma niéce eſt fort indulgente. Mais, enfin, Marquis, dit-elle à *Dorval*, conſeillez-moi; que faut-il faire? Il faut, Madame, répliqua-t'il, unir *Lucile* avec *Damon*, & partager avec eux votre fortune.... Madame, interrompit ce dernier, ce n'eſt point à vos richeſſes que j'en veux; l'aimable *Lucile* eſt au-deſſus de tous les tréſors de la terre; & d'ailleurs, ce que j'ai de bien peut ſuffire... Non, non, interrompit *Cinthie* à ſon tour, il en ſera comme le Marquis vient de le régler. Ah! ma chere tante! s'écria *Lucile*. Ah! cher *Dorval!* s'écria en même-tems *Damon*.... *Dorval* ſe refuſa à de plus longs remercîmens. Maintenant, Madame, ajouta-t-il, voyez quelles ſont vos dernieres réſolutions. Comment! Marquis, reprit *Cinthie*, que ſignifie ce langage?... Oh! Madame, il ne ſignifie que ce que vous voudrez... Le mariage vous effraye-t-il?.... Point du tout, le mariage n'effraye point quiconque ſait ſon monde... C'eſt-à-dire, que vous imi-

terez ceux qui ſe piquent de le bien ſavoir ?.... Moi ? Madame ; oh ! parbleu, je ne me calque ſur perſonne. Mais il eſt des cas où il faut ſuivre l'uſage, ou ſe couvrir d'un éternel ridicule... Et moi, Marquis, je vous déclare qu'un mari du bon ton me conviendroit fort peu..... Mais, Madame, comment donc faire ? Faut-il ſe reléguer juſques dans la claſſe des moindres Bourgeois ? Ce ſont les ſeuls qui n'ayent pas encore mis à l'écart les gothiques entraves de l'Hymen. Cela étoit bon du tems de *Saturne* & de *Rhée !*.... Je prétends vivre comme on vivoit alors... Alors, Madame, l'Hymen étoit le Dieu de la contrainte : aujourd'hui c'eſt le Dieu de la liberté. On a ſubſtitué aux froids égards, à l'éternelle aſſiduité, une aiſance toute aimable, une confiance à toute épreuve. En un mot, le domaine de l'Hymen eſt devenu la maiſon de campagne de l'Amour. C'eſt le lieu où il prend ſes vacances, & où il ſe remet de ſes fatigues. Il ſemble, reprit vivement *Cinthie*, que vous ayez reçu des mémoires de feu mon époux : il agiſſoit comme vous vous propoſez d'agir ; mais il a ſçu me dégoûter d'un mari petit-maître. Oubliez l'offre que je vous ai faite : j'oublierai de mon côté.... Ah ! cher *Dorval* ! interrompit *Damon*, tu me replonges dans l'abîme d'où tu ſem-

blois m'avoir tiré! Mais, point du tout, reprit *Dorval*, me voilà encore tout prêt à me dévouer. Il n'en eſt pas beſoin, ajouta vivement *Cinthie*; raſſurez-vous, *Damon*. En rompant pour jamais avec *Dorval*, je n'en tiendrai pas moins ce que je vous avois promis. Je conſens que vous épouſiez ma niéce, & je lui donne la moitié de mon bien, en attendant mieux. A ces mots, *Cinthie* entre & s'enferme dans ſon boudoir.

Que ne te dois-je, point, cher *Dorval*, diſoit *Damon*? C'eſt toi qui as conduit les choſes juſqu'à cet heureux dénouement. Oublie mes torts & mes injuſtes ſoupçons: j'ai pour jamais appris à te connoître. Comment donc! reprit *Dorval*, tes craintes n'avoient rien de ridicule; on craindroit à moins. Il n'eſt pas maintenant douteux que *Lucile* ne te préfére: mais, franchement, j'ai eu peur pour toi.

Le tems éclaircit la deſtinée de ces différens Perſonnages. *Cinthie* ſe jetta dans la réforme, y joignit la médiſance, & y prit goût. *Dorval* épouſa la Marquiſe, & tous deux vécurent dans une confiance, & une diſſipation réciproques. *Lucile* & *Damon* vécurent en époux qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes; *tous furent contens.*

ABBAS ET SOHRY,

NOUVELLE PERSANNE. *

ABBAS, Roi de Perſe, fut, comme tant d'autres Potentats, ſurnommé *le Grand*, pour avoir fait de grands maux à ſes voiſins. Il aimoit paſſionnément les femmes & la guerre. Il la faiſoit autant pour peupler ſon Sérail que pour accroître ſes Etats. Tout Roi dont la femme étoit belle, & le Royaume voiſin de celui de Perſe, devoit alors ſonger à défendre l'une & l'autre. Du reſte, *Abbas* étoit auſſi prompt à ſe refroidir qu'à s'enflammer, & en amour comme en guerre, une conquête achevée lui en faiſoit bientôt déſirer une nouvelle.

Il y avoit alors dans le pays d'Imirette (c'eſt l'ancienne Albanne) une jeune Princeſſe, nommée *Sohry*, ſœur du Souverain de cette Contrée. *Sohry* étoit plus belle qu'on ne le peut décrire, même en ſtyle oriental. C'eſt elle que les Poëtes Perſans ont depuis chantée à l'envie. Mais l'hyperbole, qui leur eſt ſi familiere, ſe trouva dans cette rencontre au-deſſous de la réalité. Il fut, pour

* Le fonds de ce Conte eſt vrai, & tiré des Voyages de *Chardin*. *Sohry* eſt auſſi connue, auſſi célébre en Perſe, que la belle *Agnès* l'eſt en France.

cette ſeule fois, hors de leur pouvoir d'outrer un ſujet.

L'admirable *Sohry* vivoit ſous la tutelle d'une mere qui l'égaloit preſque en beauté, & ne la ſurpaſſoit que de trois luſtres en âge: c'eſt-à-dire, qu'elle n'avoit guères que trente ans. Cette Princeſſe, après avoir été Reine, s'étoit faite Religieuſe; état qui dans cette contrée n'oblige point à s'enfermer dans un Cloître. On reſte dans ſa maiſon, & l'on eſt libre d'en ſortir ſans que pour cela aucun des vœux reçoive, ou ſoit cenſé avoir reçu nulle atteinte.

Sohry, que nul vœu pareil n'enchaînoit, gardoit cependant une ſolitude plus rigoureuſe. Elle habitoit & ne quittoit point certain Château inacceſſible à tout Etranger. J'en excepte le Prince de Géorgie à qui, ſelon l'uſage de ces lieux, la Princeſſe étoit fiancée depuis l'âge de cinq ans. Déjà même il auroit dû être ſon époux, ſi une guerre ſanglante qui l'occupoit, & la connoiſſance qu'il avoit du caractere d'*Abbas*, n'euſſent retardé le moment de cette union. A cela près, les charmes de *Sohry* n'étoient guères connus que de ſa mere, du Roi ſon frere & des femmes qui la ſervoient. Ces femmes, à l'exception d'une ſeule, ignoroient même ſa qualité. Tant de précautions avoient pour but de

dérober cette jeune merveille aux pourſuites du Roi de Perſe, qui avoit l'ambition de ne peupler ſon Sérail que de Princeſſes. On eut même recours à un autre moyen, beaucoup plus inſupportable pour cette belle captive, que la ſolitude la plus triſte. Ce fut de publier que ſon extrême laideur obligeoit de la ſouſtraire à tous les regards.

Ce bruit trouva peu d'incrédules. On ſe ſouvint qu'il avoit déjà fallu en uſer ainſi à l'égard d'une ſœur aînée de la Princeſſe ; objet réellement auſſi difforme que *Sohry* étoit ſéduiſante. On avoit même depuis publié la mort de cette premiere captive, qui néanmoins exiſtoit toujours. La raiſon de ce procédé, c'eſt que, chez cette nation, la laideur eſt un opprobre, & qu'elle n'eſt pas moins rare dans ces heureuſes contrées, que l'extrême beauté dans quelques autres.

Quant à *Sohry*, elle ne ſe conſoloit point de l'injure qu'on faiſoit à ſes charmes. Elle ignoroit que quelqu'un ſongeât aux moyens de détromper, à cet égard, & le Public, & ſur-tout le Roi de Perſe. C'étoit *Zomrou*, ancien Miniſtre du feu Roi d'Imirette, & qui d'abord avoit eſpéré devenir beau-pere du Roi regnant. Las d'eſpérer en vain, il pria ce Prince d'épouſer ſa fille, ou de ne point vivre avec elle comme

s'il l'eût épousée. *Disvald*, c'est le nom du Roi, répondit en Souverain absolu, & *Zomrou* se retira en Sujet mécontent.

Il crut, toutefois, devoir encore dissimuler; mais au fond il ne respiroit que vengeance, & choisit *Abbas* pour son vengeur. Il songea à tirer parti du caractère de ce Prince. La faveur où il s'étoit maintenu jusqu'alors à la Cour d'Imirette, l'avoit mis à portée de s'instruire de ce qui étoit un mystère pour tout autre Particulier; il sçavoit que la laideur de *Sohry* n'étoit que supposée, & il sçavoit de plus le motif de cette supposition. Il fait part au *Sophi* de toutes ses découvertes, s'efforce d'exagérer les charmes de *Sohry*, & trace un portrait bien inférieur encore à son modèle. En un mot, il n'épargne rien pour irriter *Abbas* contre le frere, & l'enflammer vivement pour la sœur.

Ce moyen bisarre a tout le succès qu'il pouvoit avoir. *Abbas* comptoit parmi ses Eunuques, un Italien qui, pour entrer au Sérail, n'avoit pas eu besoin de changer d'état. C'étoit un de ces Etres anéantis dès leur naissance, & à qui, pour tout dédommagement, l'art procure un fausset plus ou moins aigre. Ce Chantre involontaire avoit dès-lors sçu joindre la Peinture à la Musique. Il alloit tour-à-

tour du lutrin au chevalet ; il paſſoit d'une dévote Ariette au portrait d'une Beauté galante. Mais il trouva que ces travaux réunis ne rapprochoient point de lui la fortune. Il réſolut de la chercher dans d'autres climats. Ses voyages, le hazard, ou ſa deſtinée, le conduiſirent juſqu'à Iſpahan. Là, ſa qualité d'Eunuque lui procure l'avantage de s'attacher au Roi de Perſe, & le caractere de ce Prince lui fournit bientôt l'occaſion de déployer tous ſes talens.

Déjà plus d'une fois ce nouveau confident lui avoit fait connoître les plus belles Princeſſes des pays voiſins, ſans que pour cela *Abbas* eût été obligé de quitter ſa Cour. Il fut queſtion d'uſer d'un ſtratagême à peu-près ſemblable auprès de la Princeſſe d'Imirette. Voilà l'Eunuque encore une fois déguiſé en femme, & conduit en diligence juſqu'à la Capitale de cette contrée. Il y voit *Zomrou*, & en tire certains éclairciſſemens indiſpenſables. Quant au ſurplus, *Abbas* l'avoit mis à portée de ſurmonter bien des obſtacles, ou ce qui revient au même, l'avoit mis en état de prodiguer l'or. Il le prodigua & ſéduiſit tous ceux dont il crut avoir beſoin. Mais nul d'entr'eux ne pénétra ſes vues. Il ſe garda bien, ſur-tout, de nommer la Princeſſe à ceux qui avoiſinoient ſa demeure, inſ-

fruit d'avance, que ni eux, ni même la plûpart des femmes qui la ſervoient, ne la connoiſſoient ſous ce titre. On lui dit que la jeune Solitaire paroiſſoit aſſez ſouvent à certaine fenêtre, donnant ſur une plaine vaſte & riante. Il fut charmé de la découverte, ſe rendit au lieu indiqué, & trouva, de plus, un petit boſquet propre à favoriſer ſon deſſein. Il étoit peu diſtant de la fenêtre dont il vient d'être parlé. L'Eunuque toujours déguiſé y entra, s'y plaça de maniere à n'être vû qu'autant qu'il le voudroit, & attendit que la Princeſſe daignât elle-même ſe laiſſer voir.

Elle n'avoit ſur ce point aucune répugnance, choſe aſſez croyable dans une jeune Beauté. Souvent même en contemplant ſes charmes dans une glace, elle gémiſſoit de les contempler ſeule. Les jardins où elle ne trouvoit pour toute compagnie que des fleurs, des ſtatues & des femmes, lui devenoient inſipides. Elle n'y jettoit les yeux, ou ne les parcouroit que par déſœuvrement. L'Eunuque, ſans quitter ſon ambuſcade, ſongeoit aux moyens de l'attirer du côté de la plaine. Il y réuſſit avec le ſecours de quelques ariettes Italiennes, qu'il ſe mit à chanter de ſon mieux, & fort bien. A peine ſes accens eurent frappé l'oreille de la Princeſſe, qu'elle accourut vers ſa

fenêtre favorite. Elle-même étoit fort empreſſée de voir la Cantatrice étrangere ; car elle jugea, quoiqu'à regret, que cette voix ne pouvoit être que celle d'une femme. De ſon côté, l'Eunuque ſe tenoit à l'entrée du boſquet, & là ſans être vu trop à découvert, & ſans diſcontinuer de chanter, il tira ſes crayons, & deſſina la Princeſſe, qui enchantée de ſa voix, ne ſongeoit ni à l'interrompre, ni à diſparoître. Déjà même l'eſquiſſe du Portrait étoit achevée, & l'Eunuque chantoit encore, étoit encore écouté. Il crut en avoir aſſez fait pour le moment, renferma ſes crayons, & mit fin aux ariettes. Alors la Princeſſe donna ordre que la prétendue Chanteuſe lui fût amenée. C'étoit ce que demandoit l'Agent traveſti. Il eſt introduit auprès d'elle, gracieuſement accueilli, loué ſur ſa voix, & obligé de répondre à une foule de queſtions.

Il les avoit prévues en partie, & ne fut embarraſſé par aucune. *Sohry* lui demanda, entre autres choſes, ſi les Princeſſes de ſon pays étoient belles, & les Princes fort galans. Madame, répondit la fauſſe Italienne, aucune de ces Princeſſes ne vous égale en beauté, & tous les Princes de la terre deviendroient galans, deviendroient paſſionnés, s'ils avoient le bonheur de vous voir un

ſeul inſtant. *Sohry* ne répondit rien à ce diſcours : mais elle ſoupira. L'Eunuque étoit trop habile pour ne pas entrevoir la cauſe de ce ſoupir. Etre la plus belle perſonne de l'Orient, & paſſer pour la plus laide ; n'avoir que dix-huit ans, & pas l'ombre de liberté ; ne compter qu'un adorateur, qu'on ne voit que rarement, qu'on n'aime que fort peu, & ne pouvoir eſpérer qu'un autre le remplace : à coup ſûr on ſoupireroit, on gémiroit à moins ; & *Sohry*, en effet, ne ſe bornoit pas toujours à ſoupirer.

Elle propoſe à la fauſſe Cantatrice de s'arrêter quelque tems auprès d'elle. C'étoit ce que l'Eunuque déſiroit le plus ; cependant il diſſimula, oppoſa quelques obſtacles faciles à lever, & ſe conduiſit avec tant d'art, qu'il augmenta l'empreſſement de *Sohry*, & diſſipa tous les ſoupçons de ſes ſurveillantes. Il céda enfin, & parut n'avoir fait que céder. Son emploi conſiſta d'abord à chanter auprès de la Princeſſe, & à lui donner quelques leçons de Muſique. Elle joignoit à ſes autres perfections, une voix auſſi propre à charmer l'oreille, que ſes traits l'étoient à charmer les yeux. L'Eunuque avoit ſoin de lui chanter les airs les plus tendres, & c'étoit toujours ceux qu'elle apprenoit le plus aiſément. Elle

vouloit auſſi qu'il lui expliquât les paroles ſur leſquelles ces airs avoient été compoſés. Mais le Traducteur avoit preſque toujours ſoin de leur donner en ſens relatif à la ſituation où Sohry ſe trouvoit, & aux ſentimens qu'il vouloit faire naître en ſon ame. De-là, nouveaux ſoupirs; nouvelles rêveries, nouvelles queſtions. Il crut l'inſtant favorable pour hazarder une épreuve d'un autre genre. Ce fut de placer le Portrait d'*Abbas* ſous les yeux de la Princeſſe d'Imirette.

Sohry lui parloit ſouvent, & de l'ennui attaché à une ſolitude perpétuelle, & de la difficulté de vaincre cet ennui. Je ne vois qu'un moyen de l'éviter, & c'eſt à vous que j'en ſuis redevable. Mais on ne peut ni toujours entendre chanter, ni toujours chanter ſoi-même. Il eſt, reprit vivement l'Italien, d'autres talens auſſi récréatifs que celui-là, auſſi faciles à acquérir. Si la Muſique vous fait imiter & ſurpaſſer le chant des oiſeaux de vos boſquets, la Peinture, par exemple, vous apprendroit à imiter les oiſeaux mêmes, & bien d'autres objets plus intéreſſans que des oiſeaux. Eh! quoi! reprit encore plus vivement *Sohry*, auriez-vous auſſi le talent dont vous parlez? Feu mon époux, répliqua l'intrépide Italien, le poſſédoit au plus haut degré; je conſerve même le Portrait d'un

d'un Prince de Perſe qu'il peignit durant le ſéjour qu'il fit à Iſpahan.

A peine eut-il prononcé ces mots, que la Princeſſe voulut voir le Portrait, & à peine l'a-t-il mis en évidence, qu'elle s'en ſaiſit, le fixe avec attention, paroît s'émouvoir, loue avec exclamation l'art du Peintre, & admire encore plus, mais ſans en rien dire, les traits qu'il a imités. Elle s'informe cependant qui on a voulu repréſenter dans cette peinture, & ſi le Peintre n'a point flatté ſon modele. Je ſçais que ſon grand talent fut d'imiter la reſſemblance, reprit l'Eunuque; mais j'ignore à qui ce portrait reſſemble. Une mort ſubite empêcha mon époux de m'en inſtruire à ſon retour au Caire, où il m'avoit laiſſée. Quelqu'un, à qui la Cour de Perſe eſt connue, m'a dit reconnoître ici les traits du grand *Abbas*. C'eſt ce que je n'ai pu vérifier, & ce que ſans doute je ne vérifierai jamais.

L'Agent d'*Abbas* n'avoit pas cru devoir paroître mieux inſtruit, de peur de ſe rendre ſuſpect. Il ſçavoit, d'ailleurs, que cette incertitude ne ſerviroit qu'à irriter l'impatience de la Princeſſe, & que cette impatience, une fois ſatisfaite, la conduiroit à un ſentiment plus vif encore. Il ne ſe trompoit pas. *Sohry* tomba dans une rêverie mélancolique & profonde. Le portrait qu'elle avoit en ſon

pouvoir l'intéreſſoit vivement. Quelle impreſſion ne feroit donc pas ſur elle l'objet qui y eſt repréſenté ? Quel dommage ſi ce Prince n'exiſtoit plus ! & s'il exiſtoit encore, quel plus grand dommage d'ignorer qui il eſt, d'en être ignorée ſoi-même ! Toutes ces penſées agitoient ſucceſſivement la Princeſſe captive. L'Eunuque l'examinoit & la devinoit. Elle lui fit une nouvelle queſtion. Cet Art, lui dit-elle, que votre époux poſſédoit ſi bien, vous eſt-il donc abſolument inconnu ? C'étoit encore où l'adroit Emiſſaire l'attendoit. Il répondit que, ſans y exceller, il s'y étoit ſouvent eſſayé avec ſuccès. Vous pourriez donc, reprit la Princeſſe, imiter la figure de ce petit chien ? Vous en jugerez, repliqua l'Eunuque, en préparant ſes crayons. A l'inſtant même il deſſina cet animal, & le jour ſuivant, il fit voir à *Sohry* le tableau déjà fort avancé. C'eſt dommage, lui dit-elle, de n'employer vos talens qu'à peindre des animaux. J'ai une Eſclave qui m'amuſe par ſes folies, autant qu'une femme peut en amuſer une autre ; ſa figure a quelque choſe d'original, & je voudrois, par votre ſecours, en conſerver la copie. Volontiers, dit encore l'Eunuque, à qui cette gradation parut devoir être bientôt ſuivie d'une plus eſſentielle. Déjà il demandoit à *Sohry* la

permiſſion de faire venir cette Eſclave.... Attendez, ajouta de nouveau la Princeſſe; tout ceci eſt, & doit être un myſtère entre nous, & l'Eſclave la plus zelée peut devenir indiſcrette. Ne pourriez-vous pas, pourſuivit-elle en rougiſſant un peu, exercer vos talens ſur un autre objet? Par exemple, me peindre moi-même au-lieu d'elle? Madame, répliqua l'Eunuque tranſporté de joie, mais toujours habile à diſſimuler, je doute que tout l'effort de l'Art puiſſe aller juſques-là: mais j'eſquiſſerai de mon mieux ces traits que la Nature elle-même auroit peine à reproduire une ſeconde fois.

Sohry lui demanda enſuite quelle attitude lui ſembloit la plus avantageuſe. Celle, répondit-il, qui vous eſt la plus ordinaire. Il n'eſt pas plus en votre pouvoir d'être ſans grace que ſans beauté.

L'Eunuque alors commença librement ce portrait, qui étoit l'objet principal de ſa miſſion, & qu'il avoit cru auparavant ne pouvoir exécuter qu'à la derobée. Le zèle qu'il avoit pour ſon Maître, & les facilités que lui donnoit la Princeſſe, firent qu'il ſe ſurpaſſa lui-même dans cette nouvelle occaſion. Il parut avoir peint la plus belle perſonne du monde, & n'égala pas encore ſon modèle. Cependant, choſe aſſez rare, il ſatisfit la Beauté qu'il

avoit peinte. Il ſe propoſoit de tirer une copie exacte de ce portrait : la Princeſſe lui en épargna la peine. Elle lui permit d'emporter l'Original dans ſa patrie. Qu'il ſerve, ajouta-t-elle, à m'y faire mieux connoître que dans la mienne où je dois toujours vivre ignorée. Elle prononça ces mots d'une voix tremblante : ſes yeux devinrent humides. C'en fut aſſez pour déterminer l'Eunuque à s'expliquer un peu plus qu'il n'avoit fait juſqu'alors ; mais, cependant, toujours par emblême ; ſorte de langage que ſon art le mettoit à même d'employer à ſon choix. Il n'eut pas le loiſir d'en faire un long uſage. La prochaine arrivée du Prince de Géorgie l'obligea de précipiter ſon départ. *Sohry* elle-même ne crut pas devoir s'y oppoſer. Mais, en partant, il la ſupplia d'accepter une autre production de ſon art, un tableau dont elle pourroit voir un jour la répétition au naturel. A ces mots, la fauſſe Italienne préſente à la Princeſſe un paquet bien enveloppé, bien cacheté, & s'éloigne en diligence.

Sohry ſoupçonne que c'eſt quelque autre portrait, non moins anonyme que le premier, dont l'Etranger vient de lui faire préſent. Elle rompt l'enveloppe & voit un tableau compoſé de deux figures. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe de reconnoître

dans l'une ſa propre image, & dans l'autre celle du portrait dont on vient de parler! Cette derniere figure étoit repréſentée aux pieds de celle de *Sohry*, & lui offroit un Sceptre. Le Prince, d'ailleurs, étoit orné de tous les attributs du Monarque, & même du Conquérant. Mais c'étoit-là tout; rien de plus ne ſervoit à indiquer ſon nom. L'Agent d'*Abbas* s'étoit tenu ſur cette réſerve, ne ſe croyant pas autoriſé à en dire plus, & craignant ſur-tout d'en dire trop.

C'eſt *Abbas!* diſoit *Sohry* en elle-même; plus d'une raiſon me porte à le préſumer. Mais hélas! Si c'eſt lui, que de raiſons s'oppoſent à ſes vûes? Ne s'expliquera-t-il point trop tard? Me ſera-t-il jamais poſſible de l'entendre, ou permis de l'écouter!

Ces réflexions ſe renouvelloient ſouvent dans ſon ame, & l'attriſtoient toujours. Cependant l'Eunuque arrive à Iſpahan, inſtruit le Monarque de ce qu'il a fait, & l'exhorte à venir lui-même achever un ouvrage ſi heureuſement commencé. Le portrait de *Sohry* étoit pour *Abbas* une exhortation encore plus efficace. Il lui parut ſi beau, qu'il le ſoupçonna d'être un peu flatté. Le Peintre, cependant, lui proteſtoit qu'en cette occaſion l'art étoit reſté fort au-deſſous de la nature, & cet aveu ne partoit point

d'une fauſſe modeſtie ; *Sohry* étoit auſſi ſupérieure à ſon portrait, qu'il l'étoit lui-même à toutes les Beautés dont le Sérail d'*Abbas* étoit peuplé.

On ne tarda pas à voir paroître à la Cour d'Imirette un Envoyé du *Sophy*. Cette ambaſſade avoit un double objet ; de demander *Sohry* au nom d'*Abbas*, ou de déclarer la guerre en cas de refus. Lui-même regardoit ce refus comme certain. Une haine ancienne, & par conſéquent implacable, animoit les deux nations l'une contre l'autre. De fort mauvais Politiques les entretenoient dans ce préjugé ; & leurs Princes, qui ſouvent ne l'approuvoient pas, n'oſoient eſſayer de le détruire.

C'eſt, ſur-tout, ce que ne vouloit point tenter *Diſvald*, frere de *Sohry*, & de plus ennemi perſonnel d'*Abbas*. Réſolu de rejetter ſa demande, il prend avec le Prince de Géorgie, ſon futur beau-frere, des meſures pour lui réſiſter. On eſſaye en même tems de faire prendre le change à l'Envoyé du *Sophy*. On ne lui parle que de la prétendue laideur de *Sohry*, &, pour mieux l'en convaincre, on fait paroître à ſes yeux cette ſœur aînée, difforme à tous égards, & qui n'avoit rien de commun avec ſa cadette, excepté le nom. L'Agent d'*Abbas* étoit fort ſurpris qu'un Roi pût ſe réſoudre à raſ-

ſembler une armée pour tenter une pareille conquête.

La vraie *Sohry*, celle qui occaſionnoit tout ce trouble, en étoit la moins inſtruite. Elle continuoit à vivre & à s'ennuyer dans la ſolitude. Le tableau que lui avoit laiſſé l'Eunuque, en la quittant, occupoit ſouvent ſes regards. Seroit-il bien vrai, qu'*Abbas* ne me crût pas auſſi affreuſe qu'on le publie? Elle ſe le perſuadoit de ſon mieux, & à tout événement cette idée la conſoloit. Survint tout-à-coup le Prince de Géorgie occupé lui-même d'une idée fort affligeante pour elle, & qu'il croit propre à le raſſurer. Il venoit, dis-je, exiger de ſa Fiancée un ſacrifice qui paroîtra toujours exceſſivement dur à une belle perſonne, & même à une laide: c'étoit d'écrire de ſa propre main au Roi de Perſe, qu'elle n'a ni agrément, ni beauté. Une telle propoſition fit frémir la Princeſſe. Elle trouva que c'étoit abuſer de ſa docilité, & porter l'aſcendant juſqu'à la tyrannie. Elle gardoit un morne & froid ſilence. *Taymuras* réitere ſa demande, & eſt ſurpris d'avoir été contraint de le faire. Hé quoi! lui dit-elle enfin, avec beaucoup d'émotion & de vivacité, ma réputation de laideur n'eſt-elle pas ſuffiſamment établie? Ne paſſé-je pas pour un modèle de difformité? Le Roi de

Perſe, reprit-il avec chagrin, n'en paroît pas bien convaincu. Il vous fait demander par un Ambaſſadeur, & il vient lui-même appuyer cette demande à la tête de cent mille hommes.

Cette réponſe rendit la Princeſſe une ſeconde fois rêveuſe. Le dépit ſur ſon viſage parut avoir fait place à d'autres mouvemens, & *Taymuras* crut même y remarquer l'empreinte de la joie. Ce fut une raiſon de plus pour inſiſter ſur la démarche qu'il exigeoit. Eh! que produira ma lettre, ajouta la Princeſſe? Détrompera-t-elle plutôt *Abbas* que les diſcours de toute une Nation? Une ligne de votre main, répliqua *Taymuras*, en ſera plutôt crue que toutes les bouches de l'Aſie. Une femme qui déclare qu'elle manque de beauté, ne doit point trouver d'incrédules.

Sohry lui objecta encore que ſa main ne devoit pas être plus connue d'*Abbas* que ſa figure, qu'il ne pouvoit connoître. Mais *Taymuras* lui apprit qu'une lettre, qu'elle lui adreſſoit dans certaine occaſion, étant tombée au pouvoir du *Sophy*; il connoiſſoit, & ſon écriture, & leurs engagemens réciproques. A l'égard de vos charmes, pourſuivit-il, peut-être *Abbas* a-t-il fait ſur ce point certaines découvertes; peut-être n'eſt-ce qu'un

qu'un ſoupçon, & c'eſt ce ſoupçon qu'il faut détruire.

C'étoit-là, au contraire, ce que *Sohry* eût voulut confirmer. Il fallut, pour la réduire, les ordres abſolus de la Reine ſa mere. Alors elle crut devoir céder. Hé! bien, dit-elle à *Taymuras*, avec un mouvement de dépit qu'elle ne put contenir, voyons comment vous exigez qu'on tourne cette lettre ſinguliere? Choiſiſſez-en vous-même les expreſſions; je ne ferai qu'écrire ſous votre dictée. Volontiers, reprit *Taymuras*, & il commença ainſi:

La Princeſſe d'Imirette, au Roi de Perſe.

J'apprends, Seigneur, que vous prétendez m'arracher à mon pays, à ma famille, au Prince qui doit être mon époux. C'eſt à quoi vous ne parviendrez jamais de mon aveu....

La Princeſſe avoit écrit, ſans interruption, tout le commencement de cette phraſe; mais elle ſe fit répéter la fin juſqu'à trois fois. *Taymuras* pourſuivit en ces termes:

Je dois même vous répéter ce que la Renommée a dû vous apprendre; je

fais peu digne de cet excès d'empreſſement....

Ces derniers mots parurent encore embarraſſer *Sohry*. Eſt-ce bien là ce que vous avez voulu dire, demanda-t-elle au Prince en rougiſſant? Préciſément, reprit-il; & il répéta les mêmes expreſſions auſquelles il ajouta celles qui ſuivent:

J'ai moins d'attraits que la moins belle des femmes de cette contrée...

Vous me trouvez donc bien affreuſe? interrompit-elle de nouveau?.... Ah! vous n'êtes que trop adorable, reprit *Taymuras*. Mais voulez-vous paſſer pour telle dans l'eſprit du Roi de Perſe? Ah! s'il eſt ainſi, quittez la plume & montrez-vous? *Sohry*, quoique d'une main tremblante, écrivit donc encore ce que le Prince venoit de lui dicter. Elle s'en croyoit quitte; mais il ajouta:

C'eſt cette entiere privation de charmes qui m'oblige à fuir tous les regards; je voudrois pouvoir me fuir moi-même.

Chacun de ces mots faiſoit friſſonner la Princeſſe. L'altération de ſon viſage

marquoit celle de ſon âme. La plume lui échappa de la main. En vérité, Seigneur, lui dit-elle, en ſe levant avec dépit, j'ignore quand vous tarirez ſur mes imperfections ! Eh ! Madame, reprit *Taymuras*, à peine ce portrait idéal ſuffit pour me raſſurer. Hé ! bien, ajouta *Sohry*, toujours ſur le même ton, je vais vous aider à finir le tableau. A ces mots, ſaiſiſſant un miroir, elle examine ſes traits en détail ; & regardant *Taymuras* d'un air ironique & fier : commençons, pourſuivit-elle, & par ces yeux : ſans doute qu'il faut les peindre petits, ronds, caves, ſans eſprit, ſans activité ? A merveille ! reprit *Taymuras*.

SOHRY.

Cette bouche, des plus grandes ? ces levres, pâles & livides ?

TAYMURAS.

On ne peut mieux !

SOHRY.

Ces dents, noires & mal rangées ?

TAYMURAS.

Bon.

SOHRY.

Ce teint, ſans blancheur, ſans coloris, ſans vivacité?

TAYMURAS.

Parfaitement bien.

SOHRY.

Enfin, toute cette phyſionomie, mauſſade & rebutante?

TAYMURAS.

Oui: voilà le portrait qu'il convient d'envoyer au Roi de Perſe.

Sohry écrivit, en effet, toutes ces choſes; mais non ſans murmurer contre celui qui l'obligeoit à les écrire. La lettre part, eſt remiſe au *Sophy*, & le jette dans la plus extrême ſurpriſe. Il compare cette lettre avec celle qui auparavant eſt tombée entre ſes mains. L'écriture lui en paroît toute ſemblable. C'eſt, diſoit-il, *Sohry* elle-même qui s'accuſe de laideur; puis-je refuſer de l'en croire? Mais ſi je l'en crois, l'Eunuque, à coup ſûr, n'eſt qu'un impoſteur. Il ordonne qu'on le faſſe venir, & lui preſcrit impérieuſement d'accorder, s'il le peut, les

deux portraits : celui qu'il a fait de *Sohry* en peinture, & celui qu'elle fait d'elle-même par écrit.

Chaque ligne que lisoit l'Eunuque ajoutoit à son étonnement. Il reconnoît la main de la Princesse, & ne reconnoît aucun de ses traits dans les détails burlesques dont cette lettre est remplie. Ce n'est pas tout ; arrivent à l'instant même des dépêches de l'Envoyé du *Sophy*, dépêches qui semblent confirmer en tout point les détails de la lettre. L'Eunuque, hors de lui-même, tombe aux genoux d'*Abbas*. Je jure par le Commentaire d'*Aly*, s'écrie le Renégat Italien, que le portrait que j'ai remis à votre Majesté est encore bien inférieur aux charmes de la Princesse d'Imirette, & que la peinture qu'elle fait ici d'elle-même, n'est que pour vous faire prendre le change, comme on l'a fait prendre à votre Ministre.

Quoi ! s'écria le *Sophy* indigné, cette femme me mépriseroit au point de vouloir que je la crusse laide ? Il y a peu d'exemples d'un mépris porté jusques-là. N'importe, c'est ce qu'il faut vérifier. En effet, dès le jour même, il donna des ordres pour faire marcher une armée nombreuse vers les frontieres d'Imirette, &, peu de tems après, il marcha lui-même pour la commander. Il eut soin

de conduire l'Eunuque avec lui pour deux raiſons ; pour le mettre à même de ſe juſtifier, ou pour le faire pendre s'il ne ſe juſtifioit pas.

On ſçut bientôt à la Cour d'Imirette qu'il falloit, ou ſe battre, ou trouver au Roi de Perſe, une Princeſſe auſſi belle qu'il ſe la figuroit. On s'en tint au premier parti. Quant à celle dont la beauté occaſionnoit tant de mouvement, elle eût volontiers approuvé le parti le plus doux. Il eſt rare qu'une femme ſache mauvais gré à quelque amant que ce puiſſe être, des efforts qu'il fait pour l'obtenir, & *Sohry* étoit fort contente que ſa lettre n'eût point ralenti ceux d'*Abbas*.

Les Rois d'Imirette & de Géorgie avoient réuni leurs forces. Ils s'étoient retranchés, & attendoient *Abbas*, qui ne ſe fit pas long-tems attendre. Il les attaqua ſans héſiter. Le combat fut rude & ſanglant. Les deux Rois alliés s'y comporterent, l'un en Souverain qui défend ſes Etats, l'autre en amant qui défend ſa maîtreſſe. Mais les efforts d'*Abbas* ne furent pas moins grands ; & furent plus heureux. Il remporta une victoire complette, détruiſit, ou diſſipa l'armée ennemie, & pourſuivit les deux Chefs juſqu'à la Ville où le frere de *Sohry* tenoit ſa Cour.

Inſtruit par l'Eunuque Italien que la

Princeſſe tenoit la ſienne ailleurs, il y marcha ſur le champ, tandis que la meilleure partie de ſes troupes bloquoit la Capitale. Il arrive, & apprend qu'en effet *Sohry* habite ce ſéjour. On conçoit ſans peine l'excès de ſon impatience & de ſa joie. Il ordonne qu'on le conduiſe vers la Princeſſe. Il eſt obéi. Mais que voit-il? un objet auſſi hideux qu'il eſpéroit le trouver ſéduiſant, le vrai modéle du portrait exprimé dans la lettre qu'il a reçue avant ſon départ; en un mot, la difforme Princeſſe qu'on a déjà fait voir à ſon Envoyé. Certains rapports faits aux deux Rois ſur le ſéjour & le départ de la fauſſe Etrangere, les avoient déterminés à ſubſtituer dans cette même ſolitude l'aînée à la cadette. *Abbas* fit quelques queſtions à ſa priſonniere. Les réponſes qu'il en reçut, augmenterent ſon déplaiſir. Elles étoient parfaitement conformes à la lettre qu'il ſuppoſoit avoir été écrite par elle; & il reſte perſuadé que cette *Sohry* ſi fameuſe par ſa beauté, ne doit l'être que par ſa laideur. Je n'ai nul reproche à lui faire, diſoit *Abbas*; elle eſt encore plus difforme qu'elle ne me l'écrit. Pour toi, miſérable, ajouta-t-il, en parlant à l'Eunuque, ce qui la juſtifie te condamne: cette exceſſive difformité eſt l'arrêt de ta mort.

Grand Roi ! s'écria l'Eunuque, en tombant de nouveau aux pieds du *Sophy*, que votre Majeſté me laiſſe éclaircir ce myſtere. Il y en a un dans tout ceci que je ne conçois pas. J'ai eu à peindre, & j'ai peint la plus belle perſonne du monde : ce n'eſt donc pas celle que vous voyez. Mais celle que j'ai peinte exiſte : j'en réponds ſur ma tête, que vous ſerez le maître de me faire enlever demain comme aujourd'hui. De grace retournez vers la Capitale, hâtez-en le ſiége : ſa priſe pourra mettre entre vos mais une capture encore plus précieuſe.

Zomrou eût pû en partie développer cette énigme. Mais lui-même avoit laiſſé pénétrer ſes deſſeins : il étoit gardé à vue par ordre des deux Rois, depuis le jour de l'arrivée du Miniſtre d'*Abbas*. Par cette raiſon, il n'avoit pas été plus utile à cet Envoyé, qu'il ne pouvoit l'être alors au *Sophy* même. *Abbas* prit donc une double réſolution. Ce fut de preſſer la Ville aſſiégée, & de faire battre la campagne par des Emiſſaires munis du portrait que l'Eunuque avoit tracé. Le Prince leur ordonna de lui amener toutes les femmes qui auroient quelque reſſemblance avec ce portrait. L'Eunuque ambitionnoit cette commiſſion ; mais *Abbas* ne lui permit pas de s'éloigner de

lui. Il vouloit s'en ſervir à diſtinguer la Princeſſe, au cas qu'elle ſe trouvât dans la Ville, ou pouvoir venger ſur lui ſon chagrin, au cas qu'elle ne ſe trouvât nulle part.

Le ſiége fut pouſſé avec tant de vigueur, qu'en peu de jours la Ville n'avoit plus guères que la moitié de ſes défenſes & de ſa garniſon. Mais le courage des deux Rois étoit toujours le même. Ils ne vouloient ni ſe rendre, ni livrer la Princeſſe qu'*Abbas* eût préférée à toutes les Villes de leurs Etats. Elle n'étoit point d'ailleurs dans la Capitale. *Sohry*, inconnue & déguiſée, habitoit un aſyle ſi peu fait pour elle, qu'il n'y avoit nulle apparence qu'on dût l'y chercher. Là, elle gémiſſoit ſur ſes charmes qui cauſoient l'oppreſſion de ſa Patrie. Mais preſque certaine qu'*Abbas* eſt celui dont elle adore en ſecret l'image, elle n'oſe le qualifier d'oppreſſeur. Elle ſent même qu'il ne tient qu'à ce léger éclairciſſement pour qu'il ſoit, à peu-près, juſtifié dans ſon ame.

Cependant, le péril augmentoit ſans relâche pour la Capitale. D'un inſtant à l'autre la place pouvoit être forcée, pillée, ſaccagée. Le Roi *Diſvald*, réſolu à tout, excepté à voir ſa Maîtreſſe & ſa Mere expoſées aux ſuites qu'en-

traîne le ſac d'une Ville, prit le parti de les faire échapper, l'une après l'autre, par une voie qu'il croyoit sûre. Mais *Abbas* avoit pris des précautions plus sûres encore. Peu d'inſtans après leur ſortie, on lui amena les deux fugitives.

J'ai déjà dit que la mere de *Sohry* ne cédoit en beauté qu'à *Sohry* même. Il y avoit, de plus, entr'elles, cette ſorte de reſſemblance qui ne ſuppoſe pas toujours une entiere égalité de charmes. Par cette raiſon le portrait qu'avoit tracé l'Eunuque, portrait bien inférieur à l'original, reſſembloit beaucoup plus à la premiere qu'à la ſeconde. *Abbas* au premier coup-d'œil s'y méprit, & crut tout l'emblême expliqué. Les charmes de ſa captive firent même tant d'impreſſion ſur lui, qu'il ne ſongea plus à faire d'autres recherches, & que l'Eunuque Peintre lui parut abſolument juſtifié. Mais celui-ci prétendit lui-même ne l'être pas encore. Il aſſura ſon Maître que jamais cette Princeſſe n'avoit ſervi de modéle au portrait en queſtion, & qu'à coup sûr ce modéle exiſtoit.

S'il eſt ainſi, Madame, reprit *Abbas*, en s'adreſſant à la mere de *Sohry*, vous voyez dès à préſent ce qui peut & doit former votre rançon. Un objet qui vous reſſemble, peut ſeul vous remplacer au-

près de moi. Vous régnerez dans mon Sérail, ou bien la Princeſſe votre fille y occupera le rang qui vous eſt offert. Je ne puis renoncer à l'une que pour obtenir l'autre.

Ce diſcours fit frémir la belle priſonniere. Elle conjura en vain le *Sophy* de ſe rappeller le vœu par lequel elle s'étoit liée, vœu qui ne lui permettoit plus de diſpoſer d'elle-même. Un pareil motif a bien peu de pouvoir ſur l'ame d'un Sectateur d'*Aly*. A peine *Abbas* parut-il y faire quelque attention. Il ne dépend que de vous, Madame, reprit-il, & de garder vos vœux, & de combler les miens. Que l'aimable *Sohry* vienne jouir d'un avantage que vous dédaignez, faute de le bien connoître. N'eſpérez pas, du moins, que je cherche à étouffer l'amour le plus ſincere & le plus ardent, lorſque vous paroîtrez n'écouter qu'une haine injuſte & de vains préjugés.

Abbas, qui n'avoit preſque pas remarqué *Fatime*, (c'eſt le nom de la fille de *Zomrou*) l'enviſagea lorſqu'elle commençoit à murmurer tout bas de cette inattention. *Abbas* trouva l'amour de *Diſvald* parfaitement bien fondé. *Fatime* avoit aſſez de charmes pour l'enflammer lui-même, ſi elle n'eût pas eu *Sohry* pour rivale. Il ſongea cependant à faire craindre au Roi d'Imirette que

Sohry n'eſſayât trop tard de l'emporter ſur *Fatime*.

Ce ſtratagême lui réuſſit. A peine *Diſvald* eut appris la captivité de ſa Mere & de ſa Maîtreſſe, qu'il ſongea ſérieuſement à les échanger pour ſa ſœur. Ce fut dans ce moment-là même, que les Emiſſaires d'*Abbas* lui amenerent une jeune perſonne vêtue en eſclave, & infiniment plus belle encore que le portrait qu'il leur avoit confié. On s'empreſſe, on regarde, on admire. C'eſt *Sohry*! s'écrie auſſi-tôt l'Eunuque; c'eſt ma fille! s'écrie la Princeſſe Douairiere: c'eſt *Abbas*! s'écrie en même-tems la prétendue eſclave, & elle s'évanouit.

Abbas, hors de lui-même, ébloui de tant d'attraits, & ne ſachant comment interpréter cette défaillance & cette exclamation ſubites, ordonne que les ſecours ſoient prodigués à la Princeſſe. Lui-même eſt le plus ardent à la ſecourir. Au milieu de quelques agitations inévitables, une boëte cachée dans ſes habits d'eſclave s'échappe & tombe. *Abbas* croit la reconnoître, s'en ſaiſit, l'ouvre & y trouve ſon portrait. A cette vue; toute ſa fierté Aſiatique diſparoît. Il tombe aux genoux de la fauſſe eſclave. Adorable *Sohry*, s'écria-t-il! quoi! même en fuyant ma perſonne, vous

fuyiez avec mon image ! Il eſt donc vrai que vous ne m'évitiez que par contrainte ! Ah ! ceſſez de gêner vos ſentimens, & daignez en recueillir les fruits : à peine les croirai-je aſſez payés de toute ma tendreſſe & de toute ma puiſſance.

Sohry, en ce moment, ouvre les yeux. Quelle eſt ſa ſurpriſe ! elle voit ſe réaliſer le tableau que l'Eunuque lui a laiſſé en la quittant ; elle voit en perſonne le ſuperbe *Abbas* dans l'attitude où elle l'a vû tant de fois en peinture ; elle le voit à ſes pieds ! Un mouvement de joie qu'elle cherche à cacher, une ſorte de confuſion modeſte, ajoûtent encore à ſa beauté. Survient à l'inſtant la Reine ſa mere, & ſa confuſion augmente. Mais un Envoyé du Roi d'*Imirette* vint mettre fin à leur embarras réciproque. Il venoit propoſer pour l'échange des deux premieres captives, celle que le hazard avoit déjà mis au pouvoir du *Sophy* : ce qui n'empêcha pas que l'échange ne fût accepté, la paix faite, &, ce qui dit encore infiniment plus, toute ſemence de guerre éteinte.

Abbas reſſentoit ſon bonheur, au point de vouloir que tous les autres fuſſent heureux. Il accrut les Etats du Roi d'*Imirette*, qui épouſa *Fatime* ; il fit épouſer ſa propre ſœur au Prince à

qui il enlevoit *Sohry* : il partagea avec cette derniere toute ſa puiſſance, & la laiſſa régner ſans partage ſur ſon ame. L'Eunuque mit fin à ſes voyages ; & *Sohry*, en fixant le cœur de ſon Epoux, aſſura aux Princes voiſins leur repos, leurs femmes & leurs Etats.

LES SOLITAIRES DES PYRÉNÉES;

NOUVELLE ESPAGNOLE ET FRANÇOISE.

SUR ces Monts qui ſéparent l'Eſpagne d'avec la France, deux Hermites, l'un François, l'autre Eſpagnol, habitoient à peu de diſtance l'un de l'autre. Leur âge étoit à-peu-près égal, & peu avancé; leur figure des plus avantageuſes, même ſous leur habit difforme; leur conduite entiérement oppoſée à celle des Hermites ordinaires. Ils ne mendioient pas, ne recevoient ni dons ni viſites, ſavoient lire & liſoient. Leur premier ſoin avoit été de ſe fuir, leur conduite réciproque les rapprocha: ils ſe virent ſouvent & ſe parlerent ſans défiance. En un mot, ils étoient voiſins ſans être ennemis: choſe preſque auſſi rare entre des émules de cette nature, qu'entre des rivaux de toute autre eſpece.

Chacun d'eux avoit un ſecond, ſur lequel il ſe repoſoit de certains menus détails. L'Hermite François dut particuliérement applaudir aux ſoins de ſon jeune Diſciple. C'étoit un modèle d'attachement de zèle & d'activité. Nulle fatigue ne re-

butoit, nulle démarche ne lui sembloit pénible. A peine, cependant, paroissoit-il toucher à sa quinziéme année. Toutes les graces de la jeunesse & de la beauté brilloient sur son visage : on l'eût pris pour l'Amour, qui, par divertissement, s'étoit affublé d'un froc.

Un jour qu'il étoit absent, le Reclus Espagnol vint converser avec le François. Non, disoit-il à ce dernier, le chétif habit qui vous couvre, ne peut vous déguiser à mes yeux. Vous n'étiez point fait pour être ainsi vêtu, logé, couché, en un mot pour vous ensévelir dans ces montagnes. Quelque incident vous aura fait renoncer au monde. Mais songez qu'il en faut de bien cruels, ou de bien bisarres, pour justifier une telle résolution. Oh ! s'il est ainsi, reprit celui à qui il parloit, je suis plus que justifié. Mais vous même, quels bisarres, ou quels fâcheux incidens vous ont fait prendre une résolution toute pareille à la mienne ?

Il est vrai, répliqua l'Espagnol qui vouloit causer, & qui ne trouvoit nul danger à le faire, il est vrai que je n'étois point né pour m'affubler d'un sac, me nourrir de racines & coucher sur la dure. Il est encore vrai que je mitige en secret cette austérité apparente. Mais une foule de disgraces & de fautes m'a rendu ce déguisement nécessaire.... Oh ! vos travers

travers & vos malheurs n'ont jamais pû égaler les miens, interrompit l'autre Hermite. Vous en allez juger, ajoûta l'Eſpagnol. Premiérement je ſuis marié. Et moi auſſi, reprit l'Hermite François. J'aime ma femme qui me fuit, ajoûta le premier. Je fuis ma femme qui m'aime, répliqua le ſecond.

L'ESPAGNOL.

J'épouſai la mienne par ſupercherie.

LE FRANÇOIS.

On y eut recours pour me faire épouſer la mienne.

L'ESPAGNOL.

Je l'aimerai toujours.

LE FRANÇOIS.

Je doute que je puiſſe l'aimer jamais.

Voilà effectivement, reprit l'Hermite Eſpagnol, un contraſte auſſi biſarre que marqué. Mais voyons juſqu'où il peut s'étendre. Je vais commencer, perſuadé que vous imiterez ma franchiſe & ma confiance.

Frere *Paul*, tel qu'on ſe figure ici le voir en moi, eſt à Madrid le Comte d'*Ol*..... Ma Maiſon eſt ancienne & illuſtrée, ma fortune aſſez conſidérable. J'ai ſervi mon Roi avec zèle & avec ſuccès dans ſes armées. C'étoit en Italie où la guerre ſe faiſoit. J'y formai quelque liaiſon avec le Comte de C.... S.... nom qui n'étoit pas le ſien propre, mais qu'il

devoit à une action des plus éclatantes. Vous ſçavez que c'eſt l'uſage en Eſpagne de donner à un Officier qui ſe diſtingue, le nom même du lieu où il s'eſt diſtingué : récompenſe la plus flatteuſe pour une ame noble. D'ailleurs, le Comte avoit par lui-même de la naiſſance & de la fortune : avantages qui lui en aſſuroient un autre bien digne d'envie. Il devoit à ſon retour épouſer *Dona Léonor*, une des plus belles perſonnes de toutes les Eſpagnes ; mais en même tems une des plus altieres. Elle ſemble avoir oublié cette ſenſibilité ſi naturelle à ſon ſexe, & ſur-tout dans cette Contrée, pour emprunter toute la hauteur du nôtre. L'orgueil eſt ſa paſſion la plus décidée : elle veut des eſclaves plutôt que des amans. Je ne la connoiſſois que de nom & n'en étois pas mieux connu ; comme cependant elle étoit née mon ennemie, c'eſt-à-dire qu'il y avoit, entre ma famille & la ſienne, une de ces haines héréditaires qu'on prend ridiculement ſoin de perpétuer dans chaque génération ; j'étois loin d'adopter cette haine injuſte. J'éprouvai même un ſentiment bien oppoſé à l'aſpect du portrait de *Dona Léonor*. Sa famille l'avoit envoyé au Comte en attendant qu'il pût aller prendre poſſeſſion du modéle. Mais il me parut moins ébloui que moi-même, des char-

mes qu'étaloit cette peinture. Il me ſembla trop peu occupé du bonheur qui l'attendoit ; loin de ſe livrer à une joie vive & bien fondée, il étoit rêveur & mélancolique ; il ne répondoit qu'avec embarras aux queſtions qu'on lui faiſoit ſur ſon futur mariage. Enfin, il me donna lieu de juger qu'il ne s'y diſpoſoit qu'avec répugnance : découverte qui me cauſoit une extrême ſurpriſe.

La guerre ſe faiſoit avec vivacité, les rencontres étoient fréquentes & meurtrieres. Le Comte fut un jour commandé pour une expédition ſecrette ; je le fus moi-même pour le ſoutenir. Il tomba dans une embuſcade & ſe vit enveloppé par une Troupe bien ſupérieure à la ſienne. J'arrivai à tems pour la dégager ; mais déjà le Comte étoit bleſſé, renverſé de cheval ſans connoiſſance, & prêt à être foulé aux pieds par ceux des ennemis. Je le fis ſecourir, tandis que je faiſois tête aux Allemans, qu'une Troupe nouvelle venoit de renforcer. Enfin, après une mêlée furieuſe, l'avantage nous demeura. Je fis tranſporter le Comte au Quartier-Général, où les plus habiles Chirurgiens déſeſpererent de ſa vie. Ce fut dans ce moment, qu'un Soldat de ma Troupe m'offrit le portrait de *Léonor*. Il l'avoit pris dans la poche d'un Soldat ennemi, qui, avant d'être tué, avoit eu la

précaution de fouiller le Comte. L'état où étoit réduit ce dernier, & ſur-tout l'envie de garder le portrait de *Léonor*, m'en fit ſuſpendre la reſtitution. Je fis remettre la boëte parmi les effets du bleſſé, après en avoir détaché la miniature qu'elle renfermoit. L'indulgente Loi de la galanterie tolere aiſément ces ſortes de larcins. Je crus qu'elle m'autoriſoit à me faire ſur ce point l'héritier du Comte, ſuppoſé qu'il ne guérît pas de ſes bleſſures.

Il étoit encore dans l'état le plus équivoque, lorſqu'une paix ſubite ſépara les Armées, & que des motifs preſſans me rappellerent en Eſpagne. Je me rendis à Séville; c'étoit le ſéjour qu'habitoit *Dona Léonor*. Je parvins à la voir, mais ſans me faire connoître, ſans même avoir pû en être remarqué. Elle me parut encore plus belle en réalité que dans ſon portrait. J'en devins éperdûment épris. Mais en même-tems, je frémis des obſtacles que l'antipathie de nos familles alloit oppoſer à cet amour.

J'eſſayai quelques voies de réconciliation; toutes furent inutiles. Dans cet intervalle, le Comte de C.... S.... guéri de ſes bleſſures, avoit été nommé Gouverneur d'Oran, & étoit parti du ſein de l'Italie même, pour ſe rendre à cette Ville d'Afrique. Vous ſavez que le Gouver-

neur de cette Place ne peut s'en abſenter ſous aucun prétexte. Ce poſte n'eſt pour lui qu'une priſon honorable, & le nouveau Gouverneur jugeoit *Dona Léonor* très-propre à égayer cette priſon. Il jugeoit bien; mais il s'y prit mal. Ne pouvant agir par lui-même, il choiſit pour député un de ſes principaux domeſtiques, Africain d'origine, & mille fois plus intéreſſé que cette origine ne le ſuppoſe. Je lui avois été utile en Italie, où dès-lors il ſervoit le Comte. Le haſard me le fit rencontrer comme il débarquoit à Cadix. Il me reconnut, m'aborda, & m'apprit le ſujet de ſon voyage. Il venoit, me dit-il, demander, au nom de ſon maître, *Dona Léonor* à ſes parens. Cette nouvelle me fit pâlir, & l'Africain s'en apperçut. Il oſa me faire différentes queſtions qui toutes avoient pour but, & de me marquer du zèle, & de m'arracher mon ſecret. Je crus pouvoir le lui confier; je lui avouai que mon trépas étoit certain, ſi quelqu'autre que moi épouſoit *Dona Léonor*.

L'Africain parut un inſtant rêveur: après quoi il ajouta qu'il ſavoit un ſecret pour conſerver mes jours; mais que les ſiens ſeroient par-là fort expoſés, & ſa fortune perdue ſans reſſource. Je lui offris, pour le raſſurer, ma protection, & une récompenſe proportionnée à ce

grand ſervice. Je ne prévoyois pas qu'il pût m'en rendre d'autres que de faire manquer le mariage qu'il s'étoit chargé de faire réuſſir, &, en effet, c'étoit déjà beaucoup. Mais l'Africain oſa davantage. Il me propoſa de me ſubſtituer à la place de ſon maître : choſe, ſelon lui, fort aiſée & très-excuſable. Quant à moi, elle me parut & plus difficile & très-peu honnête. C'étoit néanmoins le ſeul expédient qui me reſtât. Que n'oſe point un amour impétueux, à qui les moyens ordinaires manquent pour arriver à ſon but, &, ſur-tout, à qui la route oppoſée offre un moyen sûr d'y parvenir ? En effet, l'Agent du Comte étoit muni des attentions les plus claires, les plus authentiques. Il n'étoit pas poſſible de révoquer ſa miſſion en doute. Ce n'eſt pas tout, le Comte marquoit expreſſément que ſur la réponſe de ſon Envoyé, il viendroit lui même effectuer en perſonne l'alliance qu'il ſollicitoit par un tiers. L'âge de ce rival étoit d'environ dix ans plus avancé que le mien ; mais cette différence étoit peu remarquable. Il y avoit, d'ailleurs, entre notre taille & nos traits ce rapport qui peut faire illuſion à des yeux peu familiariſés avec l'objet qu'on veut remplacer ; & ce qui achevoit de rendre cette illuſion facile, c'eſt que le Comte abſent de ſon pays depuis vingt

ans, étoit abſolument inconnu à *Dona Léonor*; il n'étoit guères mieux connu perſonnellement des autres parens de cette belle Eſpagnole. Tant de facilités me ſéduiſirent. Ainſi nous convînmes l'Africain & moi, qu'il feroit, en effet, la demande au nom du Gouverneur; mais qu'il ſubſtitueroit mon portrait au ſien. J'y joignis même pour plus d'authenticité, celui de *Dona Léonor*, auquel j'avois fait adapter une boëte toute ſemblable à celle que j'avois reſtituée au Comte. Ce que nous avions prévu arriva. La propoſition du Gouverneur d'Oran fut approuvée de toute la famille de *Dona Léonor*; & ce que je n'avois oſé prévoir, mon portrait plut à cette jeune & altière Beauté. Vous préſumez bien que l'Agent du Comte lui écrivit d'un ſtyle à le clouer plus que jamais à ſon rocher. Mais tandis que ce rival, trompé par cette lettre, regardoit ſa démarche comme infructueuſe, j'en recueillois hardiment les fruits.

Au bout d'un intervalle raiſonnable, je me préſente ſous le nom du Comte, accompagné de quelques amis qui approuvoient & ſervoient mon ſtratagême. C'étoit vers le ſoir, & la cérémonie ne fut pas même différée juſqu'au matin. Je motivai cette extrême diligence de l'abſolue néceſſité qui me rappelloit à mon

Gouvernement, du danger qu'il y auroit pour moi à être surpris en Espagne. Ces raisons étoient plausibles, & elles furent goûtées. Nous nous acheminâmes, sans différer, vers le Port de Cadix, où un Vaisseau nous attendoit. Une vieille tante de *Dona Léonor*, & qui l'avoit élevée, voulut s'embarquer avec elle; je ne m'y opposai pas, mais je n'y consentis qu'à regret. *Dona Padilla*, (c'est le nom de cette tante,) étoit doublement mon ennemie, & par rapport à la haine héréditaire dont j'ai déjà parlé, & parce que mon pere avoit refusé de mettre fin à cette haine, en épousant *Dona Padilla*: sorte d'injure qu'une femme ne peut naturellement oublier, & que celle-ci avoit toujours présente. Quoi qu'il en soit, nous partîmes. Le Pilote avoit le mot, & d'ailleurs, le Détroit de Gibraltar que nous passâmes, acheva de tranquilliser la vieille tante qui se piquoit de connoître la Carte. Elle ne douta plus que nous n'allassions en Afrique. Pour ma nouvelle épouse, elle étoit seule avec moi dans la principale chambre du Vaisseau, & elle ne s'apperçut ni ne s'informa de rien qui concernât le trajet que nous avions à faire. Nous continuâmes ainsi à côtoyer de loin les terres d'Espagne qu'on persuadoit à la vieille être celles d'Afrique, & nous arrivâmes à Alicante,

cante, que la tante & la niéce prirent pour la Ville dont j'étois Gouverneur. Il étoit preſque nuit ; circonſtance qui aidoit encore à l'illuſion. J'avois, d'ailleurs, envoyé d'avance mes ordres par terre. Une voiture leſte & commode nous attendoit au Port. Je fis traverſer la Ville à mes deux compagnes de voyage & les conduiſis en toute diligence à quelques lieues de-là dans un Château qui m'appartient. Je voulois encore diſſimuler, au moins, quelques jours ; mais les ſoupçons de l'une & de l'autre devinrent ſi marqués, ſi preſſans, qu'il fallut enfin me réſoudre à parler net. Je leur déclarai que je n'étois ni le Comte de C... S... ni le Gouverneur d'Oran : mais que mon nom valoit, pour le moins, celui que j'avois emprunté ; que je pouvois prétendre aux mêmes emplois que mon rival ; que ma fortune égaloit la ſienne, & qu'à coup ſûr, mon amour l'emportoit ſur le ſien.

Comment reçut-on votre aveu ? interrompit bruſquement l'Hermite François. On ne peut pas plus mal, répondit l'Eſpagnol. Je le crois, reprit frere *Paoême*, (c'eſt le nom que s'étoit donné l'autre Cénobite.) Et pourquoi, répliqua frere *Paul*, en êtes-vous ſi intimement perſuadé ? C'eſt, ajoûta frere *Pacôme*, que j'ai moi-même eſſuyé un pareil aveu,

& que certainement je l'ai reçu plus mal encore. Mais pourſuivez votre récit. Le prétendu frere le continua en ces termes.

Non, je ne puis vous exprimer la ſurpriſe où ce diſcours jetta & la tante & la niéce. Juſqu'à ce moment *Dona Léonor* m'avoit prodigué les marques de la plus vive tendreſſe. Quelle fut ma douleur de la voir déſapprouver hautement mon ſtratagême ! Je lui proteſtai qu'il ne m'avoit été dicté que par l'amour, & par l'impoſſibilité de pouvoir l'obtenir autrement; que j'avois un rang à lui donner, & que j'étois prêt à réparer tout ce qui dans cette affaire pouvoit pécher par la forme, puiſqu'auſſi - bien il n'y avoit plus rien à réparer quant au fond. Je vis le moment où *Dona Léonor* alloit oublier ſon courroux ; mais la vieille tante étoit inflexible, & l'aſcendant qu'elle avoit ſur ſa niéce l'emporta ſur celui que je croyois y avoir moi-même. Je continuai cependant à les traiter avec tous les égards poſſibles. Elles avoient tout à ſouhait, excepté la liberté de m'échapper, & même celle de faire ſavoir à leur famille l'eſpéce de captivité où je les retenois. D'un autre côté leurs parens les croyoient en Afrique ; mais le Gouverneur d'Oran ne tarda pas à les détromper. Impatient de ne recevoir aucunes

nouvelles de ſon député, il prit le parti d'en dépêcher un ſecond. Celui-ci le ſervit plus fidélement que l'autre, peut-être parce qu'il ne trouva pas la même occaſion de le trahir. Le Comte apprit par lui une partie de ce qui s'étoit paſſé, & devina le reſte. Jugez de ſa rage & de ſa confuſion! Ce qui achevoit de le déſeſpérer étoit de ne pouvoir ſans déshonneur & ſans crime s'abſenter de la Forteresſe qui lui étoit confiée. Il préféra enfin ſa vengeance à ſa fortune, demanda un ſucceſſeur, l'obtint, & ſe rendit ſur les lieux pour vérifier le rapport de ſon nouveau confident, & toute la perfidie de l'ancien.

Là, il apprit tout ce qu'il déſiroit & craignoit d'apprendre. On lui confirma qu'un prétendu Gouverneur d'Oran avoit épouſé, & par conſéquent enlevé celle qu'il ſe propoſoit d'épouſer lui-même. Il lui reſtoit à ſavoir quel étoit ce raviſſeur, quelle route il avoit priſe, quelle retraite il avoit choiſie. Peut-être n'eſpéroit-il pas découvrir ſi promptement toutes ces choſes; mais le haſard le ſervit mieux qu'il ne l'eſpéroit. Un Matelot qui fit avec nous le trajet de Cadix à Alicante, & qui étoit de Séville, y revint : ayant qui parler du rapt de *Dona Léonor*, il dit publiquement avoir aidé à la conduire à Alicante. Le Comte, à cette nouvelle,

ne consulte que sa fureur. Il se rend par terre & en poste à Alicante. Le premier objet qui s'offree à sa vue est l'Africain qui l'a trahi. Celui-ci l'ayant reconnu cherchoit à l'éviter : mais ce fut en vain. Ta mort est certaine, lui dit le Comte en le joignant, si tu ne me détailles ton infâme trahison, & si tu ne m'introduis jusques chez ton complice. L'Africain, demi-mort de frayeur, me nomma à son ancien Maître. Le Comte fut très-surpris de trouver en moi celui qu'il cherchoit ; mais il n'en fut que plus irrité. Il persista à vouloir être conduit & introduit chez moi. J'avoue que mon étonnement & ma confusion furent extrêmes en le voyant paroître. Je ne savois quel discours lui adresser ; il me prévint. *Dom Fernand*, me dit-il, tu vois en moi l'homme du monde que tu as le plus vivement outragé. Peut-être te dois-je la vie ; mais tu viens de me ravir l'honneur : la compensation n'est pas exacte. J'ai osé pénétrer chez toi sans suite & sans défiance. J'aurois pu recourir aux voies toujours lentes, & souvent peu sûres de la Justice ; mais des hommes tels que nous doivent se faire justice eux-mêmes. Choisis sans différer l'instant & le lieu.

Il est trop juste, lui répondis-je, de vous donner la satisfaction que vous exigez. C'est d'ailleurs, la seule qui soit en

mon pouvoir & en ma volonté. Car vous n'eſpérez pas, ſans doute, que je vous céde jamais *Dona Léonor* ? Je vous ai enlevé cet objet que vous n'aimiez qu'en idée & que j'aimois réellement. J'ai emprunté votre nom pour arriver à mon but : non que j'aie à rougir du mien, & qu'il n'égale peut-être l'éclat du vôtre ; mais il s'agiſſoit de tromper une haine injuſte & implacable. J'y ai réuſſi par ce moyen. C'eſt une ruſe qui eſt d'uſage à la guerre & qui eſt, au moins, tolérable en amour. Quoi qu'il en ſoit, votre reſſentiment eſt légitime, & me voilà prêt à vous ſuivre. Je l'exhortai, cependant, à prendre quelque repos, & quelques rafraichiſſemens. Il me témoigna n'avoir envie que de ſe battre. Je le mis bien-tôt à même de ſe ſatisfaire. Il ſortit ſans affectation ; je le ſuivis de près ; & à peu de diſtance de mon Château, nous commençâmes un combat des plus animés. Je n'ignorois point à quel homme j'avois affaire, & il remplit toute l'idée que j'avois eue de lui. Je l'avouerai même, je ne combattois pas ſans remords. Il me bleſſa avant que j'euſſe pu lui porter aucune atteinte. Je redoublai mes efforts & le bleſſai à mon tour. Deux autres bleſſures que je lui fis ne purent le réduire à demander quartier. Mais, enfin, il tomba, affoibli par la perte de ſon ſang.

Je ne me permis point de déſarmer un ſi brave homme ; je m'éloignai en lui promettant un prompt ſecours. Ce fut, en effet, mon premier ſoin. Un de mes gens, qui étoit Chirurgien, voulut d'abord me panſer. Je m'y oppoſai; & le conduiſis, moi-même, auprès du Comte qui avoit perdu toute connoiſſance. On lui mit le premier appareil ſur le champ de bataille même: après quoi je le fis tranſporter chez moi le plus doucement qu'il fut poſſible. Ses bleſſures étoient conſidérables; cependant le Chirurgien jugea qu'elles pourroient n'être pas mortelles. Il reprit un peu ſes ſens, & je m'éloignai, tant pour ne point le mortifier par ma préſence, que pour me faire panſer moi-même.

Revenu entierement à lui, le Comte demanda chez qui il étoit. J'avois défendu qu'on l'en inſtruiſît. Il reçut pour réponſe qu'il étoit en lieu de paix & de ſûreté; qu'il n'eût d'autre inquiétude que de ſe guérir. On avoit pour lui les attentions les plus empreſſées, & j'avois de mon côté celle de ne point m'offrir à ſa vue. Etonné, cependant, de ne voir paroître que des domeſtiques, il réitéra ſes queſtions; & les reponſes de mes gens étant toujours à peu-près les mêmes, il ſoupçonna ce qu'on lui cachoit avec tant de ſoin. Pourquoi, demanda-t-il enco-

re, pourquoi celui qui en uſe avec moi ſi généreuſement, me croit-il moins généreux que lui ? Ce diſcours m'ayant été de nouveau tranſmis, je fis dire au Comte, qu'une bleſſure aſſez conſidérable m'avoit juſqu'alors contraint de garder la chambre ; mais que j'eſpérois aller bientôt m'informer en perſonne de ſa propre ſituation. Cette réponſe parut le ſatisfaire.

Il eſt tems de revenir à *Dona Léonor*. Elle & ſa vieille tante habitoient toujours mon château ; mais la partie qu'elles occupoient n'avoit nulle communication avec le reſte. Il eût été plus eſſentiel pour moi d'interrompre toute communication entr'elles. Mes complaiſances euſſent pû adoucir *Dona Léonor*, que les conſeils de ſa tante aigriſſoient de plus en plus contre moi. Une jeune perſonne excuſe toujours aſſez facilement les fautes que l'amour fait commettre ; mais il n'eſt aucun âge où une femme puiſſe oublier une injure qui part du mépris, ou de l'indifférence : auſſi *Dona Pallida* eût-elle voulu ſe venger de celle de feu mon pere ſur toute ſa poſtérité.

Dona Padilla & ſa niéce avoient vu, des fenêtres de leur pavillon, ce qui s'étoit paſſé durant & après mon combat contre *Dom Telleʒ*. Elles ignoroient

le nom de mon Adverſaire, & je n'avois pas moi-même fait réflexion qu'elles pouvoient nous appercevoir dans ce moment. Je ſuis sûr que les vœux de *Dona Padilla* furent tous contre moi ; & ce qui m'afflige beaucoup plus, j'ignore ſi ſa niéce ne fut pas ſur ce point d'accord avec elle. Au ſurplus, ce combat étoit une énigme pour l'une & pour l'autre. Ce fut apparemment pour la développer, ou, du moins, pour vérifier leurs ſoupçons à cet égard, que *Dona Padilla* me fit demander un entretien. Elle ignoroit que je fus bleſſé. Je ne l'en fis pas inſtruire. On lui dit ſeulement de ma part, qu'une incommodité ſubite m'empêchoit de me rendre auprès d'elle. A cela près, je lui laiſſois la liberté de prévenir ma viſite ; &, en effet, elle la prévint. Je n'apperçus ni ſur ſon front, ni dans ſes diſcours, aucune marque de haine. Elle diſſimula au point que je crus que le temps & ſes propres réflexions l'avoient entierement changée. J'avoue, me diſoit-elle, du ton le plus véridique, j'avoue que certaine prévention héréditaire m'anima contre vous dès l'inſtant où vous vous fîtes connoître. Mais enfin j'ai ſenti que cette prévention étoit injuſte, & que d'ailleurs ce malheur ſuppoſé étoit ſans remède. J'eſpére avec le temps perſuader la même choſe à ma

niéce, qui me voyant changer à votre égard, imitera bien volontiers mon exemple.

Il ſuffit d'aimer pour être crédule. Je ne ſoupçonnai aucun artifice dans ce diſcours. Je jurai à *Dona Padilla* une reconnoiſſance, un dévouement éternel. Je voulois, malgré l'état d'épuiſement où je me trouvois, je voulois, dis-je, aller trouver ſa niéce, & lui renouveller l'offre de tout réparer, offre tant de fois renouvellée envain. Mais *Dona Padilla* s'oppoſa à cette démarche, me promit d'applanir toutes les difficultés, & me laiſſa vivre d'eſpérance & de joie.

Le jour ſuivant y mit le comble. Je vis la tante & la niéce entrer dans ma chambre; je crus voir dans les yeux de cette derniere, plus que l'autre ne m'avoit promis. Dès-lors elles jouirent d'une liberté entiere, de même que leur ſuite. Il eſt vrai que l'évaſion d'un de leurs domeſtiques me donna quelque inquiétude; mais la franchiſe apparente de l'une & de l'autre me raſſura. Je portai la confiance juſqu'à leur apprendre que l'adverſaire avec qui elles m'avoient vu aux priſes, étoit dans mon Château, & qu'il leur ſeroit libre au premier jour de lui parler. La crainte d'occaſionner à celui-ci quelque révolution fâcheuſe, m'empêcha ſeule d'avancer le moment de cet-

te entrevue. Il convenoit d'ailleurs, que j'euſſe d'abord avec lui un entretien particulier. Lui-même déſiroit me voir, & je me rendis à ſon invitation. Il m'adreſſa la parole auſſi-tôt qu'il m'apperçut. Marquis, me dit-il, il ne peut plus y avoir de rivalité entre nous. Votre bras ma vaincu ; vos procédés me déſarment; jouiſſez en paix du tréſor que vous ſavez ſi bien défendre. Brave Comte, lui répondis-je, un homme tel que vous n'a de ſupérieurs ni en courage, ni en généroſité. Il me demanda, s'il ne lui ſeroit pas permis d'enviſager, au moins une fois, *Dona Léonor*. J'y conſentis ſur le champ, perſuadé que toutes ſes anciennes prétentions ſur elle ne pouvoient plus décemment exiſter. Je ſavois, d'ailleurs, que *Dona Padilla* déſiroit cette entrevue autant que lui-même. Auſſi ne ſe fit-elle point trop attendre. Elle vint accompagnée de ſa niéce.

C'étoit quelque choſe d'aſſez nouveau qu'une pareille ſituation : j'examinai en ſilence & le Comte & *Dona Léonor*. Elle a tant de charmes que je ne fus pas ſurpris de voir mon ancien rival tout prêt à le redevenir. Il perdit & la parole & toute contenance en la voyant. Pour elle je n'apperçus preſqu'aucune altération ſur ſon viſage, & cette extrême tranquillité rappella toute la mienne.

Je l'avoue, il n'échappa à *Dom Tellez* aucun diſcours qui annonçât ni déſir, ni eſpérance de ſa part. Il y auroit eu de la barbarie à exiger qu'il étouffât juſqu'aux regrets. Il eut même la force de n'en témoigner qu'autant que la politeſſe ſembloit le lui preſcrire; mais il fut moins réſervé dans l'entretien que nous eûmes tête-à-tête. Il m'avoua qu'il ſeroit au-deſſus de ſes forces de me la céder, ſi elle pouvoit encore faire l'objet d'une diſpute. Avouez en même-tems, lui dis-je, qu'il a pû être au-deſſus des miennes de me la laiſſer ravir, pouvant me l'aſſurer. Le Comte me fit un autre aveu que je n'attendois pas. Il me dit, qu'en lui enlevant *Dona Léonor*, je lui épargnois un parjure; qu'il étoit ſecrettement lié en France, & que cet événement, joint à ſes remords, l'alloit rendre à ſes premieres chaînes. En attendant, il s'offrit d'être médiateur auprès de la niéce & de la tante. Ce fut lui qui m'inſtruiſit que la premiere ſeroit bien-tôt appaiſée, ſi la ſeconde pouvoit l'être. Je le conjurai de redoubler ſes efforts auprès d'elle. Ses bleſſures étoient à peu-près guéries, & ſon zèle pour mes intérêts ſembloit s'accroître à chaque inſtant. Mais la haine de *Dona Padilla* étoit toujours la même.

Retiré un jour au fond de mon cabi-

net, j'y étois abîmé dans une rêverie mélancolique & profonde. Elle fut bruſquement interrompue par le Comte. Ami, me dit-il, d'un ton vif & pénétré, vous êtes trahi, vous êtes vendu. Une nombreuſe troupe d'Alguaſils aſſiége le Château, & leur Chef demande à vous parler de la part du Roi. C'eſt un trait de la vengeance de *Dona Pallida*; mais décidez promptement ce qu'il faut faire. Faut-il réſiſter? me voilà tout prêt à verſer tout mon ſang pour vous.

Courageux ami, lui répondis-je, votre généroſité vous perdroit ſans me ſauver. Il nous ſiéroit mal de réſiſter aux ordres d'un Roi que nous avons ſi bien ſervi. Gardez-vous, reprit-il avec vivacité, gardez-vous bien d'obéir entiérement: vous êtes perdu ſi on vous arrête. Eh! que puis-je donc faire? ajoutai-je. Vous déguiſer & diſparoître, pourſuivit-il: je vais vous en donner les moyens; car je vais me livrer à votre place & ſous votre nom. Je ne ſuis pas plus connu de cette vile troupe que vous-même. Il ſera facile de lui faire prendre le change. Il vous ſera également aiſé d'être inſtruit de ce qui ſe paſſe. J'eſpére que le tems & mes ſoins accommoderont toutes choſes.

Ce conſeil me donna à rêver: mais l'inſtant d'après je rougis de mes ſoup-

gons ; d'ailleurs, conſidérant qu'il ne pouvoit y avoir aucun riſque pour le Comte, & qu'à tout événement, je pourrois toujours venir le dégager, je conſentis à ce qu'il exigeoit.

Dona Padilla, qui ſans doute craignoit mon reſſentiment, s'étoit renfermée dans ſon pavillon avec ſa niéce. Elle aidoit par-là à notre ſtratagême. Auſſi eut-il un plein ſuccès. On conduiſit le Comte à la Ville Capitale de Murcie. Il reſta ſeulement chez moi juſqu'à nouvel ordre, quelques Alguaſils, canaille qu'avec le ſecours de mes gens, il m'eût été facile d'exterminer ; mais je n'en avois aucune idée pour le moment. J'étois bien éloigné de ſonger à compromettre *Dom Tellez* plus qu'il n'avoit voulu l'être. Couvert d'habits ſimples, après avoir donné mes ordres à mes principaux domeſtiques, j'allois abandonner ma maiſon à mon ennemie & à ſes ſatellites : j'allois m'éloigner, même ſans chercher à voir *Dona Léonor* : le haſard vint l'offrir à mes yeux. Je la rencontrai noyée dans ſes larmes & dans l'agitation la plus vive. Quand même elle ne m'eût pas reconnu, je n'aurois pu m'empêcher de me faire connoître à elle ; je n'en eus pas beſoin. Qui êtes-vous, me dit-elle avec une exclamation involontaire & qui auroit pû

s'attribuer à la joie ; par quel prodige êtes-vous encore ici ? Je n'y ſerai pas long-tems, lui répliquai-je : vous me voyez prêt à m'exiler de ma propre demeure : vos vœux & ceux de votre tante barbare ſeront bientôt remplis. *Dona Léonor* ne répondit rien ; mais ſes larmes continuoient à couler. Hé ! bien, ajoutai-je, s'il eſt vrai que vous ne ſoyez pas mon ennemie, fuyons enſemble : tout exil, tout climat me ſera doux, ſi vous l'habitez avec moi. Non, reprit-elle en ſanglottant, non ; une telle démarche ne m'eſt ni permiſe, ni poſſible. Un Cloître auſtere va enſevelir ma honte, & tout eſpoir de réunion avec vous.... A ces mots, elle s'évanouit.

J'étois hors de moi-même. J'appellai quelques domeſtiques. Ils accoururent, & avec eux l'implacable vieille. Elle me reconnut ; elle frémit, & reprocha à trois Alguaſils qui ſe trouvoient-là, d'avoir manqué leur proye ; ajoûtant, avec des cris furieux, que j'étois *Dom Fernand*. Cet excès d'audace mit le comble à ma fureur. J'allois immoler cette Mégère, un reſte d'orgueil me retint ; mais rien ne put m'empêcher de fondre avec rage ſur les ſatellites qui me crioient de me rendre. Un de ces miſérables tomba à mes pieds percé de coups ; les deux autres firent feu en s'éloignant. Ils me

manquerent ; mais en revanche, une des deux balles alla caſſer le bras droit à la barbare *Padilla*. Mes domeſtiques accoururent en armes. Les Archers ne ſe trouvant pas les plus forts, & effrayés de ce qu'ils venoient de faire, ſe virent eux-mêmes obligés de ſe rendre.

J'ordonnai des ſecours à ma cruelle ennemie. Son accident jettoit ſa niéce dans une déſolation trop grande pour qu'il fût poſſible de lui parler d'autre choſe. La nuit avançoit, & j'avois mille raiſons d'en profiter pour mon départ. Ainſi je m'éloignai, accompagné d'un ſeul domeſtique. Chemin faiſant, je réfléchis que l'affaire étoit devenue plus grave ; qu'il pourroit y avoir quelque danger pour *Dom Tellez*. Je ne balançai pas ; je m'acheminai vers le lieu de ſa détention, réſolu de me ſubſtituer à ſa place. Il jouiſſoit d'une aſſez grande liberté, & j'eus celle de lui parler tête-à-tête. Mon arrivée lui cauſa autant de ſurpriſe que d'inquiétude : mais je prévins les queſtions qu'il alloit me faire. Ami, lui dis-je, c'eſt trop vous compromettre & vous expoſer : les circonſtances ne ſont plus les mêmes, & je dois ſeul en courir les riſques. Alors je l'inſtruiſis de ce qui s'étoit paſſé depuis l'inſtant de ſon départ. Et c'eſt pour cela, reprit-il vivement, que vous devez plus que jamais vous éloi-

gner. Les riſques ſeront toujours beaucoup plus grands pour vous que pour moi. La mort de l'Alguaſil, & l'arrêt des autres ne ſont rien. En vain lui oppoſai-je les raiſons les plus preſſantes : il ne les approuva pas plus que les premieres ; & malgré toute ma répugnance, il me fallut moi-même céder aux ſiennes.

Mes larmes coulerent en embraſſant ce généreux ami. J'errai quelque tems d'un lieu à l'autre, toujours déguiſé & toujours méconnu. Un émiſſaire fidéle m'inſtruiſoit de tout ce qu'il m'importoit de ſavoir. J'appris qu'une troupe nombreuſe d'Alguafils avoit de nouveau reparu chez moi ; que *Dona Padilla*, preſque guérie de ſa bleſſure, ne pourſuivoit que moi ſeul, & non ceux qui l'avoient bleſſée ; que mes gens étoient à-peu-près eſclaves dans mon Château ; & que mon ennemie y commandoit en Maîtreſſe. Le Comte lui-même s'eſt vu pris à partie par *Dona Padilla* & par ſes freres. Il a eu recours au Roi qui s'eſt réſervé la déciſion de ce procès biſarre. Mais vous ſavez l'eſpéce de maladie dont ce Monarque eſt attaqué depuis pluſieurs mois. Il ne peut ni donner aucune audience, ni s'occuper d'aucune affaire ; & cependant le Comte eſt toujours priſonnier, *Dona Padilla* toujours implacable, *Dona Léonor* toujours ingrate, & moi

moi toujours fugitif. Enfin, las d'errer de Province en Province, j'ai choisi ces montagnes pour asyle & cet habit pour dernier déguisement. J'en ai secrettement fait instruire mon généreux rival, & je n'apprends pas que rien en ait encore instruit mes persécuteurs. Mais avouez, ajoûta l'Espagnol, qu'il en faut souvent moins pour se faire Hermite, & que de plus foibles disgraces vous retiennent enséveli dans cette Grotte.

C'est précisément ce que je n'avouerai pas, reprit l'Hermite François. Mon récit, il est vrai, sera plus court que le vôtre, & moins rempli d'héroïsme; mais vous allez voir si j'ai eu de bonnes raisons pour fuir le monde, les hommes du bon ton, & sur-tout les femmes, quelque ton qu'elles puissent prendre.

Comme il achevoit ces mots, son jeune compagnon entra pour quelque motif indifférent. Il parut l'instant d'après vouloir se retirer. Non, lui dit Frere *Pacôme*; demeurez avec nous. Le récit que je vais commencer pourra vous être utile. On s'épargne bien des sottises, quand on fait une mûre attention à celles d'autrui. Le jeune Solitaire obéit en rougissant; & son Patron poursuivit en ces termes.

Mon nom est le Comte D..... A peine sorti du Collége où j'avois perdu

huit à dix ans, j'allai en perdre à-peu-près autant à fréquenter la Cour, les cercles, & à tromper les femmes. Elles ne tarderent pas à prendre leur revanche.

J'étois fort lié avec le jeune Marquis de P.... Nous avions l'un & l'autre la même conduite, les mêmes penchans, les mêmes ſociétés, les mêmes travers. Le haſard voulut encore que nous donnaſſions dans la même intrigue, & bientôt après dans le même piége. *Doricourt*, (c'eſt le nom que je donne au Marquis,) me procura entrée chez *Béliſe*, veuve encore aſſez jeune pour avoir des prétentions; mais qui les portoit un peu trop loin. Je lui plûs ſans le vouloir, & juſtement lorſque *Doricourt* ne vouloit plus lui plaire. De ſon côté elle ne vouloit rien perdre; elle prétendoit garder ſes anciens captifs, & en faire de nouveaux. Nous nous concertâmes *Doricourt* & moi pour la tromper, & nous y réuſſimes; Elle nous croyoit rivaux & non confidens l'un de l'autre. Mais le haſard vint la tirer d'erreur. On l'inſtruiſit de nos démarches publiques & ſecrettes. Elle vit, ſans en pouvoir douter, que de deux amans qu'elle croyoit avoir, il ne lui en reſtoit pas même un. Jugez de ſon dépit. Elle diſſimula cependant; choſe aſſez rare dans une femme irritée, & qu'irrite un outrage de cette eſpece.

La ſorte de vengeance qu'elle imagina fut auſſi biſarre qu'exactement remplie.

Juſques-là le jeune Solitaire qu'on avoit contraint d'écouter ce récit, avoit laiſſé entrevoir beaucoup d'émotion; mais elle redoubla à ces derniers mots. Il vouloit ſortir: un nouvel ordre de ſon *Mentor* l'obligea de reſter. Voici comme l'Hermite Comte pourſuivit ſon diſcours.

Béliſe avoit deux niéces qu'elle faiſoit élever dans deux couvents ſéparés. Elles étoient belles, & n'avoient que quatorze à quinze ans. Des niéces de cette figure & de cet âge déplaiſent toujours à une tante qui a l'ambition de plaire; & *Béliſe* les tenoit ſéqueſtrées, moins pour les empêcher de voir que d'être vues. Telle étoit, du moins, ſa premiere intention. Nous contribuâmes à la faire changer. *Béliſe* réſolut de faire ſervir la beauté de ſes niéces à ſa vengeance. Quiconque ne ſauroit pas juſqu'où une femme peut la porter, douteroit à coup sûr du ſtratagême que celle-ci mit en uſage. Elle commença par exciter entre nous quelque refroidiſſement; après quoi, elle nous parla, à chacun en particulier, d'une niéce qu'elle faiſoit élever dans tel couvent. Elle avoit ſes raiſons pour ne nous parler que d'une

niéce & non de deux. Je fus le premier qu'elle pria de l'accompagner dans une viſite qu'elle fit à l'une d'entr'elles, c'eſt-à-dire, à celle que *Béliſe* vouloit me faire connoître. Elle déſiroit que j'en devinſſe épris; & dès cette premiere viſite, elle dut s'appercevoir que j'en étois plus que frappé. Ces ſortes de viſites ſe multiplioient. Cependant je crus voir que la jeune perſonne ne les trouvoit point trop fréquentes. *Béliſe* ne me gênoit en rien là-deſſus. Elle exigeoit ſeulement que j'en fiſſe myſtère à *Doricourt*: diſcrétion qui me coûtoit peu. Il ſuffit d'aimer pour ſavoir ſe taire à propos; & j'aimois déjà trop, pour ne pas redouter un rival. Ce qu'il y a de plus particulier dans cette aventure, c'eſt que *Doricourt* uſoit de la même circonſpection envers moi, & croyoit avoir les mêmes raiſons d'en uſer ainſi. *Béliſe* l'avoit introduit auprès de ſon autre niéce, en ſe gardant bien de lui parler de la premiere. D'ailleurs, la ſeconde avoit aſſez de charmes pour qu'on ne s'informât point ſi elle avoit une ſœur. Elle plut à *Doricourt*, & ce qui prouve beaucoup plus, ſur-tout dans un petit-maître, elle lui ôta toute envie de plaire à d'autres, toute envie de publier qu'il lui plaiſoit. Nous nous félicitions chacun à part, & de notre découverte, & de notre prudence. Nous

crumes, ſur-tout, l'avoir portée fort loin un jour que le haſard nous réunit en particulier, *Doricourt* & moi. Eh bien! Comte, me dit-il, où en es-tu avec *Béliſe*? C'eſt à moi, répondis-je, à te faire cette queſtion; vous êtes trop ſouvent enſemble pour qu'on puiſſe vous y croire mal. Ma foi, mon cher, reprit-il d'un ton à demi ironique, je trouve à cette femme des reſſources prodigieuſes dans l'eſprit. J'ai tant vu d'*Agnès* m'ennuyer, que j'en reviens à l'expérimentée *Béliſe*. C'eſt bien penſé, repliquai-je à-peu-près ſur le même ton; j'ai moi-même quelques vues ſur ſon expérience. Ainſi notre rivalité ne ſera bien-tôt plus un jeu. Soit, ajouta *Doricourt*; il faut en courir les riſques. Nous joignîmes à ce perſifflage beaucoup d'autres propos équivalens; & nous nous quittâmes fort contens de nous-mêmes, & très-diſpoſés à nous divertir aux dépens l'un de l'autre.

Celle qui réellement ſe jouoit de nous deux alloit à ſon but ſans s'arrêter. Elle vit que nous étions trop vivement épris pour n'être pas facilement trompés. Elle eut de plus recours à l'artifice pour nous faire courir au piége qu'elle nous tendoit. Ce fut encore à moi qu'elle s'adreſſa d'abord. Ma niéce, me dit-elle un jour, ſe diſpoſe à partir pour l'Eſpagne.....

Pour l'Eſpagne ! m'écriai-je, avec une ſurpriſe douloureuſe. Oui, répondit-elle avec un ſang froid étudié ; ce Royaume fut la patrie de ſon pere qui n'eſt plus, ſa mere elle-même eſt morte au monde, & m'a laiſſé un abſolu pouvoir ſur la deſtinée de ſa fille. Je l'interrompis encore par de nouvelles queſtions, & elle entra dans de plus grands détails ; mais je dois vous les épargner. Il vous ſuffira d'apprendre en bref que le pere de *Lucile*, Eſpagnol de naiſſance, avoit ſéjourné quelque tems à Paris ; qu'il y épouſa ſecrettement la ſœur de *Béliſe* ; qu'obligé de quitter ſubitement la France avant que d'avoir pu faire approuver ſon mariage à ſa famille, il ne put emmener avec lui ni ſon épouſe, ni une fille qu'il en avoit eue, & qu'on faiſoit élever ſecrettement, qu'au bout de quelque tems on apprit la nouvelle de ſa mort ; que ſa veuve ne ſe croyant plus à tems de déclarer ſon mariage, avoit cru devoir renoncer au monde & s'étoit enfermée dans un cloître. Tel fut en gros le récit de *Béliſe*. Il étoit ſincere ; excepté qu'au-lieu d'une fille, ſa ſœur avoit donné le jour à deux. Elle ajouta que la famille de feu ſon beau-frere, inſtruite de l'exiſtence de *Lucile* & touchée de ſon état, ſe diſpoſoit volontairement à la reconnoître ; mais qu'elle exigeoit que

Lucile paſſât en Eſpagne, d'où jamais, ſans doute, elle ne reviendroit en France.

Je frémis à ce diſcours ; je me jettai aux pieds de *Béliſe*, & lui fis l'aveu de ce que je reſſentois pour ſa charmante niéce. Elle en parut ſurpriſe, & encore plus ſatisfaite. J'augurai bien de cette joie, parce que j'en ignorois la vraie cauſe. Il eſt fâcheux, me dit-elle, que vous ayez tant tardé à vous expliquer ; j'aurois pu faire pour vous, il y a quelques jours, ce qui n'eſt plus en mon pouvoir actuellement. Eh, pourquoi ? lui demandai-je avec vivacité. Parce que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne preſſe le départ de ma niéce..... Et depuis quand ?... Depuis hier. Ah ! repris-je avec tranſport, ſouffrez que j'épouſe *Lucile* dès aujourd'hui. Doucement, doucement, répliqua *Béliſe* en ſouriant, ces mariages impromptus ſont pour l'ordinaire peu ſolides ; & d'ailleurs, que diront nos Eſpagnols ? Mon nom, ajoutai-je, eſt d'un ordre à figurer à côté des plus grands noms d'Eſpagne ; ma fortune eſt au-deſſus de la médiocre ; la deſtinée de votre niéce dépend encore de vous : daignez combler le bonheur de la mienne. Il faut donc, reprit-elle, ſans négliger les précautions, uſer de diligence, afin que je puiſſe ſuppoſer avoir été prévenue trop tard. C'étoit ſouſcrire à ma deman-

de, & je ne m'occupai plus que du bonheur dont j'allois jouir.

Durant ce tems *Béliſe* employoit auprès de *Doricourt* les mêmes artifices, & avec le même ſuccès. Il eut auſſi peu de défiance & autant d'empreſſement que moi-même ; & trois jours après toutes les difficultés furent applanies, tous les arrangemens préliminaires effectués. *Béliſe* employa cet intervalle à préparer la ſcène cruelle & biſarre qu'elle vouloit nous faire eſſuyer. Sans faire part de ſes vues à perſonne, pas même à ſes nièces, elle les fit troquer de demeure, c'eſt-à-dire, qu'elle transféra l'une à la place de l'autre. Il y avoit entr'elles cette reſſemblance de famille aſſez ordinaire, & cette égalité de charmes aſſez rare entre ſœurs : circonſtance qui aida encore au ſtratagême de leur tante. Cette perfide avoit eu ſoin de nous perſuader, & toujours chacun à part, que ce mariage devoit être fait à bas bruit, & preſqu'à la dérobée. Le mien ſe fit à une heure du matin, & celui du Marquis à deux. Notre impatience ſeconda les vues de la perfide *Béliſe* ; & j'étois déjà l'époux de la ſœur de *Lucile*; que je croyois encore l'être de *Lucile* même. Certains diſcours que me tint ma nouvelle épouſe, me parurent cependant incompréhenſibles. J'avois moi-même quelques idées

que

que je ne concevois pas. L'inſtant de les éclaircir approchoit. Nous nous rendîmes à l'appartement de *Béliſe*. Comment vous exprimer mon étonnement ! Le premier objet qui me frappa fut *Lucile* aſſiſe à côté du Marquis. Il ne fut pas moins étonné de reconnoître *Sophie* dans celle que je conduiſois par la main. Un cri perçant nous échappe à tous deux à la fois. *Sophie* & *Lucile* en jettent un ſemblable, & s'évanouiſſent. Je cours à *Lucile*, & le Marquis à *Sophie*. Elles reprennent enfin connoiſſance, mais ce fut pour paroître encore plus agitées. Une ſombre horreur nous pénétroit tous, & nous ôtoit la force d'entrer en explication. Pour y mettre le comble, *Béliſe* entre avec un air moqueur & ſatisfait. Elle prévint nos juſtes reproches. Enfin, je ſuis vengée, s'écria cette femme abominable ; je ſuis vengée & vous êtes punis : j'ai fait de vous un exemple digne de corriger tous vos ſemblables des vaines tracaſſeries & de la fatuité. Vous m'avez ſçu jouer, & j'ai pris ma revanche. Puiſſiez-vous ſentir tout le ridicule de votre ſituation !

Peu s'en fallut que je ne cédaſſe à l'impétuoſité de ma fureur. Il en eût coûté la vie à celle qui la provoquoit avec tant d'audace. Le Marquis reſtoit pétrifié : *Sophie* & *Lucile* fondoient en larmes. Leur cruelle tante reprit ainſi la parole. Ces

deux jeunes victimes de ma vengeance n'en ſont point les complices. Leur naiſſance eſt telle que je vous l'ai fait connoître ; mes biens ſeront un jour pour elles. Croyez-moi donc l'un & l'autre, ſubiſſez paiſiblement votre deſtinée. Elle ne peut long-tems être à charge à des hommes de votre caractère. Je vous épargne le ridicule d'aimer vos femmes.

Je frémiſſois de voir cette perfide jouer à l'épigramme dans un pareil moment. *Doricourt* y répliqua par quelques traits ſanglans ; il m'en échappa quelques-uns à moi-même ; mais bien-tôt j'eus regret de m'avilir ainſi : c'étoit, d'ailleurs, un mal ſans remède. Ce qui acheva de m'adoucir un peu fut de voir *Sophie* à mes pieds me conjurer avec ſanglots, avec larmes, de ne point la livrer à l'opprobre & au déſeſpoir. Une jeune Beauté a bien du pouvoir quand elle pleure & s'humilie juſqu'à ce point. J'étois ému, attendri : je jettai involontairement les yeux ſur *Lucile*, & je la vis aux pieds de *Doricourt*. Quel affreux coup-d'œil ! & que devins-je à cet aſpect ! *Doricourt* parut lui-même frémir de voir *Sophie* à mes pieds ; & ſans doute *Sophie*, & ſans doute *Lucile*, éprouvoient en elles-mêmes des mouvemens tous ſemblables, des combats non moins horribles. Je tirai le rideau ſur une ſituation trop difficile à peindre.

Nous relevâmes les deux ſuppliantes ; après quoi je ſortis & *Sophie* me ſuivit, plutôt que je l'emmenai. Il en fut de même de *Lucile* à l'égard du Marquis. Un mois s'écoula, durant lequel nous nous vîmes aſſez peu, & toujours avec les mêmes regrets. Je dois cependant l'avouer, *Sophie* me parut céder aſſez facilement à la néceſſité. Je n'ai rien remarqué de ſa part qu'il ſoit poſſible d'attribuer à aucune répugnance pour moi. Bien-tôt même je crus y voir un attachement réel : mais l'image de *Lucile* m'étoit toujours préſente. Je réſolus de quitter les lieux qu'elle habitoit ; je partis avec *Sophie* pour une de mes Terres ſituée en Languedoc. J'y appris au bout de quelques mois que *Lucile* avoit ſuccombé à ſa langueur, & que *Doricourt* devenu veuf, oublioit qu'il eût jamais été époux. Pour moi, ne pouvant pas plus m'accoutumer à l'être en Province qu'à Paris, & la Paix ne me fourniſſant aucun objet de diſtraction, je pris le parti d'abandonner ſurtivement ma Terre, & de venir habiter ces lieux eſcarpés. Je n'inſtruiſis perſonne de mon deſſein, & *Sophie* moins encore que tout autre. Je me bornai à lui laiſſer par écrit certaines regles de conduite, avec un pouvoir abſolu de diriger tous mes biens à ſa volonté. J'ignore l'uſage qu'elle fait, & de ce,

pouvoir, & de mes conſeils, & de la liberté que je lui laiſſe. Je l'eſtime & la plains : c'eſt tout ce que mon cœur peut faire de plus pour elle, & certainement ce n'eſt pas aſſez.

En parlant ainſi, le faux Hermite s'apperçut que le jeune Frere qu'il avoit contraint de l'écouter, fondoit en larmes, & ſembloit prêt à s'évanouir. Comment donc ! lui dit-il, je ne croyois pas avoir fait un narré ſi pathétique. Mais lui-même perdit toute contenance, en examinant le jeune Solitaire de plus près. Que vois-je ! s'écria-t-il, eſt-ce vous, infortunée *Sophie ?* Vous que je fuis, que j'abandonne, & qui venez me chercher juſques dans cette ſolitude ? *Sophie* (car en effet c'étoit elle) tomba à ſes pieds pour toute réponſe. Elle voulut parler ; ſes ſoupirs & ſes ſanglots lui couperent la voix. Le Comte la releva en l'embraſſant, & laiſſa lui même échapper quelques larmes. L'admiration, la pitié, peut-être auſſi un commencement de tendreſſe, pénétroient & agitoient ſon ame. Il demanda à *Sophie* comment elle avoit pu découvrir le lieu de ſa retraite ? Ce n'a été, reprit-elle, qu'après les recherches les plus conſtantes & les plus pénibles. Quelqu'un que le haſard avoit inſtruit de votre métamorphoſe, me fit part de ſa découverte, & j'en profitai ſur le champ.....

Que vous êtes heureux ! dit alors l'Hermite Eſpagnol à ſon confrère, & que je ſerois heureux moi-même ſi l'ingrate *Léonor* vouloit imiter l'aimable & tendre *Sophie* !

A l'inſtant même il apperçoit pluſieurs perſonnes qui dirigeoient leurs pas vers la ſolitude eſcarpée. Il y avoit parmi cette troupe quelques femmes voilées, & l'une d'entr'elles étoit conduite par le Comte de C... S... Que vois-je ? dit alors le Marquis d'Ol.... Ah ! puiſſent mes ſoupçons ſe vérifier ! En parlant ainſi, lui-même s'avançoit vers le Comte, qui eut peine à le reconnoître ſous ſon déguiſement. Quittez, lui dit ce dernier en l'embraſſant, quittez ce ridicule attirail. Vos périls & vos malheurs ſont paſſés. Le Roi vous rend ſa bienveillance, *Dona Léonor* ſa tendreſſe, &, ce qui vous étonnera beaucoup plus, *Dona Padilla* met fin à ſa haine..... Ciel ! s'écria le faux Hermite, un ſi heureux changement eſt-il poſſible ? En croirai-je votre récit ? ..... Croyez-en *Dona Léonor* même, dit cette belle Eſpagnole en ſe dévoilant, & mouillant de ſes larmes une des mains que ſon époux lui préſentoit ; croyez qu'en me déclarant votre ennemie, j'ai toujours fait une horrible violence à mon cœur.

La joie du Marquis étoit à ſon comble.

On entra dans la cabane de l'Hermite François, que l'Eſpagnol fit d'abord connoître pour ce qu'il étoit réellement. Que ne vous dois-je point, mon cher Comte, diſoit le Marquis à ſon ancien rival? votre généroſité ne s'eſt point démentie : elle ſeule pouvoit me tirer du précipice où m'avoit jetté mon imprudence. J'ai fait ce que j'ai pû, reprit le Comte; votre bonne fortune a fait le reſte. Le Roi, informé par moi-même de toute l'aventure, l'a trouvée des plus ſingulieres. Les Loix étoient contre vous ; mais il m'a laiſſé juge des Loix. Vous voyez que la déciſion n'a pu que vous être favorable. C'eût été cependant peu de choſe encore, ſi *Dona Padilla* & ſa charmante niéce euſſent perſiſté à vous être contraires. Les larmes de *Dona Léonor* ont fléchi cette parente ſi long-tems inflexible. Vous n'avez plus d'ennemis, & vous retrouvez une épouſe qui vous aime. Pour moi, ajouta le Comte en ſoupirant, je vais paſſer en France où j'euſſe pu jouir autrefois d'un pareil avantage; mais je n'oſe ni ne dois l'eſpérer déſormais. Une abſence de dix ans, un abandon de ma part auſſi entier qu'inexcuſable, le honteux projet de manquer à ma foi jurée & reçue, en voilà plus qu'il ne faut pour m'avoir banni du cœur de la tendre *Orphiſe*.

Ce nom fit jetter à *Sophie* un cri perçant, & qui étonna toute l'assemblée. Depuis l'instant de l'arrivée du Comte de C... S..., cette jeune Françoise, toujours travestie, n'avoit cessé de l'envisager avec une attention mêlée de saisissement : mais au nom d'*Orphise*, tous ses doutes parurent éclaircis. Elle vint toute en larmes embrasser les genoux du Comte. Est-ce vous, *Dom Tellez*, lui dit-elle en sanglottant, est-ce vous, mon pere ? ah ! la nature me parle trop vivement pour vouloir me tromper. Dix ans d'absence n'ont pu effacer vos traits de mon souvenir ; ils me sont toujours présens, malgré l'âge tendre où je reçus vos adieux paternels. Daignez vous-même reconnoître une de vos filles, l'infortunée *Sophie*.

Il seroit difficile d'exprimer tout ce qui se passoit alors dans l'ame du Comte. Quoi ! vous ma fille ! s'écrioit-il en la relevant & la pressant avec tendresse ; vous dans ces lieux, & sous cet extérieur ! Que signifie cette étrange métamorphose ?

On lui en expliqua le motif en peu de mots. L'époux de *Sophie*, à qui elle devenoit plus chere d'un instant à l'autre, apprit à son beau-pere (car en effet c'étoit lui) qu'avant même son arrivée, leur départ de cette solitude étoit résolu, leur réunion décidée. Et *Orphise*, s'écria de

nouveau le Comte de C... S...., *Orphiſe* eſt-elle encore en état, ou dans le deſſein de me pardonner ? Son gendre lui répond qu'*Orphiſe* exiſte encore, & exiſte pour lui, mais que depuis ſon départ, elle s'eſt entierement dérobée au monde. Ce diſcours ne fit qu'accroître le déſir qu'avoit ſon époux de ſe réunir à elle; &, comme chacun dans cette aſſemblée avoit ſes motifs d'impatience, on ſe hâta réciproquement d'abandonner le double Hermitage. Les deux Hermites ne ſe quitterent qu'avec de vifs regrets, & beaucoup de promeſſes de franchir ſouvent les Pyrénées pour ſe revoir : ce qui arriva plus d'une fois par la ſuite. Il arriva auſſi que ceux d'entre ces époux qui s'étoient crus d'abord trompés, en rendirent graces au hazard ; que les deux tantes parurent avoir tout oublié, & moururent de rage en moins de ſix mois; & que chacun des trois couples répétoit à part, en ſe félicitant : *Peut-être nous aimerions-nous moins, ſi nous nous fuſſions aimés toujours.*

DIALOGUE

Entre ALCINOUS *& un* FINANCIER.

LE FINANCIER.

AVOUEZ que vous fûtes heureux qu'*Homere* ait daigné chanter votre prétendue magnificence.

ALCINOUS.

Que ſignifie ce langage? N'ai-je pas été le Prince le plus magnifique de mon tems?

LE FINANCIER.

Il falloit être auſſi pauvre qu'un Roi d'Itaque, pour admirer d'auſſi minces richeſſes.

ALCINOUS.

Qui donc êtes-vous, pour en parler ainſi? Fûtes-vous Roi de Memphis, ou de Babylone?

LE FINANCIER.

Je ne fus que l'un des Receveurs d'un Monarque dont la demeure pourroit, à juſte titre, émerveiller plus d'un *Ulyſſe*, & les vertus occuper plus d'un *Homere*.

ALCINOUS.

Quoi! un Traitant (car je crois que

c'eſt-là le mot) oſera faire aſſaut de luxe avec moi !

LE FINANCIER.

Mon cher Souverain de *Phéacie* (car vous ſavez qu'ici l'on ſe parle ſans façon) apprenez que le moindre de ces Traitans peut ſurpaſſer en richeſſes un Roi des tems héroïques.

ALCINOUS.

Voilà un grand mot qui ſort de votre bouche.... Connoiſſez-vous bien les tems dont vous parlez ? *Homere* lui-même vous eſt-il bien connu ? Il me ſemble que vos Prédéceſſeurs ne ſavoient que chiffrer.

LE FINANCIER.

Tout change d'un ſiécle à l'autre. Aujourd'hui pluſieurs de mes pareils peuvent lire *Homere* dans ſa langue. D'autres même compoſent dans la leur des Ouvrages qu'ils ne donneroient pas pour l'*Iliade* & l'*Odyſſée*.

ALCINOUS.

Ils ont donc admiré, ainſi que vous, ces portes, ces chambranles, ces anneaux, ces chiens, ces eſclaves d'or & d'argent, & tant d'autres merveilles qu'*Homere* dit avoir décoré mon Palais.

LE FINANCIER.

Je ne vois dans toutes ces choſes, que de l'or en barre & en maſſe ; genre de ſpectacle où un Financier pourroit l'em-

porter ſur plus d'un Potentat. La vraie magnificence ne conſiſte point dans ce vain étalage ; mais bien à prodiguer l'or pour acquérir certains ornemens de caprice.

ALCINOUS.

Eh ! quels ornemens ?

LE FINANCIER.

Par exemple, des Vaſes, des Pagodes, des Magots, des Peintures, &c.

ALCINOUS.

J'entends. C'eſt-à-dire, qu'il n'exiſte parmi vous ni arts, ni induſtrie, & que c'eſt un tribut que vous payez à celle des Chinois.

LE FINANCIER.

C'eſt tout le contraire. Nos Artiſtes produiſent des chef-d'œuvres qu'on admire en paſſant, ſelon l'uſage. De plus, ma Nation eſt aſſez fertile en productions fantaſtiques pour ruiner toutes les Nations de l'Europe & de l'Aſie : ce qui lui réuſſit à l'égard de quelques-unes. Quant à elle, ſa méthode eſt de rendre cette eſpéce de tribut aux Chinois, qui juſqu'à préſent ont eu celle de ne le rendre à perſonne.

ALCINOUS.

Ce trait ſeul fait leur éloge : ils s'en tiennent au ſolide, & ma conduite fut leur exemple. Mes richeſſes étoient des richeſſes réelles.

LE FINANCIER.

Peut-être le bon *Homere* en parle-t-il un peu en aveugle. Autrement vous euſſiez bien fait de ſubſtituer à vos eſclaves, des eſclaves naturels qui euſſent épargné à la Princeſſe votre fille le ſoin de laver elle-même ſes robes & celles de ſes freres.

ALCINOUS.

Quoi! vos femmes ne prennent-elles pas le même ſoin?

LE FINANCIER.

Les eſclaves de leurs eſclaves dédaigneroient de le prendre. J'aime auſſi beaucoup à voir la Reine, votre auguſte épouſe, filer ſa quenouille depuis le point du jour juſques long-tems après le crépuſcule.

ALCINOUS.

Ne faut-il pas qu'une femme s'occupe?

LE FINANCIER.

Oh! les nôtres ne ſont pas inutiles.

ALCINOUS.

Apparemment que leurs travaux ſont plus importans que ceux qui captivoient ma chere *Areté*.

LE FINANCIER.

N'en doutez pas. Ce ſont elles qui repréſentent, qui tiennent le jeu, la table & le peu de converſation qui eſt aujourd'hui d'uſage. De-là, elles vont ſe montrer au Spectacle, y faire des

nœuds, juger la Piéce, protéger ou dénigrer l'Auteur. Ce ſont elles auſſi qui diſputent aux gens de Lettres les fortunes, les honneurs, les réputations, le rang, l'eſtime, & juſqu'au ridicule.

ALCINOUS.

Leur crédit fut moins étendu parmi nous. J'eus cependant beaucoup d'égards pour ma chere *Areté*, qui eut pour moi celui de n'en abuſer jamais.

LE FINANCIER.

De quoi pouvoit abuſer une Reine, dont la fonction journaliere étoit de filer? Vous-même, quels pouvoient être vos plaiſirs?

ALCINOUS.

J'en eus de plus d'une eſpéce. J'aimai la bonne chere, la muſique, la danſe. *Homere* a dû vous inſtruire de mes goûts. Ne me repréſente-t-il pas quelque part, *aſſis à table comme un Dieu*?

LE FINANCIER.

Il me ſemble que les repas de l'Olympe durent être différens des vôtres; ou *Comus*, à coup sûr, étoit mauvais Cuiſinier.

ALCINOUS.

Quoi donc! n'ai-je pas traité ſplendidement le ſage *Ulyſſe*, mon hôte?

LE FINANCIER.

Ulyſſe trouva chez vous de quoi aſſouvir ſa faim dévorante. Lui-même

n'étoit pas accoutumé à des feſtins plus délicats. Mais quel eſt le Sous-traitant qui voudroit s'accommoder de pareils mets? Le dos d'un bœuf, d'un veau, d'un mouton, d'un porc, ſervi tout entier devant un convive, n'étoit-il pas bien propre à ranimer ſon appétit?

ALCINOUS.

Eh! qu'euſſiez-vous donc ſervi au Roi d'Itaque?

LE FINANCIER.

Ce qu'on peut décemment offrir à un honnête homme; c'eſt-à-dire, quelques mets légers & piquans; tels qu'une aîle de faiſan, ou de perdrix, tant ſoit peu du râble ou du ventre d'un liévre, quelques poiſſons rares, quelques menus entremets, &c. Que n'ai-je ici le *Dictionnaire de Cuiſine*, les *Dons de Comus*, le *Cuiſinier François*, & tant d'autres ouvrages eſſentiels compoſés ſur cette matière difficile & inépuiſable? vous verriez.....

ALCINOUS.

Quoi! l'on s'amuſe chez vous à écrire ſur un pareil ſujet?

LE FINANCIER.

Voilà une queſtion bien digne d'un Roi qui fut, comme un ſimple Contrôleur de nos Fermes, borné à une ſimple cuiſiniere! Apprenez que nous avons plus d'écrits ſur la cuiſine, qu'il n'y

en eut de votre tems ſur toutes les autres matières enſemble. Mais revenons à notre objet. Il me ſemble qu'on ne ſervoit, même dans vos grands repas, que d'une ſeule eſpéce de vin ?

ALCINOUS.

N'étoit-ce pas aſſez ? Nous buvions d'excellent vin grec : vin dont quelques raſades ſans eau ſuffiſoient pour enyvrer un *Polyphéme*.

LE FINANCIER.

Cé vin-là nous eſt connu, & nous en uſons parce qu'il vient d'outre-mer. Mais que je vous plains de n'avoir jamais goûté ni du Bourgogne, ni du Champagne, ni du Grave, ni du Tocai, ni du Malaga, ni du.....

ALCINOUS.

Arrêtez ! cette énumération devient ſuperflue. Je n'ai pas même connu de nom ces vins que vous citez, & je doute qu'aucun d'eux l'eût emporté ſur mon vin grec.

LE FINANCIER.

J'oublioís les liqueurs, autre avantage précieux que vous ne connûtes jamais. Ces liqueurs & la plûpart de ces vins ſont, pour l'ordinaire, verſés par les femmes, par les femmes toujours charmantes vers la fin d'un repas, & que vous aviez la mal-adreſſe d'éloigner des vôtres.

[illegible]S.

[illegible] [illegible] [illegible] songions [illegible] [illegible] [illegible] pas [illegible] agrément pour [illegible] à pour nous. Ce[illegible] [illegible] [illegible] ...

LE FINANCIER.

Je [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ces fonctions. [illegible] [illegible] [illegible] avoient leur mérite. Mais [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] gré .....

APICIUS.

[illegible] [illegible], je vous [illegible] [illegible] [illegible]. Il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] à [illegible] valoir. [illegible] d'[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] à vous. Je [illegible] que vous avez [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] d'[illegible] [illegible] [illegible].

LE FINANCIER.

Il [illegible], mon Prince, vous [illegible] à [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] comme [illegible] les [illegible]. Votre [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] que votre [illegible] & votre [illegible]. [illegible] [illegible], au contraire, [illegible] aussi variée que nos [illegible] & nos vins. Il nous faut un [illegible] [illegible], & [illegible] la [illegible] voix d'un [illegible], & [illegible] [illegible] [illegible] d'une [illegible], [illegible] [illegible] [illegible], à la manière de votre [illegible].

APICIUS.

Je vois [illegible] vous [illegible] de la profession [illegible]. Mais [illegible] [illegible] - vous [illegible]

oppoſer à la grandeur & à la beauté de mes jardins ? Vous ſavez avec quel enthouſiaſme *Homere* en parle.

LE FINANCIER.

Souvenez-vous bien qu'ils n'étoient peuplés que d'arbres à fruits, & qu'une pareille décoration eſt ignoble.

ALCINOUS.

Comment ! vous m'étonnez. De quels arbres voudriez-vous donc faire uſage ? Eſt-il naturel de cultiver ceux qui ne produiſent rien ?

LE FINANCIER.

Ce qui eſt ſi naturel, eſt rarement digne qu'on s'en occupe. Il faut du ſingulier, du piquant. Il faut dérober au ſoleil l'aſpect de la terre, & ne laiſſer à la terre même qu'une fécondité ſtérile. Autrement votre parc & l'enclos de votre jardinier ſeront abſolument ſemblables. J'ai, moi qui vous parle, arraché au domaine de *Cérès*, plus de terrein que ſon *Triptolême* n'en eût pu cultiver en un an.

ALCINOUS.

Voilà une ſinguliere manie ! Mais du moins aurez-vous reſpecté l'ordre primitif des choſes ; laiſſé couler une fontaine, ſerpenter un ruiſſeau, ſubſiſter une colline, un vallon, un boſquet, comme la nature l'avoit d'abord diſpoſé. En un mot, l'art n'aura fait

que la ſeconder, au lieu de l'anéantir.

LE FINANCIER.

Au contraire, j'ai voulu qu'il la domptât en tout point. J'ai parlé, & bien-tôt une terraſſe a ſuccédé à un vallon, un baſſin à une colline, le gazon au gravier, le gravier au gazon, l'eau à la terre, la terre à l'eau : en un mot, j'ai voulu être créateur, & j'y ai réuſſi. Par-là, mon jardin eſt devenu auſſi exactement compaſſé que les vers du Poëte qui a chanté le vôtre.

ALCINOUS.

Je ne ſais, mais je préſume que cette exacte ſymétrie eſt auſſi inſipide en fait de jardin, qu'elle eſt agréable en fait de vers.

LE FINANCIER.

Il me ſemble que nous viſons fort peu à nous trouver d'accord.

ALCINOUS.

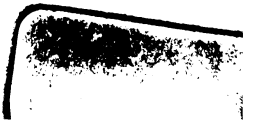
J'avoue que cet accord me paroît difficile.

LE FINANCIER.

Eſſayons toutefois de nous rapprocher. Je vous laiſſe juge de la queſtion; mais ſoyez ſincère.

ALCINOUS.

Je le ſerai, & voici ma déciſion. Peut-être de mon tems ſuivions-nous la nature de trop près; mais à coup ſûr vous vous en êtes trop éloignés.

Fin du Tome premier.

57582184